

Herbert SPENCER (1889)

Autobiographie
Naissance de l'évolutionnisme libéral

CHAPITRES XIX À XXXIV

Traduction de l'Anglais et résumés par Henry de Varigny, 1907

Un document produit en version numérique par Diane Brunet, bénévole,
Courriel: jmt_brunet.diane@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : page web :

<http://www191.pair.com/sociojmt/>

Cette édition électronique a été réalisée par Diane Brunet, bénévole, à partir de :

Herbert Spencer (1889)

Autobiographie. Naissance de l'évolutionnisme libéral

Traduction de l'Anglais et résumés par Henry de Varigny, 1907

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Herbert Spencer (1889), **Autobiographie**. Naissance de l'évolutionnisme libéral. Traduction de l'Anglais et résumés par Henry de Varigny, 1907. Paris : Félix Alcan, 1907.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 25 mai 2002 à Chicoutimi, Québec.

Le long et fort pénible travail de correction a été réalisé par mon épouse, Diane Brunet. Sans sa remarquable contribution, je n'aurais pas été capable de réaliser cette édition numérique puisque le livre original était d'une qualité médiocre au niveau de l'impression, ce qui a entraîné une quantité astronomique d'erreurs de reconnaissance de mots.



Table des matières

PREMIER FICHER (1 DE 2)

Avant-propos par Herbert Spencer

Chapitre I : Origines et grands-parents

Intérêt relatif des généalogies. Tendances générales de la famille Spencer. Le grand-père d'Herbert Spencer. Oncles et tantes : leurs caractères. Traits communs

Chapitre II : Parents

William George Spencer. Son caractère. Souvenirs qu'il a laissés. Ses originalités. Harriet Holmes : ses caractéristiques mentales.

Chapitre III : Enfance et jeunesse (AET. 1-13)

Souvenirs d'enfance. Impressions. Liberté extrême. Promenades, distractions. Châteaux en Espagne : leur utilité. Caractère. Mépris de l'autorité. Zoophilie. Résultats de la première éducation. « Aide-toi toi-même ». La notion de causation naturelle

Chapitre IV : Un voyage et une équipée. Adolescence à Hinton (AET. 13-16)

Une visite. Herbert Spencer confié à son oncle Thomas. Un désespoir d'enfant. Une évasion. Tout s'arrange. Les études d'Herbert Spencer. Une discussion sur l'inertie. Qualités et défauts. Le premier écrit d'Herbert Spencer. État physique et corrélations morales. Réflexions sur la première éducation, ses avantages et ses défauts

Chapitre V : Un faux départ. Spencer devient ingénieur (AET. 16-20)

Quelle carrière adopter ? La Pédagogie : le pour et le contre. Réflexions sur ce que doit être l'éducateur. Offre d'une place dans les chemins de fer, Souvenirs sur les débuts des chemins de fer. Fonctions d'Herbert Spencer. Ses distractions, ses lectures. Projets d'inventions. Milieu et camarades. Le danger de porter des pronostics. Les maladroites de Spencer. Son esprit critique. Inventions déjà faites. Idées religieuses

Chapitre VI : Quelques mois à Powick. Période nomade (AET. 20-21)

Premières intentions philosophiques. Sur l'orthographe et sur le style. Une ébauche d'idylle. Rêves d'avenir. Études géologiques. Projets de machine électro-magnétique. Un trait de caractère

Chapitre VII : Retour à Derby. Une visite et ses conséquences (AET. 21-22)

Raisons pour laquelle Spencer quitte le chemin de fer. Projet de machine, irréalisable. Étude de la botanique. Confection d'un herbier. Amitié avec Edward Lott. Une excursion. Première impression devant la mer. Chant choral. Spencer dessinateur et portraitiste. Un portrait phrénologique de Spencer. Spencer rédige douze lettres politiques et philosophiques. Ébauches d'idées qui seront développées plus tard. Leur portée pour l'œuvre ultérieure.

Chapitre VIII : Retour au foyer paternel. Une campagne à Londres. Retour à Derby

Un projet de langue universelle. Les systèmes décimai et duodécimal. Agitation politique à propos de l'extension du suffrage universel. Projet, de poème. Vues sur la conscience. Sympathie et Justice. La « véritable sphère du gouvernement ». Un billet de Carlyle. Visites aux musées. Opinions artistiques. Jugement sur Turner. Les contrastes. Le rythme dans l'estimation des hommes et des œuvres. Lectures diverses. À propos d'Emerson. Projets d'invention : la montre plate, une presse à imprimer. Entrée dans le journalisme.

Chapitre IX : Journalisme. Un projet de chemin de fer (AET. 24)

Spencer à Birmingham. Deux mots sur J. Sturge. Sur la Critique de la *Raison pure*. La collaboration de Spencer au *Pilote*. Interruption. Spencer de nouveau dans les chemins de fer. Début de l'amitié avec les Potter. Goûts en matière de poésie. Le *Prométhée déchaîné*. L'Iliade et les sentiments qu'elle provoque chez Spencer. Poésie de source et poésie de pompe. Opinions sur le mariage. Ce qu'il devrait être.

Chapitre X : Un séjour à Londres. Encore les chemins de fer (AET. 25-26)

Spencer à Londres pour affaires de chemins de fer. À l'Opéra. Opinions sur la musique d'opéra. Les invraisemblances du genre. Une rupture d'amitié pour cause religieuse. Goethe. Carlyle. Émotion et volonté. À propos de spéculations financières. Fin de la carrière d'ingénieur. Spencer y aurait-il réussi ?

Chapitre XI : Inventions. Attente (AET. 26-28)

Idées d'inventions. Projet d'un livre. Une épingle à relier. Ébauche de la Statique sociale. Idées sur la nomenclature des couleurs. Une machine à raboter. Philosophie de la Vie. La vertu n'est pas toujours récompensée. À propos de Brunei. Quelques lettres politiques. Rentrée dans le Journalisme. Un bilan.

Chapitre XII : Journalisme à Londres. Publication de la statique sociale (AET. 28-30)

Spencer sous-directeur de *l'Economist*. Ses fonctions. Impressions de théâtre. Don Juan. Les Huguenots. Agnosticisme. Une expérience végétarienne. Raisons pour y mettre fin. Sur Ruskin. Le livre avance. Quel en sera le titre? Publication. Une critique de la *Statique sociale* par l'auteur même. Un projet de mariage. Les préjugés du vulgaire à l'égard des philosophes

Chapitre XIII : Une année de repos (AET. 30-31)

Du mariage. Un projet d'expatriation : ses avantages et ses inconvénients. L'exposition de 1851. Entrée en relations avec Lewes. Rapports avec Carlyle. Combativité et esprit de contradiction de ce dernier. Un portrait de Carlyle. Projets d'essais

Chapitre XIV : Une année mieux remplie (AET. 31-32)

Publication de *l'hypothèse du Développement* et de la *Théorie de la Population*. Germe de l'idée de sélection. Amitié avec George Eliot. Portrait de celle-ci : son caractère, son intelligence. Spencer décrit sa méthode de travail. Amitié avec Huxley. Un mot de Huxley sur Spencer. Sur la philosophie du style

Chapitre XV : Un changement de situation. Vacances (AET. 33)

La vraie place du travail dans la vie : idées fausses qui règnent à cet égard. Herbert Spencer hérite de son oncle Thomas. Il quitte *l'Economist*. De la certitude. Un article sur les méfaits de l'intervention de l'État. Les maux causés par le gouvernement. Excursion en Suisse. Sur le paysage de la Suisse. Mauvais effets physiques de ce voyage. Une tentative de conversion.

Chapitre XVI : Articles pour revues (AET. 33-34)

L'essai sur la *Méthode en Éducation*. Conception générale de ce travail. Considérations sur la liberté. Extrême réglementation de la vie chez les sauvages. Essai sur *les manières et la mode*. Sur Auguste Comte. En quoi Spencer s'en éloigne. Les origines de la Science. Un article sur *La Morale et la Politique des chemins de fer*.

Chapitre XVII : Le second livre (AET. 34-35)

Spencer commence la *Psychologie* à Tréport. Impressions de Paris et de Saint-Malo. Rencontre de Louis Blanc. Publication des *Principes de Psychologie*. Spencer critique lui-même son œuvre. Indifférence du public

Chapitre XVIII : Dix-huit mois de perdus (AET. 35-36)

Spencer se retire à la campagne. Incuriosité des ignorants. Du mariage. Zoophilie. Visite à Victor Hugo. Observations sur les poissons et sur les mouches artificielles. A Propos d'un juron. Les symptômes de la fatigue du caractère. Visite à Comte. Impressions de Paris. État de santé. Difficulté de travail

DEUXIÈME FICHER (2 DE 2)

Chapitre XIX : [Quelques essais significatifs](#) (AET. 36-37)

Spencer revient à Londres. A propos d'enfants. Rédaction de l'Essai *sur le Progrès*. Réflexions sur cette étude. L'idée d'évolution. Discussions avec Huxley. Essai sur *l'Origine et la fonction de la musique*. Idée principale de cet essai. Les inconvénients de la vie rurale pour les gens nerveux

Chapitre XX : [Un projet](#)

Essais divers. Une récapitulation philosophique. Les développements successifs de la pensée dit philosophe. L'évolution de l'idée d'évolution. Projets d'unification en un ensemble cohérent. Spencer rédige un plan de la *Philosophie synthétique*. Projet d'une série de 10 volumes. Un essai sur la discipline morale des enfants. Un essai d'ordre astronomique

Chapitre XXI : [Plans pour l'exécution du projet](#)

Spencer et Darwin. Quelques essais. Comment réaliser le plan de la *Philosophie synthétique* ? Projets successifs. Influence de la dictée sur le style. À propos des études classiques. L'abus de l'histoire de Rome et de la Grèce. Spencer cherche une position. Sur la musique d'orchestre et sur la virtuosité. Un essai sur la Géologie. Apparition de *l'Origine des Espèces*. Projet de publication de la *Philosophie synthétique* par souscription. Mode de publication adopté. Premiers souscripteurs. Un ami inattendu. Portrait d'il. L. Youmans.

Chapitre, XXII : [Rédaction des « Premiers principes »](#) (AET. 40-42)

Spencer caractérise son activité passée. Variété d'occupations et de travaux, Mise en train des *Premiers Principes* à Londres et à Tréport. Achèvement du premier fascicule. Mort de William Spencer; Herbert légataire universel. Méthode de travail : travail intellectuel et exercice physique en alternance. Amitiés nouvelles : les Busk, les Lubbock. Activité de vie de sir John Lubbock. Achèvement des *Premiers Principes*. Indifférence des critiques

Chapitre XXIII : [Un volume de la « Biologie »](#) (AET. 42-44)

Sur la faculté intuitive des femmes. Rédaction des *Principes de Biologie*. Une rectification à un jugement sur Spencer considéré comme anti-utilitariste par J. S. Mill. Quelques mondanités. Les inconvénients de l'excès de sacrifice. Une proposition américaine. E. L. Youmans veut répandre la *Statique sociale* et les *Essais* aux États-Unis. Sur la survivance du plus apte. Publication du tome 1 de la *Biologie*. Propos d'un critique

Chapitre XXIV : [Le second volume de la « Biologie »](#) (AET. 44-47)

L'obsession du travail à faire. Le X Club. Parties de campagne. Débuts de *Nature*. Réception chez J. S. Mill. L'unique vote politique de Spencer. Plaisir qu'a Spencer à travailler à la *Biologie*. Publication du tome II. Spencer renonce à envoyer ses livres aux journaux. Difficultés matérielles - défection de souscripteurs. Généreuse proposition de J. S. Mill. Mort, de W. G. Spencer. E. L. Youmans revient à la rescousse. Belle attitude des Américains. Les difficultés s'évanouissent. Spencer décrit la pension qu'il habite. Offres de deux chaires dans l'Enseignement. Inventions : un lit pour invalides. Spencer perd sa mère

XXV : [Refonte des « Premiers principes »](#) (AET. 47)

Spencer corrige et remanie les *Premiers Principes*. Observation sur un phénomène géologique. Observation sur un compas naturel. Considérations d'affaires. Imprimeurs, libraires et auteurs. Spencer dresse un historique des phases successives de sa pensée. État de santé. Fatigue. Difficulté de lire. A propos de la morphine. Les rêves de la morphine et leurs caractères.

Chapitre XXVI : [Une excursion en Italie. Les « Principes de psychologie »](#) (AET. 47-50)

Un voyage en Italie. A Pompéi. Réflexions sur l'habitation humaine à Rome. Les musées. À propos des vieux maîtres et de leurs couvres. Sur Raphaël, Michel-Ange, le Guide. Les erreurs des peintres. La lumière et les ombres. Les critiques sont-ils sincères ? Ce que disent les artistes contemporains et ce qu'ils font. Méthode de travail et de composition. Mots de George Eliot. Le culte de l'humanité. À propos de pots et de salières. La nouveauté et le progrès. Éteignoirs et encriers. autrefois et aujourd'hui. La Société métaphysique : ce qu'elle devait être ; ce qu'elle fut ; ce qu'elle devint. Une lettre à propos de la guerre civile aux «États-Unis. Fin de la *Psychologie* (t. 1)

Chapitre XXVII : [Achèvement de la « Psychologie ». l' « Étude de la sociologie »](#) (AET. 50-53)

Changement de genre de travail. Mode de vie de Spencer à cette époque. *L'Athenaeum Club*. Lectures. Distractions. A propos de la traduction française des *Premiers Principes*. Débuts de la *Bibliothèque scientifique internationale* et part qu'y prend Spencer. Connaissances et amis. Le plaisir de la chasse. Portrait de Spencer par Burgess. À propos d'un ex-voto. Excursion en Suisse. Action de l'altitude sur l'organisme. Une lettre à Darwin à propos de *l'Expression des Émotions*. Fin de la *Psychologie*. *L'Étude de la Sociologie*. Naissance du *Popular Science Monthly*. Mort de J. S. Mill. Publication de *l'Étude de la Sociologie*. Un succès financier

Chapitre XXVIII : [Quelques incidents. La « sociologie descriptive »](#) (AET. 53-54)

Travaux divers. Sur la séparation des Églises et de l'État. L'éducation telle qu'elle est comprise et ses effets. L'augmentation de la stupidité. Les faits sociaux et leur classification. Publication de la *Sociologie descriptive*

Chapitre XXIX : [Le premier volume de la « sociologie »](#) (AET. 54-57)

Méthode de travail. Classification (les notes et préparation des chapitres. Spencer déclare soit manque de tact. Une observation météorologique. Commencement de *l'Autobiographie*. Manière de procéder. Documents utilisables. A propos de vagues. Un retard dans la *Sociologie*. À propos de la musique de Wagner. Publication des *Principes de la Sociologie* (t. 1)

Chapitre XXX : [Quelques articles. Les « Données de L'éthique » et les « Institutions cérémonielles »](#) (AET. 57-59)

Quel est le premier des gouvernements ? Caractère primordial des institutions cérémonielles. Plan de publication par articles en différents pays simultanément. Exercices physiques et travail cérébral. La nécessité de rester jeune. Le « veau théologique ». Un article de M. Paulhan. Les *Données de l'Éthique*, Mode de préparation et de rédaction. À propos d'enterrements. La mort de Lewes. Lewes et. George Eliot. Spencer hiverne dans le midi de la France. La méthode rationnelle d'éducation scientifique. Quelques questions. Au village d'Eze. Publication des *Données de l'Éthique*

Chapitre XXXI : [Les « Institutions cérémonielles ». Voyage en Égypte](#) (AET. 59)

Spencer décide de publier successivement et séparément des différentes parties des *Principes de Sociologie*. Publication des *Données de l'Éthique*. Militarisme et industrialisme. Publication des *Institutions cérémonielles*. Comment Spencer décida de Visiter l'Égypte. Observation météorologique sur *l'afber-*

glow. Le vent et le climat de l'Égypte. La mélancolie du pays. Races mortes, croyances mortes. Les tombeaux. Villes disparues. Deux tombes et leur philosophie. Venise. Critique des palais de Venise. Les défauts de Saint-Marc. Retour à Londres.

Chapitre XXXII : [Fin de la « sociologie descriptive ». « Les institutions politiques »](#) (AET. 54-62)

Continuation de la *Sociologie descriptive*. Résultats financiers. Indifférence du public. L'éducation. selon les Anglais et les Hellènes. Nouvelle édition des *Premiers Principes* et de *l'Étude de la Sociologie*. Une excursion. Sur les coïncidences. Mort de George Eliot : lettre de H. Spencer à ce sujet. Optimiste ou Pessimiste ? Le rythme dans l'oppression de classe. Inutile de changer les institutions : c'est la mentalité des individus qu'il faudrait transformer, Le Rythme en politique. Publication des *Institutions politiques*. Le milieu est défavorable aux idées de Spencer.

Chapitre XXXIII : [Une erreur. Voyage Aux États-Unis. Conclusion](#) (AET. 61-69)

Une campagne contre la guerre. Agitation en faveur de la paix. Surmenage. Inutilité des efforts. Mentalité de l'électeur. Christianisme et politique. Agnosticisme. En Hollande. Quelques tableaux. La *Leçon d'Anatomie*. La vertu est-elle sa propre récompense ? Coup d'œil rétrospectif ? Les motifs qui ont déterminé Spencer. L'absolu et le relatif. Spencer visite les États-Unis. Impressions de traversée. Les Américains. Le Niagara. À Washington. Les journalistes. Une *interview*. Un banquet. État de santé. L'avenir ?

Chapitre XXXIV : [Réflexions \(écrit quatre ans plus tard\)](#) (AET. 73)

Le lieu entre le cerveau et la pensée. Les traits extérieurs et leurs avantages et inconvénients. Le cerveau et la circulation. Influence des viscères sur la circulation. Influence du système digestif sur le sang et ses qualités alimentaires. Les impuretés du sang et les organes excréteurs. Respiration et circulation. Le caractère et les fonctions physiologiques. Les erreurs d'appréciation de la manière d'être des gens. Corrélation profonde des caractères psychiques et des conditions anatomiques et physiologiques. Application de ces données à Spencer. Explication de sa nature par sa physiologie. Hérités. Imperfections physiques. Ce que Spencer tient de son Père. La tendance synthétique et la tendance analytique. L'aptitude à discerner les analogies. L'imagination. Hérité des effets de l'usage et de la désuétude. Le caractère de Spencer et celui de ses ascendants. Le manque de respect. À propos de Platon. Tendance critique. Diminution du plaisir que donnent les œuvres d'art. Premières impressions et jugement. Les possibilités de la nature de chacun restent inconnues. A propos d'un inconnu rencontré en chemin de fer. Tendresse de Spencer pour les enfants. Réflexions de Spencer sur sa carrière. Mobiles auxquels il a obéi. État physique à la fin de sa vie. Ce qui lui est permis et ce qui lui est défendu. Les insomnies. Quel conseil donnerait-il ? Par où il faut passer. Les déceptions. Les indifférents. L'hostilité publique. Une accusation contre

Spencer. Spencer toutefois ne regrette rien. Réflexions politiques. L'œuvre de Spencer aura-t-elle une action? Évolution de ses idées. Sur la monarchie. Les institutions nouvelles qui remplacent les anciennes. À quoi bon si les mentalités ne s'améliorent pas ? Sur les choses religieuses. Hostilité moindre de Spencer, Les institutions religieuses ont, dans leur temps, rendu des services. Mais 2.000 ans de christianisme n'ont guère changé la barbarie primitive. Il est naturel que l'homme se réfugie dans des dogmes. Mais Spencer ne peut s'y rallier.

Avertissement au lecteur

Dans sa traduction française de l'Autobiographie de Spencer, Henry de Varigny a, en 1907, supprimé plusieurs passages qu'il jugeait de peu d'intérêt pour les Français.

Le traducteur a résumé le contenu des passages supprimés. Par souci de clarté, nous avons mis en évidence les résumés du traducteurs :

Nous avons mis un peu en retrait, teinté en vert foncé, en Times New Roman, et en taille 10 points les passages résumés de l'Autobiographie de Spencer par le traducteur : le nom du style utilisé : « résumé »

Et nous avons mis en retrait, teinté en bleu, en Times New Roman et en taille 10 points les extraits de lettres ou autres. Nous avons nommé ce style : « citation »

JMT

Chapitre XIX

Quelques essais significatifs

1856-1857. ÆT. 36-37

[Retour à la table des matières](#)

Dans la consultation qu'il me donna, le Dr Ransom me conseilla de ne jamais vivre seul à l'avenir. Il pensait, probablement avec raison, que ma vie solitaire avait été la cause de ces désordres physiques qui m'avaient déjà tant coûté et devaient me coûter plus encore. Il voulait impliquer par là, sans doute, qu'en l'absence de distraction, mon cerveau avait été actif pendant un temps qui était normalement celui du repos, et il reconnut qu'outre ce mal positif, il y avait encore le mal négatif que produit le manque de société et des distractions.

Je me rendis volontiers à ces conseils, et arrivant en ville à la fin de décembre 1855, je cherchai à trouver une famille chez qui je pourrais résider. Je trouvai assez bien ce que je désirais au n° 7, Marlborough Gardens, Saint-John's Wood, alors occupé par un avoué, qui s'était ruiné, par sa négligence, et dont la femme essayait d'augmenter leurs ressources en prenant un pensionnaire. Généralement dans ce cas, la présence d'enfants est considérée comme une objection; mais il n'en fut pas ainsi pour moi. Comme j'avais atteint un âge où, dans l'ordre normal des choses, j'eusse pu avoir une famille à moi, il y avait en moi, je pense, un désir naturel d'être entouré d'enfants, surtout de filles. Peut-être une véritable paternité eût-elle changé mes sentiments sur ce sujet; sans cela, je crois que j'aurais donné plus d'affection à mes filles. Il y avait là deux fillettes de cinq et sept ans sur lesquelles je pus laisser

s'exercer mon instinct paternel. Avec le reste du cercle, elles fournissaient la gaîté que je recherchais, mieux que n'eût pu le faire un assemblage d'adultes.

Je puis remarquer en passant qu'il me faut peu de temps pour être en bons termes avec les enfants; cela tient à ce que, dans la façon dont je les traite, je respecte leur individualité. Très souvent, on se met à les caresser sans savoir si cela leur plaît. Les enfants se révoltent souvent intérieurement, sinon extérieurement, contre ce manque de respect à leur dignité, et quand on leur donne entière liberté, et qu'on les laisse faire les premières avances, ils montrent souvent une préférence pour ceux qui les traitent ainsi.

Cet état de choses me permit de me livrer à des observations et des expériences qui me furent utiles, plus tard, quand je m'occupai de l'éducation. On a souvent été surpris de ce que étant un célibataire, je me sois intéressé à des questions concernant les enfants, et que j'aie pu dire là-dessus des choses exactes. Mais, comme la plupart des célibataires, j'ai eu l'occasion d'observer les enfants, de voir la façon dont on se conduisait envers eux, et les effets produits. La remarque déjà faite que les spectateurs sont souvent ceux qui voient le mieux le jeu peut s'appliquer à la vie domestique comme à beaucoup d'autres choses. Quoiqu'il soit vrai que les membres du cercle de famille doivent avoir une expérience inconnue de celui-ci qui n'en fait pas partie, encore est-il vrai que les idées de celui-ci ont leur valeur, et sont même presque indispensables, affranchi des émotions de la paternité, ce qui, dans bien des cas, l'empêche de juger, il est, dans d'autres cas, plus apte à juger impartialement.

Un autre des avantages de la maison où je m'établis était qu'elle se trouvait à cinq minutes de marche de la demeure de Huxley, et un des souvenirs liés à mon retour en ville est que j'arrivai à temps pour assister au dîner de Jour de l'An que Huxley donnait. Je rappelle ce fait, parce que ce dîner fut le commencement d'une longue série de dîners semblables auxquels je participai. Pendant plus de vingt ans, je n'y manquai qu'une fois, étant retenu à Derby. Plus tard, ma mauvaise santé et parfois des absences firent que je dus renoncer à cette douce habitude.

Aussitôt établi à Londres, Spencer s'occupa de tenir l'engagement pris en 1854, d'écrire pour la *Westminster* l'essai sur le *Progrès*. Il l'avait commencé deux ans auparavant; sans doute il y avait songé dans l'intervalle. Toujours est-il que les trois premiers mois de 1856 furent consacrés à ce travail. En deux ou trois heures de travail par jour - tout ce qu'il pouvait donner - il faisait la valeur d'une demi-page d'impression. Mais l'effort ne lui fut pas nuisible.

Au point de vue des doctrines, l'essai est significatif, car le progrès dont il est parlé, c'est non le progrès au sens limité, anthropocentrique du mot, mais bien l'évolution.

Toutefois, dit Spencer :

En considérant rétrospectivement les idées générales exposées dans cette étude, je suis frappé en voyant que certaines idées générales ne s'y manifestent pas, idées précédemment dégagées, et qui, sous leur forme développée, auraient dû occuper une position importante. Déjà dans les essais sur *La Genèse de la Science* et *L'Art de l'Éducation* aussi bien que dans les *Principes de Psychologie* il avait été reconnu qu'un des caractères du développement supérieur est que les choses sont plus définies: et dans chacune de ces œuvres, aussi, l'accroissement d'intégration avait été

reconnu comme caractéristique de toute sorte de développement. Pourtant dans l'essai sur le progrès, il n'est point dit que ces traits caractérisent aussi les choses en général. Le seul trait mis en avant, et dont des exemples sont donnés à tous les degrés du progrès, c'est le passage de l'homogène à l'hétérogène : et la seule cause invoquée est la multiplication des effets. Des caractères qui avaient été auparavant reconnus comme accompagnant la transition dans différentes classes particulières de phénomènes semblent avoir été perdus de vue. Ce n'est que plus tard qu'ils furent de nouveau appréciés à leur valeur et présentés, où il fallait, comme caractères de la transformation universelle.

Il y a quelque chose à dire de la manière dont est interprétée la genèse des formes organiques. Dans la première partie, inductive, la multiplication des variétés de celles-ci à travers la période géologique est un des exemples donnés du passage de l'homogène à l'hétérogène. Dans la seconde, déductive, ce changement, avec les autres qui sont cités, est interprété comme résultat de la multiplication des effets. Chaque espèce est représentée comme étant continuellement forcée par sa multiplication normale et par des changements géologiques ou climatologiques dans son habitat, d'envahir de nouveaux habitats, non pas dans une direction seulement mais dans beaucoup de directions : le résultat étant de produire de nombreuses divergences et redivergences morphologiques, et quelquefois de plus hautes. Mais tandis que dans cette façon de voir rien n'était incompatible avec les vues énoncées depuis, tandis que l'ancienne conception que des organismes successivement plus élevés forment une série ou une chaîne, était tacitement répudiée, et qu'était tacitement impliquée l'idée que les espèces présentent de perpétuelles bifurcations et rebifurcations, toutefois la cause indiquée était inadéquate. A cette époque j'attribuais toutes les modifications à l'adaptation directe, à des conditions changeantes, et je ne saisisais pas qu'en l'absence de cette adaptation indirecte effectuée par la sélection naturelle des variations favorables l'explication laissait inexplicée la plus grande partie des faits.

L'article attira quelque attention, non pas naturellement de la part du grand public des lecteurs, mais d'une minorité d'esprits plus réfléchis.

Les commentaires furent rares - et le peu qu'il y en eût n'était guère de nature à m'aider. La seule remarque que je me rappelle maintenant était que la seconde moitié de l'article dont le but était de donner une raison du changement universel décrit dans la première n'avait pas grande valeur : l'implication étant que l'induction pouvait se passer de l'appui d'une interprétation déductive. Comme j'appris que la critique en question était d'un universitaire particulièrement distingué en logique formelle, je fus surpris de la singularité de sa croyance que la phase empirique d'une généralisation peut être acceptée, avec repos d'esprit, comme sa phase finale.

En achevant son essai, Spencer croyait être au haut de la montagne. Mais bien vite il s'aperçut que tel n'était point le cas. Il discerna, en regardant autour de lui, des points plus élevés. Il y avait évidemment une autre cause générale au changement de l'homogène à l'hétérogène, une cause, qui chronologiquement, passe avant la multiplication des effets. Spencer s'en aperçut vite, car l'article où il reconnaît cette cause fut écrit pendant les mois d'avril, mai et juin, tout de suite après le précédent.

Cet article parut dans la *National Review*, en octobre, sous le titre de *Les Lois ultimes de la Physiologie* (dans les *Essais*, c'est *La Physiologie transcendente*). Dans cette étude, Spencer montre que plus les formes s'élèvent, plus elles se différencient de leur milieu.

Mais la conception maîtresse de l'essai fut la mise en lumière de l'autre cause de progrès indiquée plus haut, l'instabilité de l'homogène. J'insistais sur ceci comme étant, comme la multiplication des effets, un principe qui est vrai non seulement des phénomènes organiques, mais aussi des inorganiques et des super-organiques. Mais j'eus le tort de croire qu'après cette addition, l'interprétation du progrès était complète. Je dis progrès, mais je devrais dire évolution, car maintenant le mot a pris sa place et commence à être employé à la place de celui de progrès.

Tout en travaillant, Spencer ne renonçait pas à la vie mondaine, ou plutôt à une certaine vie sociale. Il note s'être rencontré avec Mill, et avoir accepté différentes invitations. Il voyait assez souvent Huxley.

J'allais quelquefois au *Museum*, dans Jermyn Street, à l'heure où Huxley avait l'habitude de le quitter, pour revenir ensemble. L'hypothèse de l'évolution organique occupant beaucoup mes pensées, elle faisait souvent le sujet de notre conversation, et nous conduisait à des discussions dans lesquelles Huxley, ayant une connaissance des faits infiniment plus grande que la mienne, réduisait souvent à néant tel ou tel argument dont je me servais. Mais, quoique souvent par terre, je me relevais toujours. Il avait pour principe de suspendre son jugement en l'absence de preuves suffisantes. Mais tout en reconnaissant qu'il avait raison, je ne pouvais l'imiter. Il n'y avait, me semblait-il, que deux hypothèses possibles : la création spéciale, et le développement progressif; et puisque la théorie de la création spéciale, que les faits ne confirmaient, pas, était en même temps intrinsèquement inadmissible, parce qu'elle n'était pas conforme à tout ce que nous connaissons de l'ordre de la nature, j'acceptais la doctrine du développement comme étant la seule alternative possible. De sorte que si fallacieuse que pût être telle ou telle autre raison spéciale en sa faveur, j'y revenais toujours, et ma foi était sans cesse ravivée.

Pour reprendre le récit de ma routine quotidienne, j'ajouterai que nous jouions généralement le soir au whist auquel mes hôtes m'initiaient. Jusque-là je n'avais jamais touché une carte. Ni à ce moment-là, ni après je ne fus un joueur passable. Je n'ai pas la mémoire requise. Il m'a toujours semblé extraordinaire qu'après un jeu, ou puisse se rappeler tout ce qui s'est passé.

Le séjour de Spencer à Londres prit fin assez tôt. La famille chez qui il habitait renonça à prendre des pensionnaires : il alla donc à Derby vers le milieu de l'été, et partit en vacances pour le Nord où il s'adonna à la pêche. Il travailla aussi, préparant son essai sur *l'Origine et la Fonction de la Musique* qu'il avait promis au directeur du *Fraser's Magazine*.

Comme d'ordinaire, la pensée directrice était évolutionniste. La question qui s'était posée à mon esprit était : comment s'est formée naturellement la musique ? Un corollaire évident de la doctrine exposée dans les *Principes de Psychologie* est que la faculté musicale, comme toutes les autres facultés, doit s'être élevée par degrés, par des complications d'éléments préexistants dans la nature humaine. Il est clair que la musique produit telle ou telle émotion et cela parce qu'elle exprime telle ou telle

émotion. Comment en arrive-t-elle à exprimer une émotion ou une autre? Un sentiment, de quelque espèce qu'il soit, sensitif ou émotif, tend à se décharger par des contractions musculaires. Parmi les contractions musculaires ainsi produites, se trouvent celles qui se font dans les organes vocaux. Par conséquent, l'émotion ne s'exprime pas seulement par des mouvements sensibles, mais par des sons aussi. L'un et l'autre sont violents dans la proportion où l'émotion est forte. Les sons émis ne varient pas seulement en force, mais aussi en hauteur et en timbre selon l'espèce et la qualité de l'émotion. Et de plus, ils varient par l'étendue de la gamme produite par l'émotion, comme par la rapidité avec laquelle les tons succèdent les uns aux autres. Il y a là certains phénomènes physio-psychologiques qui, de diverses manières, relie l'expression naturelle de l'émotion à l'expression musicale. Il faut ajouter à cela la vérité reconnue que les cadences dont on se sert dans le langage ordinaire expriment un sentiment et varient lorsque le sentiment varie. De là la question : la musique n'est-elle pas un développement de ce langage naturel des émotions ? L'article tend à montrer en détail qu'il en est ainsi.

Spencer passa une partie de l'été en Écosse avec un artiste de ses amis, Deacon, à courir les montagnes, à pêcher, à causer, à travailler, et cette période de vacances lui fit du bien. Pourtant, dit-il, la vie rurale n'est pas toujours ce qu'il faut aux sujets nerveux, comme lui.

Pour les gens nerveux le séjour à la campagne est souvent le contraire de la tranquillité. Les piailllements matinaux des moineaux, et, ce qui est pire, les gloussements et les cris des volailles, sont pour eux des ennuis intolérables. J'ai souvent éprouvé des sentiments sanguinaires à l'égard d'un coq bruyant, qui, après que j'eus passé la première partie de la nuit à me tourner de côté et d'autre, commençait à chanter juste au moment où je commençais à m'endormir, et me tenait éveillé pendant le reste du temps. À Beock un incident comique est associé à cette expérience. Ma chambre donnait sur la cour de la ferme, et, afin d'avoir suffisamment d'air dans la chambre, qui était petite, il me fallait laisser la fenêtre à moitié ouverte. Il en résultait que le chant matinal du coq était un vrai tourment pour moi. Pour parer à cet inconvénient, les bonnes gens enfermèrent le coq dans une grange, de l'autre côté de la cour. Mais comme le bas de la porte était usé et que les pavés étaient enfoncés, l'espace suffisait pour laisser pénétrer la lumière de l'aurore, et avertir ainsi le coq qu'il était temps de chanter, ce qui faisait que je l'entendais presque aussi bien qu'avant. Ils se décidèrent alors, et le résultat fut merveilleux, à le placer sous un seau renversé, et à le garder là jusqu'au moment où je me levais. C'était amusant de voir, lorsqu'il était remis en liberté, comme il essayait de rattraper le, temps perdu en chantant avec une force et une vitesse extraordinaires.

À son retour d'Écosse, Spencer commença une étude qu'il avait promis à la *Westminster* sur *Le gouvernement représentatif : à quoi sert-il?* L'idée générale était de montrer que ce gouvernement est apte à administrer la justice, et très inapte à autre chose. L'auteur faisait intervenir aussi la théorie de l'évolution en ce qu'elle implique que la spécialisation des organes en vue de fonctions particulières est un progrès en organisation. C'était un peu peine perdue que d'écrire cet article, dit Spencer.

Il y a trente ans, il semblait et maintenant encore, ce semble être une fantaisie absurde que d'imaginer que les conclusions tirées des lois de l'organisation ont une

portée pratique pour la politique. On continue à s'en tenir à cette croyance tacitement impliquée parmi les politiciens et le peuple, aussi, qu'il n'y a pas de lois de l'organisation. La conception de la loi naturelle, qui n'existe pas chez le sauvage, n'est encore que rudimentaire chez le civilisé.

Après une visite à un ami de Standish, Spencer passa quelques jours à Londres, et se rendit à Brighton où il s'occupa de réunir un certain nombre de ses essais en volume. Il les revit avec grand soin.

Il est extraordinairement difficile d'écrire en succession un nombre quelconque de phrases qui soient tout à fait à l'abri de la critique. Et on est surpris, par la suite, de voir combien d'imperfections ont pu échapper à la correction.

À Brighton, il fit la connaissance de Buckle qui venait de publier le premier volume de son *Histoire de la Civilisation en Angleterre* et avec qui il conserva des relations basées sur une certaine sympathie de sentiments plutôt que sur une communauté d'idées. Spencer passa là un mois environ; puis sa besogne achevée, il retourna à Londres.

Chapitre XX

Un projet

1857-8. ÆT. 37-38

[Retour à la table des matières](#)

De retour à Londres, Herbert Spencer chercha une installation nouvelle. Il la trouva à Malvern House, 13, Londoun Road, St.-John's Wood, dans la famille d'un négociant en gros, qui, craignant la mélancolie, ajoutait à sa famille, femme, trois filles et un fils, et une institutrice, quelques pensionnaires : un vieux fonctionnaire retraité, une femme dont le mari était aux Indes, et une vieille dame, qui servait de duègne à cette dernière.

La maison, isolée au milieu d'un jardin, était saine : elle avait l'avantage d'être près de celle qu'occupait alors Huxley. Chaque dimanche Huxley et Spencer faisaient ensemble une promenade, à la campagne, en parlant de science et de philosophie. « Tout ce qu'on peut espérer, dit un jour Spencer, c'est d'atteindre son but, et de mourir ensuite. À quoi Huxley répliqua que l'on arrive à quoi l'on petit : l'essentiel est d'avoir donné une impulsion dans la bonne direction.

Le mois de novembre fut, passé à la correction des épreuves des *Essais*; en décembre Spencer travaillait à un article qui partit dans la *Westminster* sur l'ingérence de l'État dans les affaires d'argent et les banques.

Il semble qu'il n'y ait là-dedans rien qui se rattache à la Biologie : pourtant, en exprimant cette pensée que protéger les hommes contre les effets de leur propre folie, c'est simplement

remplir l'univers de sots, Spencer affirmait tacitement le rôle bienfaisant de la survivance des plus aptes, au point de vue social. Fatalement, en traitant les questions en apparence les moins philosophiques, Spencer retombait sur quelque principe ultime de l'ordre des sciences naturelles.

À la même époque se rattache un événement qui joua un grand rôle dans la carrière ultérieure du philosophe.

En parlant de mes livres ou essais dans l'ordre où je les ai écrits, j'ai déjà indiqué comment ils se rattachent à l'ensemble de la doctrine élaborée par la suite. Ici, pour expliquer plus clairement mon attitude d'esprit à cette époque, et l'état de ma pensée, il est utile de récapituler brièvement, telles qu'elles se succédèrent, les phases de mon développement intellectuel.

En racontant mon enfance, j'ai fait remarquer que l'idée de causalité s'empara de moi de bonne heure. Les questions que me posait souvent mon père. « Peux-tu me dire la cause de ceci? » ou bien: « Je me demande d'où vient cela! » me présentaient telle chose ou telle autre comme due à un agent identifiable, d'ordinaire physique. Quoique ses opinions religieuses l'empêchassent de nier le miracle, il avait si souvent recours à une interprétation naturelle des choses, et il lui arrivait si rarement de faire mention du surnaturel, que la conviction tacite que tous les phénomènes ont une cause saisissable grandit peu à peu en moi. Des notions telles que celles d'uniformité de loi ou d'ordre établi, je ne les possédais pas encore; mais la manière de penser que l'on me suggérait, et qui m'était en partie naturelle, me préparait à l'acceptation, le moment venu, de notions de ce genre. À quel point s'était établie en moi cette mentalité, c'est ce que montra un peu plus tard l'incident survenu à Hinton pendant qu'on lisait à haute voix la *Physique* d'Arnott, alors que je mis en doute l'idée de la *vis inertiae* qui y était exposée, et que je percevais vaguement comme inconciliable avec cette conception de causalité qui était devenue la mienne. La même tendance d'esprit se montra plus tard dans les discussions que je provoquais sans cesse. Très rarement - c'est « jamais » que je devrais dire - il m'arrivait de citer une autorité pour étayer une opinion; toujours je cherchais à justifier mon avis par des nécessités ou des probabilités naturelles. Ma tendance à croire à des causes naturelles partout agissantes, et par conséquent à repousser les miracles offerts à ma créance, contribua sans doute beaucoup à mon abandon graduel de la croyance courante, y compris l'histoire de la création du monde, abandon qui se poursuivit de manière insensible alors que j'étais déjà homme fait. Sans doute aussi une croyance générale à l'évolution était chez moi latente; puisque, - si peu que ce fait soit reconnu - quiconque, abandonnant le supernaturalisme de la théologie, accepte pleinement le naturalisme de la science, admet tacitement que tout ce qui existe aujourd'hui s'est développé. La doctrine de l'universalité de la causation naturelle a pour corollaire inévitable celle que l'Univers et tout ce qu'il comprend ont atteint leur forme actuelle à travers des périodes successives nécessitées matériellement. À cette époque néanmoins, ce corollaire ne m'était pas encore évident; et je ne puis me souvenir que j'eusse alors une opinion définie sur l'origine de l'Univers ou sur celle des êtres vivants. Comme je l'ai dit plus haut, je dus mes premières convictions arrêtées en ces matières à la lecture des *Principes de Géologie* de Lyell, faite à l'âge de vingt ans: ses arguments contre Lamarck ayant produit en moi une adhésion partielle aux idées de Lamarck.

Deux ans plus tard, dans *La véritable sphère du Gouvernement*, on voit une ferme croyance que, soit dans la vie individuelle, soit dans la vie sociale, les phénomènes

nes se conforment à la loi; j'y insiste sur l'adaptation progressive de la constitution aux conditions : ce qui implique l'influence de l'hypothèse du développement, hypothèse précédemment admise. Huit ans après, ces vues sont, présentées de façon plus cohérente, et mieux définies, dans la *Statique Sociale*. Quoique, comme on le voit dans « L'Idée divine », un théisme positif y soit impliqué, ainsi que des conceptions téléologiques, pratiquement, le supernaturalisme disparaît presque derrière le naturalisme. Tout est rapporté au cours invariable de la causation, non moins uniforme dans les sphères de la vie et de l'esprit que dans celle des choses inanimées. On y insiste sur l'adaptation continue en tant que s'appliquant à tous les organismes, et aux facultés mentales aussi bien qu'aux physiologiques, La première cause assignée à cette adaptation était la croissance ou la décroissance de l'organe correspondant à la croissance ou à la décroissance de la fonction; et la seconde cause était la disparition des individus moins bien adaptés aux exigences de leur vie. L'état moral idéal était identifié avec la conformité complète de la constitution aux conditions; et la nécessité fondamentale, soit morale, soit politique, était placée dans le maintien rigoureux des conditions favorables à une harmonieuse coopération sociale, avec la certitude que la nature humaine deviendrait graduellement capable de les remplir. On montrait l'influence des institutions sur le caractère individuel ; on insistait sur leur influence réciproque, et on y faisait voir l'adaptation des idées morales à l'état social. On y expliquait les actions sociales par la physiologie; en plusieurs cas l'expression « organisme social » était employée; le groupement de citoyens formant une nation était comparé à celui des cellules formant un corps vivant; la transformation d'un tout fait de parties semblables qui n'ont qu'un faible degré de dépendance mutuelle, en un tout fait de parties dissemblables dépendant à un haut degré les unes des autres était montrée comme étant commune aux organismes individuels et aux organismes sociaux. De telle sorte que la conception du progrès qui devait être présentée plus tard sous une forme plus générale se trouvait évidemment esquissée d'avance.

Jusqu'ici, l'adhésion à l'idée de développement n'avait été que tacite ; mais elle fut exprimée peu après la publication des *Social Statics*, l'essai sur *l'Hypothèse du Développement* publié en mars 1852 étant une profession de foi. Tout de suite après, dans une *Théorie de la Population*, etc., on trouve un argument qui, concernant seulement un aspect de l'évolution - la diminution de fécondité qui accompagne l'augmentation de développement - implique néanmoins pratiquement le reste. Assignant à cette relation inverse des causes physiques nécessaires, il attribuait aussi à des causes physiques nécessaires l'augmentation anticipée du développement mental et la diminution de fécondité prévues dans la race humaine du fait de la compétition grandissante qu'entraîne la densité de la population. Bien que traitant d'une question politique, l'essai sur l'Excès de Législation, publié peu après, révélait, dans les, grandes lignes, la même façon de penser. Il supposait que les institutions et les arrangements sociaux sont les produits de causes naturelles, et qu'ils ont un mode de développement normal.

Un autre élément de pensée, d'une grande importance, entra alors en jeu. En parcourant l'édition publiée en 1851 des *Principes de Physiologie* de Carpenter, à propos d'un article sur cet ouvrage destiné à la *Westminster Review*, je rencontrai, exposée par von Baer, cette idée que le développement de tout organisme consiste en un changement de l'homogène à l'hétérogène. Le fond de cette pensée ne m'était pas nouveau, mais bien sa forme. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais, dans les *Social Statics*, en citant des faits d'après les professeurs Owen et Rymer Jones, insisté sur cette vérité qu'à mesure que les organismes s'élèvent, nous trouvons une diminution

graduelle du nombre des parties semblables et une multiplication des parties dissemblables. Tout au bas de l'échelle, il n'y a que peu de fonctions, et pour chaque fonction beaucoup d'agents similaires; au haut de l'échelle, il y a beaucoup de fonctions, et pour chaque fonction peu d'agents similaires. Et on insiste aussi sur cette vérité que « la même subdivision croissante des fonctions a lieu dans le développement de la société », que « les premières organisations sociales consistent presque entièrement en répétitions d'un seul élément », tandis qu'avec le progrès social survient la multiplication des « classes distinctes » et des « occupations spéciales ». Mais en premier lieu, l'idée ainsi obtenue n'avait pas une forme assez solide pour devenir un facteur efficace dans des réflexions ultérieures; et en second lieu, impliquant comme elle le faisait l'idée de fonction en même temps que l'idée de structure, elle était limitée aux phénomènes organiques. Il en fut autrement avec l'expression plus généralisée de von Baer : outre qu'elle était brève, elle n'était pas nécessairement limitée au monde organique, quoiqu'elle fut par lui reconnue seulement comme la loi de l'évolution de chaque organisme individuel. Ajoutée à ma réserve d'idées générales, cette idée ne resta pas longtemps latente. Je l'étendis bientôt à certains phénomènes de l'ordre superorganique. À la fin de l'essai sur la « Philosophie du Style », publié en octobre 1852, elle fit une première apparition discrète comme fournissant une mesure de la supériorité du style. Le passage de l'homogène à l'hétérogène commença à être reconnu comme constituant le progrès, même en dehors de l'ordre organique. Mais cette manière d'exprimer l'idée ne remplaça pas tout de suite la manière adoptée dans la *Statique Sociale*. La doctrine émise dans l'essai sur « Les Manières et la Mode » publié en avril 1854, à savoir que les contrôles cérémoniel, politique et ecclésiastique sont des formes divergentes d'un même contrôle originel, expose de nouveau sous sa forme première l'idée que le progrès est caractérisé par une multiformité croissante.

Un essai sur le « Postulat Universel » à publié en octobre 1853 dans la *Westminster Review*, montre combien l'hypothèse du développement dominait alors en moi. Cette hypothèse semble n'avoir guère de rapport avec une discussion sur le critère de la vérité; elle se retrouve pourtant dans l'expression de cette croyance que les intuitions fondamentales dont le contraire est inconcevable sont les produits d'effets d'expériences organisés et hérités; et là était manifestement le germe d'une psychologie évolutionniste.

On trouve ces idées plus développées, mieux définies et accompagnées d'autres idées essentielles, aussi générales, et qui font leur apparition pour la première fois, dans les deux essais publiés au milieu de l'été 1851 sur la « Genèse de la Science » et l'« Art de l'Éducation ». L'idée maîtresse exposée dans le premier de ces essais était que les sciences ne naissent pas en série, ni ne peuvent se classer en série: mais qu'elles sont en rapports de, divergence et de redivergence; ce qui implique une hétérogénéité croissante dans le corps de la science. On y montrait en outre que les diverses branches de la science s'anastomosent de plus en plus, qu'il y a une intégration croissante marchant de pair avec une croissante différenciation. On remarquait aussi que la croissante hétérogénéité s'accompagne d'un caractère de plus en plus défini. Des idées connexes se rencontrent dans « l'Art de l'Éducation ». On y soutient que la marche du développement intellectuel allant du simple au complexe, et de l'indéfini au défini, les méthodes éducatives doivent se conformer à cette marche.

Ensuite je fis un grand pas. L'idée exposée dans un de mes premiers essais intitulé l'« Hypothèse du Développement » impliquait non seulement que l'organisation corporelle avait évolué d'une manière naturelle, mais que l'organisation de l'esprit en avait fait autant. Dans l'article sur « La Genèse de la Science » j'avais été conduit à

retracer le développement de la faculté raisonnante et la formation graduelle des idées scientifiques essentielles, comme résultant des expériences accumulées de l'humanité. De là me vint l'idée d'écrire des « Principes de Psychologie », retraçant la genèse de l'esprit sous toutes ses formes, tant subhumaines qu'humaines, comme produites par les effets d'actions mentales organisés et hérités. En explorant un champ de phénomènes relativement aussi vaste, des occasions toutes naturelles se présentaient de développer davantage les idées déjà adoptées; c'est ce que je fis. L'idée accueillie depuis longtemps que chez l'individu la faculté grandit par l'exercice, et l'idée, admise ensuite, de l'adaptation comme principe universel de la vie du corps, prit alors, par l'examen des phénomènes de l'esprit, une forme modifiée de façon appropriée. L'adaptation progressive devint le croissant ajustement des relations subjectives intérieures aux relations objectives extérieures, une croissante correspondance des unes avec les autres. Les chapitres suivants traitent de la correspondance comme « directe et homogène », comme « directe mais hétérogène », comme « croissant en spécialité », comme « croissant en complexité », et aussi de « l'intégration des correspondances ».

Par conséquent, en reconnaissant ainsi dans un champ de phénomènes plus vaste l'augmentation d'hétérogénéité, de spécialité, d'intégration, reconnue précédemment comme le caractère du progrès dans divers groupes de phénomènes inférieurs, on en vient à cette question : Ne sont-ce pas là les traits du progrès en général ? Poser la question, c'est la résoudre. Un examen rapide prouvait que cette loi règne dans le monde inorganique comme dans les mondes organique et super-organique. L'idée d'un essai mettant en relief l'universelle présence de ces traits, ou plutôt du premier d'entre eux, en résulta pour moi; car mon esprit était alors si préoccupé de la pensée de l'hétérogénéité croissante en tant que trait universel, qu'aucune place n'y restait, semblait-il, pour la constatation de cette vérité que l'intégration croissante et la détermination croissante sont aussi des traits universels. Immédiatement après je fis un autre pas très important. Ayant reconnu cette vérité - l'universalité de la croissante hétérogénéité, - je me posai une question. Pourquoi est-elle universelle? Et la réponse qui est que la transformation résulte de l'incessante multiplication des effets, prouve le passage, chez moi, de la période inductive à la période déductive. Quand, peu après, je me rendis compte que la condition d'homogénéité est instable, un autre pas vers la période complètement déductive se trouva fait. Ici, on peut observer que par ce changement de l'empirique au rationnel le théorème passait dans le domaine de la science physique. Il devenait une question de causes et d'effets réduits - à leurs formes les plus simples, - une question de forces et d'énergies molaires et moléculaires - une question de l'incessante re-distribution de la matière, et du mouvement considéré sous ses aspects les plus généraux. De la sorte, j'étais presque arrivé à un système de pensée cohérent.

En considérant ces diverses périodes, on comprend à la vérité que le fait de marcher vers une idée complète de l'évolution était en lui-même un processus d'évolution. D'abord ce ne fut qu'une croyance non formulée dans le développement des êtres vivants comprenant d'une manière vague le développement social. Le fait d'étendre à un groupe de phénomènes, puis à un autre la formule de von Baer exprimant le développement de chaque organisme, jusqu'à ce que tous les groupes fussent compris en un tout, fournissait un exemple d'intégration. Avec l'intégration progressive marchait cette hétérogénéité progressive qu'implique le fait de ranger les différentes classes de phénomènes inorganiques et les différentes classes de phénomènes super-organiques dans la même catégorie que les phénomènes organiques. Ainsi l'idée non définie de progrès devenait l'idée très définie d'évolution, dès lors que l'on

reconnaissait la nature essentielle du changement comme une transformation physiquement déterminée se conformant aux lois dernières de la force. Ce ne fut qu'après avoir analysé de la sorte les phases successives de ma pensée que je compris moi-même combien naturellement chaque phase avait préparé la suivante, et combien chaque conclusion additionnelle augmentait la pente conduisant mon esprit à d'autres conclusions du même ordre. Il semble maintenant que, arrivé là, je devais presque inévitablement passer à cet ensemble cohérent de doctrines qui devait être élaboré bientôt.

Comment débuta l'unification ? Ma mémoire ne me fournit pas de réponse positive à cette question; pourtant il y en a une qui peut être, en raison des circonstances, considérée presque à coup sûr comme la bonne.

Ainsi que je l'ai raconté plus haut, je venais de rassembler, de revoir et de publier un certain nombre d'essais. J'avais dû les lire deux fois, d'abord pour les mettre au point en vue de l'impression, et ensuite en épreuves. Jusqu'alors les diverses idées relatives à l'évolution qui, au cours des six années précédentes, avaient été ici et là exprimées dans ces essais, se trouvaient éparses dans mon esprit; maintenant elles étaient rapprochées et revues par deux fois en succession immédiate. Ceci était évidemment de nature à m'y faire voir des rapports, des liens de parenté qui m'avaient échappé auparavant, et par conséquent à les consolider dans mon esprit.

À cette cause particulière collabora sans doute une cause plus générale. On en était à un de ces moments où certaines vérités scientifiques d'un ordre simple, mais d'une portée universelle, se trouvent mises en lumière. Quelques années auparavant avait paru l'ouvrage de Sir William Grove sur *La Corrélation des Forces Physiques*; et la doctrine générale de la « conservation de la force » comme on disait alors, s'emparait du monde savant. Quand trois ans avant j'écrivais les *Principes de Psychologie*, et que (dans la division à laquelle je fais allusion dans la préface, mais qui ne fut ajoutée que lors d'une seconde édition), je proposais d'interpréter les phénomènes nerveux comme le résultat de décharges le long des lignes de moindre résistance, ma tendance à expliquer les phénomènes complexes par les derniers principes physiques se montrait déjà. Ainsi, apte à observer les choses, et préparé par là à admettre surtout des vérités dans le genre de celle qui veut que les diverses sortes de forces ne soient que les différentes formes d'une même force, et que cette force ne puisse en aucun cas être accrue ou diminuée, mais seulement transformée, il est évident que j'étais prêt à élaborer plusieurs des idées générales susmentionnées, unifiées davantage ensuite par l'affiliation selon ces derniers principes physiques. J'en vins alors tout naturellement à comprendre que l'instabilité de l'homogène et la multiplication des effets doivent être des lois dérivées; et que les lois dont elles dérivent doivent être ces dernières lois de force qui se retrouvent pareillement dans tous les genres d'êtres animés. Je me dis alors que les classes de faits des sciences concrètes dans leur ensemble devraient être présentées comme subordonnées à ces principes universels, prochains et ultimes. Les groupes de phénomènes astronomiques, géologiques, biologiques, psychologiques et sociologiques forment évidemment un ensemble de phénomènes dépendant les uns des autres, leurs parties successives s'étant engendrées l'une l'autre par gradations insensibles et leur séparation étant considérée comme simplement conventionnelle. Évidemment aussi ils sont unifiés par le fait qu'ils manifestent tous la loi de transformation et les causes de transformation. C'est pourquoi ils doivent prendre place dans un corps de doctrine cohérent, reliés par leur parenté fondamentale.

Quoique je ne puisse naturellement pas dire que ces idées fussent celles qui se produisirent réellement, et que tel fut leur ordre, pourtant le fait que j'esquissai sommairement un plan du genre que j'ai indiqué prouve que quelques idées de ce genre se produisaient dans un ordre de ce genre. Je sentais évidemment alors que j'avais fait un pas important; car ce projet rapide, tracé ainsi qu'il suit, est daté.

6 janvier 1858.

VOLUME 1

PREMIÈRE PARTIE. - L'INCONNAISSABLE.

- Chapitre 1. - La Vérité consiste ordinairement dans la coordination d'opinions contraires.
- Chapitre 2. - Faillite des Hypothèses Théologiques.
- Chapitre 3. - Limitations et Insuffisance de la Science.
- Chapitre 4. - La Réconciliation de la Théologie et de la Science consiste dans la reconnaissance d'une Activité Omniprésente.

DEUXIÈME PARTIE. - LES LOIS DE L'INCONNAISSABLE.

- Chapitre 1. - Quoique l'Activité Omniprésente soit inconnaissable, l'expérience prouve que ses lois sont uniformes et constatables (démonstré par la loi de tout Progrès).
- Chapitre 2. - La première loi. Instabilité de l'Homogène.
- Chapitre 3. - La seconde loi. Toute force suit la ligne de moindre résistance.
- Chapitre 4. - La troisième loi. Toute cause produit plus d'un seul effet.
- Chapitre 5. - La quatrième loi. La corrélation des forces.
- Chapitre 6. - La cinquième loi. La conservation des forces (force indestructible).
- Chapitre 7. - La sixième loi. L'Équilibrage des forces (tendance à l'équilibre ultime).
- Chapitre 8. - Ces lois, étant celles de toute force, servent de base à tous les phénomènes.

TROISIÈME PARTIE. - ÉVOLUTION ASTRONOMIQUE.

- Chapitre 1. - L'hypothèse de la nébuleuse.
- Chapitre 2. - L'hypothèse de la nébuleuse, comme s'appliquant à l'Univers.
- Chapitre 3. - L'équilibrage de la lumière et de la chaleur aussi bien que de la force mécanique.

QUATRIÈME PARTIE. - ÉVOLUTION GÉOLOGIQUE.

- La genèse physique de la terre.
- La genèse chimique de la terre.

VOLUME II - LES PRINCIPES DE LA BIOLOGIE.

PREMIÈRE PARTIE. - LA VIE EN GÉNÉRAL.

DEUXIÈME PARTIE. - L'ÉVOLUTION DE LA VIE EN GÉNÉRAL
(L'HYPOTHÈSE DU DÉVELOPPEMENT).

TROISIÈME PARTIE. - L'ÉVOLUTION DES ORGANISMES INDIVIDUELS.

QUATRIÈME PARTIE. - LA MORPHOLOGIE (LOI DE SYMÉTRIE
ORGANIQUE).

CINQUIÈME PARTIE. - LA LOI DE MULTIPLICATION - (THÉORIE DE LA
POPULATION).

VOLUME III - LES PRINCIPES DE PSYCHOLOGIE (objective).

PREMIÈRE PARTIE. DYNAMIQUE MENTALE.

Partie non écrite, dans laquelle on doit montrer comment la genèse de l'intelligence se conforme aux lois de la force, et plus particulièrement à la loi que la force suit la ligne de moindre résistance.

DEUXIÈME PARTIE. - SYNTHÈSE GÉNÉRALE. (Comme écrit.)

TROISIÈME PARTIE. - SYNTHÈSE SPÉCIALE. (Comme écrit.)

VOLUME IV - LES PRINCIPES DE PSYCHOLOGIE (subjective).

QUATRIÈME PARTIE. - ANALYSE SPÉCIALE. (Comme écrit.)

CINQUIÈME PARTIE. - ANALYSE GÉNÉRALE. (Comme écrit.)

VOLUME V - LES PRINCIPES DE LA SOCIOLOGIE.

(Divisé en plusieurs parties, montrant comment la croissance, la structure et les actions des sociétés sont déterminées par lesdites lois de la force; - comment la force générale est *sensation* ou *désir*, ce qui est une force actuelle se répandant dans un équivalent de contractions musculaires ou travail; - comment elle suit la ligne de moindre résistance; - comment toutes les différenciations procèdent en conformité avec cette loi et les autres lois de la force; - comment la loi de progrès social consiste à approcher d'un état d'équilibre ultime en vertu de l'équilibre des forces; - et comment enfin l'état d'équilibre est l'état parfait ou moral.)

VOLUME VI - LES PRINCIPES DE LA RECTITUDE (personnelle).

(Développant en détail l'état ultime de l'adaptation de la constitution aux conditions; - l'équilibration des désirs et des devoirs, des besoins et des satisfactions, que produit la civilisation.)

VOLUME VII - LES PRINCIPES DE LA RECTITUDE (sociale).

PREMIÈRE PARTIE. STATIQUE
SOCIALE.
DEUXIÈME PARTIE. BIENFAISANCE
NÉGATIVE.
TROISIÈME PARTIE. BIENFAISANCE
POSITIVE.

Développant en détail
l'équilibration de l'état social.

VOLUME VIII. - ESSAIS.**VOLUME IX.- ESSAIS.****VOLUME X. - ESSAIS.**

Ceci est reproduit mot pour mot du brouillon originel qui a été laissé sans aucune correction. Évidemment, les parties détaillées ne sont qu'une ébauche informe; et les autres parties, simplement indiquées, n'ont pas été l'objet d'assez de réflexion. Mais il est remarquable que le plan conçu de la sorte de prime abord ressemble autant à celui qui a été exécuté dans la suite.

À peine l'ensemble du projet avait-il été conçu que le fils envoya à son père l'ébauche générale qui précède. D'où quelques questions posées par ce dernier, auxquelles Herbert répondit, en même temps que - au début de 1858 par conséquent - il commençait véritablement ce qui devait être l'œuvre de sa vie.

En novembre 1857, je m'étais engagé à écrire pour le numéro d'avril de la *British Quarterly* un article sur la discipline morale des enfants; et pendant la première partie de l'année 1858, je m'occupai à écrire cet essai, qui forme un des chapitres du petit volume sur *l'Éducation*.

Intéressant le processus du développement mental, le sujet devait certainement être traité par moi du point de vue que j'avais maintenant atteint. Consciemment ou inconsciemment, la théorie de l'évolution me fournissait un guide. Une des conceptions initiales est que puisque la constitution héritée doit toujours être le principal facteur dans la détermination du caractère, il est absurde de supposer que n'importe quel système de discipline morale peut produire un caractère idéal, ou rien de plus qu'un progrès modéré vers ce caractère. « Le principe directeur de l'éducation morale » sur lequel j'insistais particulièrement, est que chaque action aura habituellement sa réaction naturelle. Comme l'ascension à travers les formes inférieures de la vie a été la conséquence de la discipline fournie par la jouissance des plaisirs et la souffrance des douleurs qui suivent telle ou telle espèce de conduite; de même la subséquente ascension au-dessus de la forme de vie maintenant atteinte doit s'effectuer par le même processus. Un des corollaires que j'en tirais est que de même que dans notre commerce avec la nature environnante la plupart de nos activités sont libres, mais que celles qui entraînent des peines continuent à entraîner des peines toutes les fois qu'on les répète, la nature n'acceptant pas d'excuses, de même, en discipline éducative, tandis qu'il ne doit pas y avoir de contrainte inutile, les contraintes utiles doivent être invariables et irrésistibles.

Ces idées maîtresses indiquent suffisamment la manière dont je comprenais l'éducation morale, simplement comme une partie finale du processus par lequel s'est développée la nature émotionnelle, processus qui doit suivre, dans l'avenir, les mêmes lignes que dans le passé.

La vie que menait Spencer à cette époque était assez remplie. Il rencontrait des personnalités intéressantes, Grote, Buckle, Mill, il préparait pour la *Quarterly* l'article en question que d'ailleurs elle ne prit point au moment venu, mais qui parut en 1859, et forma le chapitre IV du livre sur l'Éducation. On n'a pas de peine à lire entre les lignes l'importance que l'auteur donne au principe dont il a été question plus haut, et qui est un des corollaires de la grande vérité biologique de la survivance du mieux adapté.

Bientôt d'autres questions attirèrent l'attention du philosophe.

Quelques années auparavant, le grand télescope de Lord Rosse avait montré la nature stellaire de plusieurs nébuleuses regardées jusqu'alors comme inexplicables. On en inféra que tout ce qu'on appelle nébuleuses consistait en étoiles, et que l'apparence nébuleuse résulte seulement de l'extrême éloignement. Cette inférence était alors généralement admise par les astronomes.

Comme la doctrine de l'évolution dans son sens le plus large a sa base dans l'état de la matière et du mouvement impliqué par l'hypothèse de la nébuleuse il s'ensuivit naturellement que ce déni tacite de l'hypothèse ne me laissa pas indifférent. Je voyais des raisons de mettre en doute la légitimité de l'inférence en question, et je me sentais poussé à examiner la chose de plus près. Trouvant de nombreuses raisons de rejeter cette opinion, je les exposai dans un article pour la *Westminster*, intitulé « La récente Astronomie et l'Hypothèse de la nébuleuse ».

La première partie de l'article, dont le but était de montrer que la conclusion tirée du fait constaté était logiquement insoutenable, n'était pas, pour un *outsider* de l'astronomie, une entreprise trop hasardée; mais cette entreprise entraînait une exposition et une défense de l'hypothèse de la nébuleuse considérée en détail. Avec une audace à laquelle je ne puis repenser sans surprise, j'avançai diverses suggestions, interprétations et spéculations à l'appui de cette hypothèse. J'essayai de montrer comment la rotation devait s'établir dans des masses de matière nébuleuse diffuse. J'empruntai des arguments à la distribution des comètes, aux inclinaisons des plans des orbites des planètes; aux inclinaisons des axes planétaires sur leurs plans d'orbite respectifs; aux vitesses de rotation des planètes; et à la distribution des satellites. Je tentai de montrer que l'hypothèse explique le poids spécifique varié des planètes; et les différences de température entre elles que l'on en peut inférer, aussi bien que leurs différences générales d'avec le soleil, au point de vue de la température; à ce dernier argument, j'ajoutai une inférence touchant la composition de la matière solaire.

Un astronome aurait hésité à s'embarquer dans d'aussi nombreuses vues spéculatives. Il fallait, pour les avancer, n'y pas risquer de réputation scientifique établie. Naturellement l'article contenait des erreurs. Cependant, deux des conclusions tirées ont été depuis reconnues exactes.

L'article parut en juillet dans la *Westminster*, et fut cause d'un échange de lettres avec Sir John Herschel, et Sir G.-B. Airy.

À cette époque se place une correspondance avec John Mill. Spencer lui demandait s'il pourrait trouver aux Indes quelque poste administratif qui tout en lui assurant le pain quotidien lui permettrait de continuer à philosopher. La réponse de Mill, bien que très sympathique, ne fut pas encourageante. Spencer prit quelques vacances à la campagne : à son retour nous le trouvons, après avoir entendu une conférence de Huxley sur la théorie vertébrale du crâne, d'Owen, occupé à faire la critique de cette hypothèse, telle que la comprenait Owen, pour la *Medico-chirurgical Review*, et, en même, à exposer la genèse du squelette des vertébrés au point de vue évolutionniste.

Après quoi, il va rejoindre, ses amis Lott à Llandudno, rentrant à Londres en octobre.

Chapitre XXI

Plans pour l'exécution du projet

1858-1860. ÆT. 38-40

[Retour à la table des matières](#)

Spencer avait quitté Londres en juin : ce n'est qu'en octobre qu'il eut connaissance des deux travaux désormais classiques que Darwin et Wallace avaient lus à la Société Linnéenne sur la sélection naturelle, le premier juillet.

Entre temps, il avait adressé à Darwin un exemplaire de ses *Essais*, pensant, d'après ce qu'il savait du travail de ce dernier, sans l'avoir encore lu, que les *Essais*, avec le chapitre sur l'hypothèse du Développement, pouvaient l'intéresser. On trouve, dans *La Vie et Correspondance de Ch. Darwin*, par Fr. Darwin (t. I, p. 653 de la traduction française, Schleicher frères) la réponse que Darwin fit à Spencer, et que ce dernier a préféré ne pas insérer, bien qu'« elle dissipe, mieux qu'aucun autre document le pourrait faire, une erreur très répandue concernant les rapports entre les vues de M. Darwin et les miennes ».

Il y a là un excès de scrupule que nous regrettons. Nous ne nous reconnaissons toutefois pas le droit d'insérer ici cette lettre que Spencer a préféré passer sous silence, pour ne pas s'exposer, dit-il, à une accusation de vanité et qui, en effet, montre le cas très grand que Darwin faisait des idées exposées dans les *Essais*. Mais nous prenons la liberté de faire savoir où l'on pourra en prendre connaissance.

Immédiatement après mon retour en ville, je proposai au directeur de la *Medico-Chirurgical Review*; d'écrire un essai sur « Les lois de la Forme organique » pour

paraître en janvier 1859. Le titre montre que dans cet essai les vues évolutionnistes prenaient une extension plus grande.

L'idée première m'en était venue au cours d'une promenade dans la campagne avec G. H. Lewes durant l'automne de 1851.

La thèse était que les formes organiques en général, végétales et animales, sont déterminées par les relations des parties par rapport aux forces incidentes. On y montrait que la symétrie radiale, la symétrie bilatérale, et l'asymétrie, dans les organismes privés de mouvement comme dans ceux qui sont doués de mouvement, s'établissent les unes ou les autres suivant que les parties sont similairement disposées tout autour d'un axe, ou disposées similairement de deux côtés d'un axe, ou encore dissimilairement disposées de différents côtés. L'explication donnée était qu'ici les nécessités imposées par la position, et là les nécessités imposées par la locomotion, imposaient des ressemblances entre les parties conditionnées de manières semblables. Cette interprétation générale des formes extérieures coïncidait avec l'interprétation plus spéciale des formes intérieures dans le cas du squelette vertébré, interprétation ajoutée à la critique de la théorie du professeur Owen.

Un exposé élaboré et systématique de l'hypothèse avancée dans cet essai fut incorporé plus tard dans la quatrième partie des *Principes de Biologie*.

Je ne puis me rappeler ce qui me porta à traiter ce sujet; mais en octobre, pendant que j'étais à Derby, je rassemblai quelques matériaux pour un article sur « La Morale du Commerce » et, continuant mes recherches à Londres, je me mis à l'écrire dès que j'eus terminé l'article cité plus haut.

Ce fut là une rare exception à la règle générale. Bien des exemples ont montré que presque tout ce que j'écrivais avait un rapport direct ou indirect, avec la doctrine de l'évolution. Ici, cependant, on ne voit pas trace d'un tel rapport; sauf peut-être, il est vrai, dans la reconnaissance tacite de la « modifiabilité » morale de la nature humaine, et de l'adaptation morale des hommes à l'état social passager. Le sujet spécial de l'article était non pas ces petites malhonnêtetés qui caractérisent le commerce de détail, mais ces malhonnêtetés plus considérables et moins connues qui vicient les transactions des manufacturiers, des marchands et des commerçants en gros. Un autre objet de l'essai était de montrer par de nombreux exemples que la malhonnêteté des classes non commerçantes est tout aussi grande quoique d'un genre différent. Je m'efforçais encore de montrer qu'une des causes médiate de ces malhonnêtetés, chez les commerçants comme chez les autres, est l'admiration accordée indistinctement à tout ce qui implique la richesse.

Écrit en principe pour la *Quarterly Review*, mais refusé par le directeur, l'article fut publié dans la *Westminster Review*, en avril 1859. Je puis ajouter, incident curieux, que bien des années après le Rev. Lyttelton me demanda l'autorisation de le republier en brochure en même temps qu'un de ses sermons sur le même sujet, autorisation que je lui donnai avec le plus grand plaisir. Cette démarche d'un ecclésiastique en vue d'associer ainsi mon nom au sien, est un curieux exemple du degré auquel peut aller le libéralisme dans les opinions religieuses.

Mais Spencer ne perdait pas de vue le but qu'il s'était proposé.

Pendant la dernière partie de l'année 1858, comme pendant la première, je me posais sans cesse cette question. Comment exécuter mon entreprise ? La conception générale s'en était naturellement élargie, et avait gagné en précision en même temps qu'en ampleur; et j'étais de plus en plus désireux de trouver un moyen de l'exposer selon le plan esquissé au commencement de l'année. Les difficultés que je rencontrais étaient très grandes. Le petit bien qui me venait de mon oncle Thomas était presque entièrement dépensé. J'en avais dépensé une partie à des publications qui non seulement n'étaient pas rémunératrices, mais m'imposaient encore des pertes positives. La majeure partie du reste avait passé à vivre et à voyager pendant les dix-huit mois durant lesquels mon épuisement nerveux m'avait interdit tout travail. On comprend qu'il ne restât pas grand'chose de l'héritage de 12.500 francs que j'avais fait en 1853. Pendant la période dont je parle dans les chapitres précédents, je pouvais travailler tout au plus trois heures par jour, et souvent pas même autant; et j'avais parfois des rechutes qui me forçaient à abandonner tout travail pendant un certain temps. Ajoutez à cela que mes essais ne pouvaient pas la plupart du temps être écrits au courant de la plume, et nécessitaient beaucoup de réflexions et beaucoup de recherches, ne me valant qu'une faible rémunération. Les articles pour *la Medico-Chirurgical Review* étaient payés au taux de six livres ou de six guinées la feuille (seize pages) et les autres au taux de dix livres la feuille. Avec une capacité de travail aussi limitée et une rémunération pareille, il est évident que malgré la plus stricte économie j'avais peine à nouer les deux bouts.

Comment donc parvenir à exécuter mon projet, - un projet déjà bien vaste et onéreux pour un homme en pleine santé qui aurait assez de revenus pour se consacrer à un travail non rémunéré ? Que faire ? Cette question occupait souvent mes pensées; je n'avais pas grand espoir d'arriver à la résoudre, et parfois je la discutais avec mes amis. Un projet que je fis, sans beaucoup d'entrain il est vrai, montre combien j'avais hâte de trouver quelque solution. Chapman, l'éditeur, quand il prit la direction de la *Westminster Review*, y avait établi ce qu'il appelait une « Section indépendante », c'est-à-dire un appendice où il publiait de temps à autre un article dont il pensait du bien, quoique ne désirant pas que la Revue en endossât la responsabilité. Je proposai d'écrire des fragments de mon *Système de Philosophie*, ou du moins du premier volume, en vue de la publication dans cette section indépendante, environ deux ou trois feuilles tous les trois mois, payés au taux ordinaire. Naturellement cette proposition ne plut guère à Chapman, qui ne la prit pas en considération. Si bizarre qu'elle fût, elle l'était moins que celle que me fit mon ami Lewes. Me sachant assez ingénieux en fait de mécanique, et se souvenant qu'un brevet, quelques années auparavant, m'avait rapporté quelque chose, il me proposa de gagner ma vie par de petites inventions, et de consacrer mes loisirs au travail ! Je me souviens que Georges Eliot rit de bon cœur avec moi de cette amusante proposition. Elle venait d'un homme qui ne savait guère combien est précaire le produit des inventions, et combien souvent les inventeurs perdent au lieu de gagner.

L'année s'acheva ainsi sans que j'eusse trouvé le moyen d'exécuter ce que je sentais maintenant devoir être la besogne de ma vie.

Sur ces entrefaites Spencer alla passer quelques semaines dans sa famille, après avoir promis à Chapman un article sur le genre de connaissance qui est le plus utile, et qui forme le chapitre I du livre sur *l'Éducation*. À son retour à Londres, en mars, il s'installa 24, Oakley Square, la famille chez qui il habitait ayant renoncé à prendre des pensionnaires. Un incident s'était passé à Derby, qui lui fut utile. Son père avait des difficultés avec les inspecteurs

sanitaires, et voulait rédiger un mémoire pour le conseil de la ville. Mais le mémoire ne venait pas : Herbert proposa de le rédiger, si son père voulait bien écrire sous sa dictée. Ce qui fut fait, Herbert s'apercevant qu'il pouvait dicter avec moins de fatigue qu'il n'écrivait. Il fit son profit de cette expérience.

Une lettre datée du 23 avril contient ce paragraphe : « J'ai pris un secrétaire, et je trouve qu'il y a profit à dicter. Je fais pour le moins la moitié de besogne en plus ou même davantage, et plus facilement. »

Je puis remarquer ici que dès le début je ne rencontrai aucune difficulté. Des amis auxquels par la suite je conseillai de dicter, m'affirmèrent ou qu'ils n'en seraient pas capables, ou qu'ils n'avaient pas pu, dans ces conditions, rassembler leurs idées. L'un d'eux qui, cédant à mes exhortations, avait tenté l'expérience, me dit quand je lui demandai si cela marchait, qu'il n'avait pas réussi. Je lui en demandai la raison, et il me dit que sa maîtresse de pension, ne lui ayant pas trouvé le jeune homme qu'il désirait comme secrétaire, avait émis l'idée que sa fille pourrait peut-être en tenir lieu. Il accepta la proposition; mais, à l'épreuve, il avoua qu'il se surprit pensant beaucoup plus à la jeune fille qu'à son travail. Cette expérience ne me sembla pas de nature à être transformée en principe, Évitant une distraction de ce genre, je n'éprouvai que très peu de difficulté. Le trouble produit dans ma pensée par le sentiment qu'un autre écrivait pour moi, bien que je l'éprouvasse au début, devint bientôt inappréciable. Ce changement de méthode n'affecta-t-il pas mon style, demandera-t-on ? Pas beaucoup, à ce que je crois. Après cet article, dont j'avais écrit la première partie et dicté la seconde, je demandai à un juge compétent s'il pouvait constater où s'était effectuée la transition. Il en fut incapable; et il fit seulement la remarque que la dernière partie lui semblait plus déclamatoire - je crois que c'est le terme qu'il employa - que la première. Je crois néanmoins que l'habitude de dicter, que j'adoptai ensuite, fit du tort à mon style. On remarque d'ordinaire qu'on écrit moins clairement quand un autre tient la plume. Celui qui, en dictant, s'attache à tenir en haleine son secrétaire, emploiera plus facilement une expression impropre que si, tenant lui-même la plume, il n'est poussé par aucun motif extérieur à abréger les pauses qu'il fait pour réfléchir. Seulement lorsqu'on a acquis, comme dans mon cas, l'habitude d'ignorer son secrétaire assez complètement pour prendre tout le temps nécessaire pour choisir les expressions les meilleures, on peut s'attendre à ce que l'effet de la dictée sur le style soit médiocre. Toutefois, un effet est, je crois, reconnaissable. On m'a fait plusieurs fois la remarque que la *Statique Sociale* est mieux écrite que mes plus récents ouvrages. Quoique, sans doute, ceci soit dû en grande partie à la nature du sujet, quoique *l'Étude de la Sociologie*, dont la matière est voisine, se rapproche encore plus par la forme de la *Statique Sociale* que de n'importe lequel de mes autres ouvrages; il n'en subsiste pas moins une différence. La *Statique Sociale* fut, il m'en souvient, taxée d'épigrammatique; on n'en pourrait dire autant d'aucun de mes livres écrits par la suite.

L'essai *Quelle est la connaissance la plus précieuse ?* qui m'a suggéré cette parenthèse, parut dans la *Westminster Review* de juillet 1859. Depuis lors on a appris à mieux reconnaître les exigences de la science; mais quand l'essai fut écrit, sa thèse essentielle, à savoir que l'enseignement des classiques devait être remplacé par l'enseignement de la science, fut considérée par les neuf dixièmes des gens cultivés comme tout simplement monstrueuse. Même à présent, quoique le sentiment général se soit modifié, on n'accorde qu'à regret plus de place à la science; et dans les écoles publiques, la place qu'on lui fait est très petite. L'état de l'opinion sur ce point paraît

incroyable à un homme qui n'a jamais reçu le pli que donne le genre de culture admis, et sur qui n'a que peu de prise l'autorité des traditions et des coutumes. Penser qu'après des milliers d'années de civilisation on considère généralement comme de peu d'importance pour un homme de connaître sa propre nature, physique et mentale, ainsi que le monde physique et social où il doit vivre, tandis qu'on juge très important qu'il apprenne la langue de deux peuples disparus, et se familiarise avec leurs légendes, leurs batailles, leurs superstitions, aussi bien qu'avec les exploits pour la plupart sanguinaires, de leurs grands hommes et avec les crimes de leurs dieux ! Deux groupes particuliers de faits et de fictions, n'ayant qu'une place relativement restreinte dans la genèse d'un monde, qui n'est lui-même qu'une partie infinitésimale de l'univers, prennent à tel point le temps des jeunes gens qu'ils n'ont plus le temps d'étudier le monde et l'univers ! Si la Grèce et Rome n'avaient jamais existé, la vie humaine, et la manière de la vivre droitement, n'en seraient pas moins dans leurs traits essentiels, exactement ce qu'elles sont : la survie ou la mort, la santé ou la maladie, la prospérité ou l'adversité, le bonheur ou la misère, seraient déterminés tout juste de la même manière par l'adaptation ou la non-adaptation des actions aux besoins. Et pourtant la connaissance servant à l'adaptation qui d'heure en heure intéresse si profondément les hommes, est négligée avec mépris; tandis que la meilleure préparation à une vie complète est supposée être la familiarité avec les paroles, les pensées, les succès, les désastres, les folies, les vices, les atrocités de deux peuples dont l'intelligence ne fut certainement pas au-dessus de la nôtre, dont le niveau moral était incontestablement inférieur, et chez qui la connaissance de la nature des choses, internes et externes, était relativement petite. Si de la valeur de la connaissance pour la conduite nous passons à sa valeur comme illumination générale, nous sommes encore mieux fondés à nous étonner de la perversion d'esprit qui veut que génération après génération, les jeunes gens consacrent des années aux erreurs d'anciens penseurs qui n'avaient pas pour leurs raisonnements de données adéquates, tandis qu'ils ignorent tout ce que la science moderne, ayant pour matériaux les observations accumulées des siècles, peut dire sur nous-mêmes et notre entourage; ou s'ils y jettent un coup d'œil, c'est dans leurs moments de loisir, comme sur une chose relativement peu importante. Dans l'avenir cet état de l'opinion sera considéré comme une des aberrations les plus étranges par lesquelles l'humanité ait passé.

À propos de cet article, je puis ajouter que tandis qu'il n'avait pas de rapport direct avec la doctrine de l'évolution, l'insistance sur une culture scientifique compréhensive était une insistance sur la nécessité d'acquérir cette connaissance dont la doctrine de l'évolution est un produit éventuel.

Une des manières par où Spencer pensait pouvoir réaliser son plan consistait à chercher quelque poste qui pût le faire vivre. Mais le choix était limité. Spencer ne pouvait accepter une fonction qui lui parût chose nuisible, étant données ses idées sur les limitations des fonctions de l'État. Il n'y avait guère qu'une inspection de prisons qu'il pût accepter, car c'est une des fonctions essentielles de l'État que de maintenir l'ordre.

Il chercha donc à obtenir ce poste, se procurant, selon la coutume anglaise, des certificats de nombre de notabilités : Mill, Huxley, Tyndall, Grote, Hooker, Fraser, Holland, etc. Il essaya aussi d'avoir le poste de distributeur de timbres à Derby qui devint vacant en 1858 ou 1859. Lord Derby l'appuya : mais le poste échut à un directeur de journal qui avait rendu des services politiques. Donc échec sur toute la ligne. Spencer continua à travailler. Sa santé ne lui permettait pas de donner plus de la matinée au travail : l'après-midi et le soir il se promenait, il se reposait, il voyait ses amis.

Je n'ai pas grand'chose à dire de mes divertissements à cette époque. Maintenant que je n'avais plus mes entrées à l'Opéra, je n'y allais jamais, cela coûtait trop cher; et il m'arrivait rarement de voir une pièce de théâtre. J'entendais parfois un peu de musique pendant la saison, quand il y avait des concerts sur la promenade, concerts qui dans ce temps-là étaient dirigés par leur promoteur, Jullien. Je choisisais de préférence les soirées classiques. Même alors il, avait bien des œuvres que je supportais plutôt que je n'en jouissais, et beaucoup me semblaient fabriquées plutôt qu'inspirées. Un de mes amis. Pigott, disait de la musique orchestrale que lorsqu'un instrument joue quelque chose qui mérite d'être écouté, tous les autres instruments conspirent aussitôt pour l'annihiler; et quoique cette remarque méconnût trop les effets plus larges des combinaisons orchestrales, elle faisait ressortir le fait que la plupart de celles-ci ne sont pas assez cohérentes. Les ballades avaient cessé de me donner le plaisir qu'elles me procuraient autrefois; mais surtout je trouvais et je trouve encore insupportables les solos tels que ceux qu'exécutaient Sivori et d'autres célébrités de ce genre, simples déploiements de virtuosité. Quand je vais au concert, ce n'est pas pour assister à des tours de gymnastique exécutés sur le violon.

Je remarquerai en passant que les applaudissements donnés à de semblables tours de force montrent bien à quel point l'opinion est viciée. D'ordinaire, après qu'un instrumentaliste a fait étalage d'une merveilleuse habileté mécanique, les membres de l'orchestre applaudissent. Voyant cela, beaucoup d'auditeurs, pensant que ces musiciens cultivés doivent être les meilleurs juges, applaudissent bruyamment; le reste de l'auditoire fait de même, de crainte de paraître dépourvu de goût; et la vérité est que les exécutants applaudissent non pas à la musique, mais à la difficulté vaincue. Ainsi la masse des auditeurs, suivant ce qu'elle considère comme une autorité, en vient à accepter comme musique ce qui par le fait est la mort de la musique. Dans ce cas comme dans une multitude d'autres, tout le monde dit et fait ce que tout le monde fait et dit; aidant de la sorte à créer et à entretenir une opinion insincère. Quand on pense que la grande majorité des gens ont si peu d'individualité en excès, il semble étrange qu'ils prennent tant de peine pour cacher le peu qu'ils en ont.

En mai (1859), Spencer quitte Londres pour passer une dizaine de jours à Standish en Gloucestershire. Il y a une troupe de petites amies : des fillettes qu'il a vu naître, et qu'il promène par la campagne, à leur grande joie, en les initiant à l'histoire naturelle : des fillettes qui, devenues femmes resteront toute sa vie les amies, presque les parentes, du philosophe. De Standish il va à Derby où il reste six semaines, y rédigeant un essai sur la *Géologie illogique*, qui paraît dans l'*Universal Review*, l'un des dix périodiques que Spencer a vu mourir, parmi ceux auxquels il a, à un moment on l'autre, collaboré.

Le sujet me donnait l'occasion d'exprimer dans une direction nouvelle les idées évolutionnistes; et je suppose que c'est là ce qui me fit entreprendre mon travail. J'avais à considérer au point de vue du développement les changements de la croûte terrestre, aussi bien que les changements, sur sa surface, de la vie passée. Cet article devait d'abord, dans ma pensée, être un exposé des travaux de Hugh Miller; mais ceux-ci devinrent simplement ensuite le prétexte d'une discussion de ce que je considérais comme les erreurs de la géologie orthodoxe, erreurs dont ces travaux, aussi bien que ceux de Murchison et de Lyell, fournissent des exemples. Le titre de *Géologie illogique* montre assez que l'article mettait en doute la légitimité des conclusions courantes, considérées comme découlant des faits constatés. Pas plus dans ce cas que

dans celui de la théorie du professeur Owen, je ne me serais risqué à exprimer une divergence d'opinion touchant les faits; mais j'acceptais les faits comme établis, et il n'était pas interdit à un profane d'examiner si l'on en tirait des inférences légitimes.

L'opinion que les couches nommées du même nom trouvées dans des parties différentes de la terre sont contemporaines, et l'opinion plus plausible que, à défaut des couches isolées, du moins les systèmes de couches sont partout de la même époque, ne cadraient pas, comme je le montrais, avec plusieurs des assertions faites ailleurs et des faits admis autre part. Je contestais le dogme alors accepté par les géologues, à savoir que certaines grandes lacunes dans la succession des restes organiques implique une destruction presque complète d'êtres vivants et la création de nouvelles flores et de nouvelles faunes; et je prétendais que le cours reconnu des changements géologiques nécessitait ces grandes lacunes en même temps que de petites lacunes. Mon but essentiel était naturellement de montrer le caractère fallacieux des arguments contre l'hypothèse évolutionniste que Hugh Miller et d'autres tiraient de la paléontologie. Mais j'étais assez sincère pour admettre que si l'évidence géologique n'infirme pas l'hypothèse de développement, elle ne la confirme pas non plus; et je prétendais que tout ce que nous pouvons espérer, est de trouver une conformité entre l'hypothèse et les faits que fournissent les formes fossiles comparativement récentes. L'existence de cette conformité a été, depuis, établie.

*Au début de juillet, nouvelle absence, au bord de la mer. En juin, le ministère a changé: Sir G.-C. Lewis, ancien directeur de l'Edinburgh Review à l'époque où Spencer écrivait son essai sur *La Morale et la Politique des chemins de fer*, est devenu ministre de l'intérieur. Spencer essaye derechef d'obtenir une place dans les Postes encore. Mais en vain. Spencer va encore en Écosse, chez ses amis à Achranich. En septembre, retour à Derby, où il s'occupe aussitôt de préparer pour la *Medicochirurgical Review* un article sur le livre de Bain, *Les Émotions et la Volonté*; et à la fin d'octobre, retour à Londres.*

La réalisation du plan n'avanzait nullement, mais Spencer travaillait. Il passa la fin de 1859 à écrire ses essais sur *L'Organisme Social*, sur la *Moralité des Prisons* et la *Physiologie du Rire*.

L'Origine des Espèces parut pendant que je travaillais à ces articles. On comprendra sans peine la satisfaction que me causa la lecture de cette œuvre. Je ne puis dire s'il y avait quelque réserve à cette grande satisfaction, car j'ai tout à fait oublié les idées et les sentiments que j'éprouvai alors. Jusqu'à ce moment, ou plutôt jusqu'au moment, où j'avais eu connaissance des mémoires de MM. Darwin et Wallace, lus devant à la *Linnæan Society*, je considérais que la seule cause de l'évolution organique est l'hérédité de modifications produites par l'exercice des fonctions. *L'Origine des Espèces* me prouva que je me trompais; et que la majeure partie des faits ne peuvent être dus à une cause pareille. Si la preuve que ce que j'avais supposé être la seule cause pouvait tout au plus être une cause partielle me donna ou non quelque ennui, il ne m'en souvient pas je ne me rappelle pas non plus si je fus vexé de n'avoir pas en 1852 poussé plus loin l'idée exprimée alors, à savoir que parmi les êtres vivants, la survivance de ceux qui sont l'objet d'une sélection est une cause de développement. Mais je suis sûr que si j'éprouvai de pareils sentiments, ils disparurent bientôt dans le plaisir que je ressentis à voir confirmée la théorie de l'évolution organique. Voir confirmer la théorie de l'évolution organique, c'était gagner un nouvel appui pour cette théorie de l'évolution en général à laquelle, comme nous l'avons vu, se trouvaient

liées toutes mes idées. Croyant aussi, comme je le faisais, qu'une conduite droite, tant individuelle que sociale, dépend de l'acceptation du point de vue évolutionniste appliqué à l'esprit et à la société, j'espérais qu'on en verrait bientôt les effets quant aux méthodes éducatives, aux opinions politiques, et aux idées des hommes sur la vie humaine.

Je me faisais manifestement illusion en espérant ainsi d'heureux résultats immédiats. Ma confiance en la raison humaine était alors beaucoup plus grande qu'elle ne l'est devenue par la suite.

Une lettre à mon père, datée du 20 janvier, contient cette phrase : « Dans quelques jours, je vous enverrai quelque chose qui vous surprendra. » Je faisais allusion par là au programme du *Système de philosophie*, alors à l'impression.

Dans l'automne de 1859 j'abandonnai toute idée d'obtenir une position officielle me donnant de suffisants moyens d'existence tout en me laissant quelques loisirs. Que devais-je donc faire ? Comment mettre à exécution mon projet ? Parmi les plans que je méditais désespérément, je songeai à celui d'une publication par souscription. Des amis avec qui je discutai cette idée, les Lewes entr'autres, opinèrent dans ce sens. Le journal de George Eliot montre que je dînai avec eux à Wandsworth, le 19 novembre; et je me rappelle assez nettement que nous discutâmes alors la question. Le plus ancien exemplaire imprimé que je possède du programme qui est marqué « deuxième épreuve », est daté simplement: janvier 1860; la date du jour étant laissée en blanc jusqu'à ce que j'eusse obtenu les critiques de quelques amis, Huxley, Tyndall et d'autres. En même temps que l'esquisse de la série de travaux que je me proposais de faire, strictement divisés en leurs parties constituantes, et chaque partie étant brièvement décrite, le programme établissait comme suit le mode de publication :

La publication se fera en fascicules de cinq ou six feuilles in-8° (quatre-vingts ou quatre-vingt-seize pages). Ces fascicules paraîtront tous les trois mois; du moins autant qu'il sera possible. Le prix de la souscription sera d'une demi-couronne par fascicule; c'est-à-dire que les quatre fascicules parus chaque année seront remis l'un après l'autre, francs de port, à tous les souscripteurs annuels de 10 shillings.

Bien du temps s'écoula avant que ne pût avoir lieu la distribution générale du programme. L'appui de personnes faisant autorité était nécessaire; et il fallut beaucoup de temps pour obtenir, afin de les imprimer au revers du prospectus, les noms de premiers souscripteurs importants. Des amis au nombre desquels Huxley se montra un des plus utiles, me prêtèrent avec entrain leur concours; et au bout de six semaines une liste imposante était constituée, portant les noms des principaux hommes de science, d'un grand nombre d'hommes de lettres d'entre les plus connus, et quelques noms d'hommes politiques ¹.

Le programme distribué en mars 1860 concorde en gros avec celui qui a été donné plus haut, de 1858, mais est plus détaillé. An lieu de sept volumes, Spencer en prévoyait dix en 1860 : deux au lieu d'un pour les *Principes de Biologie*, et trois au lieu d'un pour les *Principes de Sociologie*.

¹ Citons par exemple - J.S. *min*, G. Grote, Darwin, Huxley, Carpen ter, G. Eliot, De Morgan, Clarke, Babbage, Frankland, Chapman, Falconer, Kingsley, Lyell, Hooker, Tyndall, Buckle, Bain, Holland, Herschel, Ch. de Rémusat, Jules Simon, Amédée Pichot.

Le plan réussit fort bien. Grâce sans doute aux noms influents que contenait la circulaire, les réponses arrivèrent en grand nombre. Au cours du printemps le nombre des souscripteurs s'éleva jusqu'à trois ou quatre cents, et le chiffre total dépassa 440. En comptant que je pourrais écrire quatre fascicules par an, et en supposant que tous les souscripteurs paieraient leurs cotisations (ce que beaucoup, en cas pareil, ne font point) le produit global aurait été de deux cents livres (5.000 francs). Je crois que j'aurais eu le courage d'aller de l'avant, en me basant sur ce calcul, même si je n'avais pu compter sur rien d'autre; mais j'avais autre chose en vue.

Quelques années auparavant j'avais fait la connaissance d'un Américain M. E. A. Silsbee, de Salem, Mass. La lecture de quelques-uns de mes livres ou essais m'avait valu ses sympathies. Avant que la circulaire fût terminée, je lui en envoyai un exemplaire, lui demandant si, selon lui, je pourrais trouver des souscripteurs en Amérique. Sa réponse daté du 14 février, était très encourageante; et une lettre du 6 mars, écrite après l'envoi de la circulaire à New-York, contenait une phrase dont les événements ultérieurs montrèrent le sens. « M. Youmans, disait-il, un très apprécié et très intelligent conférencier dans l'ordre scientifique, bien connu par ses travaux en chimie, en physiologie, etc., a adopté le projet avec grand enthousiasme. » Se consacrant avec une vigueur caractéristique au succès de mon plan, ce nouvel ami me procura plus de deux cents souscripteurs encore.

La relation commencée de la sorte fut extrêmement heureuse pour moi; car de tous les Américains que j'aie connus ou dont j'aie entendu parler, le professeur Edward L. Youmans était le plus désireux et le plus capable de m'aider. Tant intellectuellement que moralement, il avait au plus haut degré les qualités lui permettant de répandre les doctrines qu'il adoptait; et à partir de ce moment jusqu'à aujourd'hui, il a consacré sa vie essentiellement à répandre aux États-Unis la doctrine de l'évolution. Son goût pour les vastes généralisations s'était montré plusieurs années auparavant dans des conférences sur des sujets tels que la corrélation des forces physiques. Et des personnes qui l'ont entendu m'ont dit que grâce à son remarquable talent d'exposition, l'enthousiasme que provoquait en lui la contemplation des grandes vérités de la science se communiquait de façon étonnante à ses auditeurs. J'ai remarqué en mainte occasion que ces grandes vérités sont celles qu'il saisit le plus vite; il glisse sur les détails pour s'approprier l'essentiel; et se l'étant approprié, il l'expose clairement à sa propre manière en y ajoutant des exemples à lui. Mais c'est moralement, plus encore qu'intellectuellement, qu'il s'est montré un vrai missionnaire des idées avancées. Extrêmement énergique, - si énergique que personne n'est parvenu à enrayer sa trop grande activité - il a consacré toutes ses facultés à faire avancer ce qu'il considère comme la vérité; et non seulement ses facultés, mais sa fortune. Il est impossible de l'empêcher de nuire à sa santé en se surmenant; et il est impossible d'obtenir de lui qu'il prenne assez en considération ses intérêts personnels. Si bien qu'au terme de sa vie il se trouve atteint dans sa santé et appauvri par trente années de dévouement à de nobles causes. Parmi ceux qui professent d'adorer l'humanité, et qui enseignent que le bien des hommes devrait être le but essentiel de la vie, je n'ai pas encore entendu parler de quelqu'un ayant fait à l'humanité des sacrifices comparables à ceux que lui a faits mon ami. Après ce tribut d'admiration payé au mérite, tout ce qui me reste à dire est que le nombre des souscripteurs américains ajouté à celui des souscripteurs anglais se montant environ à six cents, mes espérances semblaient justifiées, et que je décidai de me mettre à l'œuvre.

Spencer n'avait à ce moment plus de promesses à tenir envers des directeurs de revue, et pour un certain nombre d'années il cessa de cultiver les essais ou articles pour consacrer tout son temps à son œuvre. Le dernier essai publié à cette époque est celui qui parut dans la *Westminster Review*, sur *La Réforme parlementaire*. il était d'ordre plus politique que scientifique.

Spencer avait quarante ans. Il calculait que son œuvre serait terminée quand il aurait soixante ans. Il pouvait paraître fou de se lancer dans pareille entreprise, ne pouvant guère travailler plus de trois heures par jour, durant ses bonnes périodes. Mais il eut confiance; et s'il n'a été sage, il fut heureux, puisque le but a été atteint.

Chapitre XXII

Rédaction des premiers principes

1860-62. ÆT. 40-42

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'à cette date, on caractériserait assez bien ma vie en disant qu'elle avait été éparpillée. Ici, il n'est pas hors de propos de faire une pause et de rechercher s'il y a quelque rapport entre ce caractère de ma vie passée et le cours qu'elle suivit ensuite.

Mon éducation différait de celle que l'on reçoit d'ordinaire par sa variété relative; et tandis qu'elle péchait en ce qui concerne la plupart des langues que l'on apprend en général, elle comprenait beaucoup de connaissances en physique, en chimie et en biologie que la plupart du temps on n'acquiert pas.

Pendant les années que je passai à faire le métier d'ingénieur, je m'occupai de bien des côtés de ma profession. Outre les plans et les dessins de toute espèce, il y avait le lever de plans, l'arpentage, la correspondance, les contrats à dresser, la surveillance de leur exécution, l'essai des locomotives, les préparations de plans et de coupes pour le Parlement, avec la surveillance du personnel et l'obligation d'assister aux Comités parlementaires. Et à ces diverses formes de l'activité de l'ingénieur, s'ajoutait l'invention occasionnelle d'applications et de méthodes.

Pendant un long intervalle où je fus sans emploi, des inventions et des expériences en divers sens m'occupèrent beaucoup. Je dessinais et modelais un peu. Je faisais de

la géologie et de la botanique. Je publiai plusieurs articles scientifiques. Les choses du gouvernement occupèrent mes pensées et ma plume; et je passai par une période de vie politique active.

En embrassant une carrière littéraire, si mes occupations ne changèrent pas, les sujets traités furent autres. À mon travail de journaliste, je joignis des études sur la morale politique; et la morale politique me conduisit à la psychologie. Mes essais écrits alors et plus tard sont si divers qu'il semble n'y avoir entre eux aucun lien. J'en rappelle quelques titres : *L'excès de législation, La grâce, La population, Le style, Les manières, Le développement des espèces, La géologie, Le rire, La banque, La beauté personnelle, La morale commerciale, L'hypothèse de la nébuleuse, La genèse de la science, La police des chemins de fer, Les formes des organismes, La réforme parlementaire, La loi du progrès, Les types d'architecture, Le critère de la vérité, L'origine de la musique, La discipline des prisons, L'usage de l'anthropomorphisme*, etc., etc.

Mais cet éparpillement prit fin, et quelque chose ressemblant à une unité d'occupation commença. Je dis bien : « quelque chose ressemblant à une unité d'occupation », car quoique les sujets dont je devais m'occuper en développant la philosophie synthétique fussent d'ordre divers, par où se montrait peut-être l'influence de ma vie précédente, pourtant l'unité de la conception et de la méthode appliquée leur donnait de la cohésion, et dans cette mesure ma vie devint constante, de changeante qu'elle avait été.

Sous un certain rapport, il est vrai, l'instabilité continua, car mon domicile resta variable comme par le passé et comme cela devait être le cas pendant quelques années encore. Comme j'avais l'habitude de passer en automne deux ou trois mois hors de Londres, j'abandonnai chaque fois mon logement par économie, et à mon retour en ville il y avait généralement quelque raison me conseillant de faire une nouvelle annonce relative à un logement : d'où résultait quelquefois, quoique pas toujours, un changement de résidence. Après un court séjour hors de ville au printemps, un de ces changements m'amena au 18 de Torrington Square, Bloomsbury.

Ce fut là que le 7 mai 1860 Spencer se mit à l'œuvre. Mais dès le début, il est obligé de prendre un peu de repos, avant même d'avoir fini le premier chapitre. Il va chez son ami Lott, à Llandudno, où il reste jusqu'à la fin de juin : après quoi il va rejoindre ses parents à Tréport, leur villégiature favorite.

À Tréport, je me remis un peu au travail. Par une après-midi ensoleillée, on aurait pu voir sur la pente herbeuse qui monte de la ville aux falaises, deux personnes, dont l'une écrivait tandis que l'autre était accoudée ou étendue par terre. C'étaient mon père et moi; et l'explication de nos attitudes est qu'il s'était mis à jouer le rôle de secrétaire. De cette manière, tant à la chambre qu'en plein air, j'avançai un peu pendant la première semaine de juillet. Mais cette fois-ci, le séjour ne me convint pas, par la raison, je crois, que j'étais maintenant au niveau de la mer, tandis qu'auparavant j'étais fort au-dessus. Aussi le 11 juillet, je partis pour Londres.

Enfin, étant à peu près revenu à mon état ordinaire, j'écrivis ou plutôt je dictai, comme j'avais l'habitude de le faire, c'est-à-dire trois heures par jour. Avant le milieu

de septembre, j'avais achevé, en partie à Londres et en partie à Derby, le manuscrit de ma première série.

À la mi-septembre Spencer part pour Achranich où il se repose un mois, faisant des excursions avec ses amis. Il passe ensuite dix jours à Derby, et le 22 octobre, se retrouve à Londres, ayant corrigé les épreuves du premier fascicule qui est sur le point de paraître, de trois mois environ en retard sur la date à laquelle l'auteur comptait pouvoir le publier. Un événement de famille vint interrompre le travail : Spencer fut appelé à Derby par la maladie de son oncle William, en novembre, et y resta jusqu'à la fin de ce mois, c'est-à-dire jusqu'à la mort du malade. À sa grande surprise Herbert était nommé exécuteur testamentaire et - à la réserve de quelques souvenirs et de deux petites pensions annuelles, viagères - légataire universel de son oncle. Ce fut un heureux événement pour Herbert qui dès la première année put constater quelle peine il éprouvait à faire payer ses souscripteurs. À vrai dire, s'il n'avait dû compter que sur ceux-ci, il lui eût fallu renoncer à son projet. « Je n'étais pas, dit-il, et je n'ai jamais été la victime de cette illusion que la culture intellectuelle engendre l'élévation morale, et je ne comptais pas que mes souscripteurs seraient plus honnêtes que les gens sans instruction. Mais les défailants furent plus nombreux que je ne m'y attendais. » L'héritage de l'oncle William sauva la situation, fort heureusement.

Rien de particulier durant l'hiver 1860-1861. Mais le père d'Herbert tomba malade, et Herbert lui donna beaucoup de temps, l'accompagnant en février et mars à Brighton, et le gardant auprès de lui quelque temps à Londres où le rétablissement se fit complet. Le travail continuait malgré les préoccupations. Les fascicules II et III purent paraître aux dates fixées, à trois mois d'intervalle. Mais en mars, Spencer sentit le besoin de repos, et en avril alla passer dix jours à Standish, et quelque temps à Derby aussi : ne restant pas inoccupé d'ailleurs, et préparant la publication en un volume sur *l'Éducation* des quatre articles sur ce sujet dont il a été parlé antérieurement. Après plus d'un mois d'interruption, retour à Londres, où il se remet aux *Premiers Principes*. Toujours fatigué, il imagine une méthode qui, d'après une lettre du 46 juin 1861 à son père, lui réussit fort bien. « Je dicte et je rame alternativement. J'emmène mon secrétaire sur la pièce d'eau de *Regent's Park*; je rame vigoureusement pendant cinq minutes, puis je dicte pendant un quart d'heure; après quoi je rame de nouveau et dicte encore. Cela marche admirablement. »

Une autre méthode lui fut recommandée par Mc. Lennan, l'auteur de *Primitive Marriage* : la paume. Spencer suivit le conseil, et ayant découvert un jeu de paume à Pentonville, il s'y rendait le matin, avec son secrétaire, jouait une partie ou deux, puis, dans une chambre voisine, se mettait à dicter, revenant au jeu dès qu'il se sentait la tête un peu fatiguée. Grâce à ces pratiques, il arrivait à produire deux ou trois paragraphes par jour : mais ce n'était pas assez, et il devint évident pour Spencer qu'il ne pourrait pas tenir ses engagements quant aux dates d'apparition des fascicules. Aussi prévint-il les souscripteurs que désormais les fascicules paraîtraient quand ils seraient prêts, et leur seraient expédiés, au fur et à mesure, sans considération des dates.

En juillet, il était à Oban, chez des amis, mais, ayant trouvé un secrétaire passable sur place, il continuait à travailler, s'amusant entre temps à organiser des aquariums, à faire du microscope, à pêcher, à draguer même, à se promener avec ses amis Smith, les propriétaires du domaine d'Ardtornish, comprenant celui d'Achranich dont il a été parlé plus haut. Il resta là jusqu'à la fin d'août, passa quinze jours à Derby, puis rentra à Londres en septembre. Il se sentait mieux portant, et un fascicule put paraître en novembre, en retard de 4 ou 5 mois. Déjà peu brillante au point de vue financier, son affaire le devint moins encore en janvier 1862 par la faillite de son éditeur laquelle priva Spencer d'un millier de francs au moins, encaissés par celui-ci, mais dont rien ne parvint jusqu'au philosophe. Sans l'héritage de l'oncle William, les temps eussent été durs.

Il se remit à l'œuvre, assez bien portant pour travailler le matin, et donnant une partie de son temps disponible à ses relations sociales.

Je dois mentionner ici certaines additions à mon cercle de relations. Pendant quelques années, M. et Mme George Busk avaient été au nombre de mes connaissances, et avant 1862 j'en étais venu à les compter parmi mes amis, amis avec lesquels je devins graduellement plus intime. De nature réservée, et par conséquent beaucoup moins connu du monde en général que du monde scientifique, M. Busk, nommé peu après président du Collège des chirurgiens, consacrait ses loisirs, car il ne pratiquait plus, à la science et aux affaires de diverses sociétés scientifiques où il jouait un rôle actif. Et Mme Busk, qui avait une culture scientifique rare chez les femmes, y joignait d'autres attrayantes qualités d'esprit qui donnaient à sa conversation un intérêt toujours soutenu. Pendant les années suivantes, je passai avec eux et leurs quatre filles beaucoup d'agréables périodes, longues ou courtes.

Plusieurs fois, chez eux ou ailleurs, j'avais rencontré à dîner un homme dont le nom est devenu depuis bien connu; et le commencement d'une amitié en résulta, comme en témoigne le passage suivant d'une lettre à mon père.

« J'ai fait quelques amis, comme vous le voyez par ce billet. L'écrivain, bien connu dans le monde de la science, est le fils aîné de Sir John Lubbock, dont le nom, en tant qu'astronome, vous est familier. J'ai passé avec eux deux journées charmantes, et j'ai rencontré à dîner Sir John Lubbock... Hier soir j'ai reçu un billet de Mme Lubbock, me demandant de descendre de nouveau chez eux le 13 avril. »

M. et Mme Lubbock habitaient alors Lammas, à Chislehurst. J'y passai depuis bien d'agréables après-midis du samedi et bien des dimanches; et quelques années après, quand M. Lubbock hérita de High Elms, le domaine de sa famille, en même temps que du titre, ces visites continuèrent. D'autres hôtes, appartenant au monde de la science, à celui de la littérature ou de la politique, tout en rendant intéressantes ces réunions, les rendaient aussi parfois trop agitées : surtout étant donné que toutes les personnes présentes étaient d'ordinaire stimulées par la vivacité de Lady Lubbock et la souplesse d'esprit de Sir John. Cela me valait en général deux très mauvaises nuits; et en conséquence je dus éviter de plus en plus ces visites du dimanche à la campagne; d'autant que, dans ces circonstances, mon travail du lundi matin était en grande partie sacrifié.

Ce que je viens de dire de la souplesse d'esprit de Lord Lubbock, souplesse assez visible même pour les lecteurs de journaux, et plus encore pour ceux qui connaissent les nombreuses formes de son activité, me rappelle un incident prouvant sa facilité remarquable à s'occuper à la fois de beaucoup de choses. Ceci arriva environ quatre ans plus tard, à un moment où j'étudiais la circulation chez les plantes, et où j'avais fait un certain nombre de préparations microscopiques. Je les apportai avec moi un samedi à High Elms, pensant qu'on les trouverait intéressantes. Le lundi matin de bonne heure, Sir John était sorti avec ses frères pour chasser le renard, comme ils le faisaient souvent. En rentrant, il fit un schéma en vue d'une conférence qu'il avait à faire ; puis, il examina au microscope les préparations que j'avais apportées; et enfin, il vint déjeuner. Après le déjeuner, il alla en voiture à la gare; en allant en ville il jeta

un rapide coup d'œil sur le *Times*; il lut quelques pages d'un livre qu'il avait avec lui ; et enfin vinrent les affaires de la journée, assez variées elles-mêmes, affaires de banque, probablement quelque conseil d'administration, affaires politiques, société scientifique où il fit acte de présence; ensuite peut-être un dîner. Et chose remarquable, avec ces occupations variées et nombreuses, il ne semblait jamais pressé; mais il donnait, par son calme habituel, l'impression d'être entièrement de loisir.

Sans être mondain, Spencer avait beaucoup de relations, et était souvent invité. Mais, écrit-il le 15 avril, « dîner en ville, trois jours de suite est trop pour moi. » Toutefois, il observe que les sorties, pratiquées avec modération, sont plutôt bienfaisantes. Il allait beaucoup chez les Lewes : on y chantait des *glees*, et Spencer en prenait sa part.

À la fin de février, il avait changé de résidence, s'établissant 29, Bloomsbury Square, où il resta jusqu'à la fin de la saison, ayant, avant la fin de juin, achevé les *Premiers Principes*.

Vais-je imaginer une critique de l'ouvrage, comme des deux ouvrages précédents ? Non : les mêmes raisons n'existent pas. Le motif que j'avais pour donner un compte rendu de la *Statique Sociale* de la manière que j'ai adoptée, était que l'on pouvait montrer le rapport entre les idées exprimées dans ce livre et les idées qui l'ont précédé et celles qui l'ont suivi; et il semblait d'autant plus utile de les exposer ainsi qu'il est difficile de se procurer l'ouvrage, la conscience de ses défauts m'ayant empêché pendant nombre d'années, d'en faire paraître une nouvelle édition. Il en est de même pour les *Principes de Psychologie*. Sauf dans quelques bibliothèques publiques, on ne rencontre plus d'exemplaires de la première édition; et ce n'est par conséquent que par l'esquisse que j'en ai faite que l'on peut juger de son rapport avec les phases antécédente et subséquente de ma pensée, aussi bien que de sa divergence d'avec l'opinion contemporaine. Mais dans les *Premiers Principes*, que l'on a toujours pu, depuis leur publication, se procurer facilement dans des éditions successives, c'est la doctrine elle-même qui est exposée, et non pas seulement une phase de son développement. Bien qu'une évolution inattendue, d'importance considérable, se soit produite ensuite, comme on le verra plus loin, le système était pourtant arrivé si près de sa forme définitive qu'il serait superflu de l'exposer comme étant l'une des phases qu'il a traversées.

Mais bien que ne comptant ni exposer dans ses grandes lignes le contenu du livre, ni le commenter, je saisis l'occasion qui s'offre de faire quelques commentaires : en partie sur l'accueil qu'il reçut et en partie sur mes prévisions erronées.

N'étant ni un livre de voyages, ni une biographie potinière, ni un volume de scandales de cour, ni une traduction nouvelle d'un auteur classique, ni le compte rendu d'une campagne meurtrière, ni une hypothèse nouvelle concernant l'auteur auquel il faut attribuer *Junius*, ni une discussion des amours de la Reine Marie, mon livre ne tentait nullement les chroniqueurs des journaux littéraires; aussi, comme on pouvait s'y attendre, n'éveilla-t-il relativement que peu d'attention. Complètement passé sous silence par quelques journaux de critique, il fut mentionné par quelques autres de la façon la plus brève; comme par exemple le *Spectator*, qui lui consacra un de ces paragraphes d'une vingtaine de lignes en petits caractères par lesquels il expédie les livres d'éphémère durée. Peu surpris de ceci, je le fus grandement en voyant ignorées dans la plupart des cas les parties importantes du livre, et en voyant que ce que l'on y

remarquait, quand on y remarquait quelque chose, était ce que je considérais, moi, comme relativement peu important.

Plusieurs années auparavant, quand s'empara de moi l'idée de développer en un système de philosophie la conception sommairement esquissée dans l'essai sur *Le Progrès, sa Loi et sa Cause*, je compris la nécessité de faire précéder l'exposition de quelques chapitres où je rendais compte de mes croyances relativement aux questions ultimes, métaphysiques et théologiques; puisque, autrement, on m'accuserait de proposer une interprétation purement matérialiste des choses. De là vint la première partie, « l'inconnaissable ». Je m'attendais à ce que les lecteurs, et par conséquent les critiques, ayant dûment constaté que je répudiais le matérialisme, et que j'affirmais que toutes nos explications de l'ordre des phénomènes tel qu'il se manifeste à nous à travers l'univers doivent laisser sans solution le mystère dernier, voudraient bien continuer à examiner l'explication proposée. Il me semblait évident que la partie essentielle du livre, la doctrine de l'évolution, pouvait être adoptée sans affirmer aucune croyance métaphysique ou théologique: et bien qu'avant cru prudent d'avertir que je n'avais pas certaines de ces croyances pour éviter qu'on me les attribuât, je pensais que d'autres, après avoir pris note de cette exclusion, faite dans la première partie de l'ouvrage, s'attacheraient surtout à la seconde.

Il n'en fut rien. On ne fit attention, dans presque tous les cas, qu'au point de vue agnostique que j'avais exposé en guise de préliminaire. La théorie générale élaborée dans le corps du livre fut négligée ou seulement vaguement indiquée. Et pendant les vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis, je n'ai vu nulle part même une brève exposition de cette théorie générale.

On aurait pu s'attendre à ce qu'une loi de transformation ainsi proposée, et manifestée sans cesse par les êtres de tout ordre, serait jugée digne d'un examen décidant de sa fausseté ou de sa vérité probables, puisque, si elle est fautive, il importerait d'en montrer la fausseté, tandis que si elle est vraie, elle constituerait un facteur important dans la manière dont les hommes conçoivent le monde qui les entoure. Mais il en parut autrement à ceux qui entreprennent de guider l'opinion publique.

L'été et l'automne de 1862 furent consacrés au repos. L'exposition de Londres de 1862 s'ouvrit et Spencer lui donna beaucoup de temps. Il reçut ses parents chez lui; il promena ses amis Lott; il alla voir ceux-ci à Llandudno en juillet, ses parents à Derby, puis partit pour l'Écosse à l'effet d'y faire une longue excursion pédestre, et de s'adonner au plaisir de la pêche, tout en philosophant sur les phénomènes géologiques variés dont cette région garde le souvenir. Il dut toutefois interrompre brusquement ses pérégrinations : M. Youmans arrivait en Angleterre pour voir l'exposition et pour s'entendre avec Spencer au sujet des intérêts de celui-ci aux États-Unis. Ils voyagèrent ensemble en Écosse, puis se séparèrent, Spencer allant à Derby et Youmans à Londres. Après trois semaines environ Spencer revient à Londres, s'installe à Gloucester Square, mais s'y trouve mal, veut déménager, mais est d'abord entraîné jusqu'à Paris par un ami américain, M. Silsbee, avec qui il visite les musées de la ville. Toujours hérétique il surprend son compagnon par ses jugements en matière d'art. Mais, dit Spencer, on peut dire assez de vérité qu'en matière d'art les jugements des hommes ont été autant paralysés par l'autorité et la tradition, que les jugements concernant les questions religieuses. Il y a lieu d'espérer toutefois que cette paralysie qui diminue à l'égard de ces derniers problèmes diminuera aussi en ce qui concerne les premiers.

Chapitre XXIII

Un volume de la *Biologie*

1862-1864. ÆT. 42-44.

[Retour à la table des matières](#)

À mon retour de Paris, vers la première semaine de novembre, je pris un logement, 6 Hinde Street, Manchester Square, maison qui a été démolie depuis pour la formation d'une nouvelle rue. J'y passai l'hiver et le premier printemps.

Est-ce un fait certain que les femmes ont plus que les hommes l'intuition des caractères? Qu'elles devinent plus vite la disposition d'esprit des autres, il y a, je pense, de bonnes raisons de le croire, comme je l'ai fait remarquer dans *l'Étude de Sociologie*, et il semble en découler que si elles perçoivent plus exactement chez ceux qu'elles observent, les états d'esprit passagers, elles perçoivent aussi plus exactement leur état d'esprit permanent ou leur nature établie. Pourtant quand on songe aux cas innombrables où les femmes sont trompées par des manières aimables et de belles paroles, on hésite à tirer cette conclusion. La vérité ne serait-elle pas plutôt que les hommes et les femmes diffèrent, non pas tant quant à ces intuitions que quant à la promptitude avec laquelle ils les reçoivent et y réagissent? Les lignes : « Je ne vous aime pas, Dr Fell ¹, » etc., marquent une distinction entre les deux sexes. Généralement parlant, les femmes ne mettent pas en question la légitimité des impressions

¹ « Je ne vous aime pas, Dr Fell; pourquoi, je ne puis le dire. Mais ce que je puis dire, c'est que je ne vous aime pas ». Un quatrain devenu proverbial (Trad.).

qu'elle reçoivent; tandis que les hommes recevant les mêmes impressions, sont aptes à douter; ils pensent souvent que les sentiments produits en eux sont de purs préjugés, et décident en conséquence d'attendre les preuves. Maintenant, comme les impressions de ce genre - ne sont d'ordinaire pas sans signification, mais représentent vaguement des expériences héritées et organisées (comme chez un enfant qui crie en voyant une vilaine figure ou en entendant une voix désagréable) il en résulte que les femmes, obéissant aussitôt à de telles impressions, échappent souvent à des maux que les hommes ont à subir avant d'avoir assez durement constaté la légitimité de leurs impressions fâcheuses.

Ces réflexions me sont suggérées par une expérience que je fis à Hinde Street. La première impression que me fit mon hôtesse fut défavorable. Elle me donna l'idée d'une nature qui n'était rien moins qu'attrayante, bien qu'ayant des manières extrêmement polies. Je ne tins pas compte de ce verdict instinctif de mes sentiments, mais j'eus par la suite l'occasion de regretter la chose. Bien qu'il n'en soit résulté aucun mal positif, nos relations furent désagréables.

Quoiqu'il ne prouve rien contre elle, je puis mentionner ici pour sa drôlerie un incident qui survint pendant les quelques mois que je passai dans la maison. Aussi vaniteuse que vulgaire d'esprit, cette dame professait une haute admiration pour Shakespeare : elle aimait lire ses pièces à haute voix, et s'imaginait en déclamer particulièrement bien les tirades. Une fois, après avoir insisté sur le respect qu'il lui inspirait, elle acheva en disant : « Ah! je voudrais souvent qu'il fût en vie, et l'avoir ici. Combien nous jouirions l'un et l'autre de causer ensemble! »

J'avais commencé les *Principes de Biologie* immédiatement après être rentré en ville en automne; et pendant mon court séjour à Gloucester Square, j'avais un peu avancé. Mon voyage à Paris ne m'arrêta pas dans mon travail de révision, mais interrompit mon travail de dictée. Je m'y remis naturellement le plus tôt possible après mon retour. Je subis cependant une autre interruption, dont je ne parlerais même pas, n'était la cause qui la détermina.

J. S. Mill venait de publier son ouvrage sur *l'Utilitarisme*. À ma grande surprise, je m'y trouvai classé parmi les anti-utilitaristes. Désirant de ne pas laisser passer un jugement que je considérais comme erroné, j'écrivis à l'auteur pour lui expliquer ma position, lui montrant en quoi j'étais d'accord avec l'école utilitariste existante, et en quoi je m'en séparais. La partie essentielle de cette lettre fut publiée par Bain dans un des derniers chapitres de sa *Science mentale et morale*; mais elle ne se trouve nulle part dans mes propres livres. Comme cette anomalie me semble devoir disparaître, je décide de reproduire ici la lettre en omettant les paragraphes du commencement et de la fin :

« La note en question m'a beaucoup surpris en me classant implicitement parmi les anti-utilitariste. Je ne me suis jamais considéré comme un anti-utilitariste. Si je m'écarte de la doctrine telle qu'on la comprend d'ordinaire, c'est en ce qui concerne non pas l'objet que doivent atteindre les hommes, mais la méthode à suivre pour l'atteindre. J'admets que le bonheur est la fin dernière à laquelle nous tendons, mais non qu'il doive être notre but prochain. La Philosophie de l'Utile ayant conclu que le bonheur est ce que l'on doit obtenir, prétend que la moralité n'a qu'à généraliser empiriquement les résultats de la conduite, et n'a rien à fournir de plus comme règle de conduite que ces généralisation, empiriques.

« Ce que je prétend, c'est que la Moralité proprement dite - la science de la conduite droite - a pour objet de déterminer comment et pourquoi certains modes de conduite sont nuisibles, et certains autres bienfaisants. Ces résultats bons et mauvais ne peuvent être des conséquences accidentelles de la constitution des choses, mais doivent en être des conséquences nécessaires; et j'estime que l'affaire de la science morale est de déduire des lois de la vie et des conditions de l'existence quelles sortes d'actions tendent nécessairement à produire du bonheur et quelles autres à produire du malheur. Ceci fait, ces déductions seront reconnues comme lois de la conduite; et il faudra s'y conformer indépendamment d'une estimation directe du bonheur ou de la souffrance.

« Peut-être une analogie expliquerait-elle mieux ma pensée. Dans les commencements, l'astronomie planétaire consistait simplement en observations accumulées touchant les positions et les mouvements du soleil et des planètes; desquelles observations accumulées on en vint à prédire empiriquement, d'une manière assez exacte, que tels ou tels des corps célestes auraient à tel ou tel moment telle ou telle position. Eh bien, le rapport existant entre l'astronomie ancienne et l'astronomie moderne est, selon moi, analogue au rapport existant entre la morale de l'utile et la science morale proprement dite; et l'objection que je fais à l'utilitarisme courant est qu'il ne reconnaît pas de forme plus développée de la moralité, qu'il ne se rend pas compte qu'il a atteint seulement la période initiale de la science morale.

« Pour qu'on saisisse tout à fait ma pensée il me paraît nécessaire d'ajouter qu'il y a eu et qu'il y a encore, se développant dans la race, certaines intuitions morales fondamentales correspondant aux propositions fondamentales d'une science morale développée; et que, quoique ces intuitions morales soient le résultat d'expériences d'utilité accumulées, graduellement organisées et héritées, elles sont devenues tout à fait indépendantes de l'expérience consciente. De même que l'intuition de l'espace, possédée par tout être vivant, vient selon moi d'expériences organisées et consolidées faites par les individus antérieurs qui ont légué à l'individu actuel leur organisation lentement développée, comme selon moi cette intuition ne demandant qu'à être définie et complétée par l'expérience personnelle, est pratiquement devenue une forme de pensée, en apparence tout à fait indépendante de l'expérience; de même je crois que les expériences d'utilité, organisées et consolidées à travers toutes les générations passées de la race humaine, ont produit des modifications nerveuses correspondantes, qui par une transmission et une accumulation continues sont devenues en nous certaines facultés d'intuition morale. Certaines émotions, qui n'ont pas de base apparente dans les expériences d'utilité faites par l'individu, correspondent ainsi à une conduite bonne ou mauvaise. J'estime aussi que de même que l'intuition de l'espace correspond aux démonstrations exactes de la géométrie, qui interprètent et vérifient ses conclusions sommaires, de même les intuitions morales correspondront aux démonstrations de la science morale, qui interprétera et vérifiera leurs conclusions sommaires. »

Avant de quitter ce sujet, j'observerai que cette différence d'opinion vient, je crois, d'une différence de culture. Au temps de Bentham, la connaissance de la science physique était le fait de très peu de gens; il en résultait que les idées relatives à la causation étaient chez la plupart, vagues et peu développées. L'éducation, presque entièrement limitée à l'étude des langues, ne comprenait guère de sujets capables d'engendrer des idées définies sur les relations causales. L'idée que toute force dépensée produit quelque part, et d'une façon ou d'une autre, un changement équivalent, et réciproquement, n'était familière qu'à quelques personnes tout au plus. On peut en dire autant, je crois, des sectateurs, de Bentham en général. Bien que, sans doute, les causes fussent théoriquement reconnues par eux tous; et bien que dans le *Système de Logique* de Mill la doctrine de la causation soit exposée de façon critique et complète; néanmoins ni lui, ni, en général, les Utilitariens, n'ont poussé assez loin l'étude

des sciences physiques dans leur ensemble pour avoir une conscience vive et toujours présente de la cause. Sans la discipline des sciences physiques la recherche des causes ne devient pas une habitude de l'esprit. Aussi se reposait-on avec satisfaction dans l'utilitarisme empirique. On croyait que les résultats de tel ou tel genre d'action peuvent se déterminer par induction; et on admettait tacitement que rien de plus ne restait à faire. Que dans chaque cas le rapport entre la conduite et la conséquence est causal, et que la théorie éthique reste rudimentaire tant que les relations causales ne sont pas généralisées, c'était là une vérité qui n'était pas reconnue.

Le père d'Herbert vint passer avec celui-ci les vacances de Noël, malgré son grand âge, soixante-dix ans passés. Herbert Spencer note ici quelques relations nouvelles : les Huth, de grands amis de Buckle: M. A. Huth a publié un livre intéressant sur la consanguinité chez l'homme; M. Osmond de Beauvoir Prialx, auteur des *Quaestiones Mosaicae*, quelques écrivains et polémistes, Erasme Darwin, frère de Charles; Thackeray - à qui Spencer ne trouve rien de remarquable comme esprit ou comme conversation. M. Prialx était un « Sybarite intellectuel » qui prenait plaisir à donner à des invités de choix des repas de choix aussi. Huit ou dix vins s'offraient les uns après les autres, et il semble que le Château-Yquem était particulièrement apprécié des convives. C'est à cette époque que, tourmenté par des insomnies, Spencer consulta Guéneau de Mussy, sur le conseil de Huxley, Guéneau de Mussy conseilla de fréquents bains chauds qui eurent un excellent effet, pendant un temps au moins, car plus tard, au contraire, un bain chaud tard dans la journée, ne manquait pas de déterminer une insomnie. Spencer fit, pendant un temps, usage de la morphine aussi, mais à intervalles très espacés. Pendant l'hiver et le printemps il fut publié trois fascicules; le neuvième toutefois le retint jusqu'à la fin de juillet, après quoi il quitta Londres, emportant les essais publiés de 1858 à 1860 pour les réunir en un volume.

L'endroit où je me reposai en premier lieu fut Scarborough, où j'allai passer quelque temps avec ma mère qui restait là dans l'espoir de se guérir d'une faiblesse qui augmentait depuis plusieurs années. Elle était un exemple des maux qui résultent du manque de soins pour soi-même s'accompagnant d'une préoccupation parfois exagérée des autres. Ceux qui moralisent sur la morale ne reconnaissent pas le fait que l'excès du sacrifice est non seulement une cause de souffrance pour celui qui se sacrifie, mais souvent en devient une aussi pour ses parents: et si ce fait n'est pas reconnu par ceux qui entreprennent d'exposer les principes de la conduite droite il l'est encore moins par le monde en général, ou, s'il l'est, il ne l'est pas assez pour influencer manifestement la conduite. Un vif sentiment du devoir, en partie naturel, et en partie dû à ses convictions religieuses, était cause que ma mère, pendant des années, avait miné graduellement sa santé en se surmenant; et alors commençait cette prostration constitutionnelle qui fit d'elle, à la fin, une véritable invalide. Nombreuses sont les lettres où je lui faisais des remontrances, mais sans rien obtenir. Elle était un exemple de cette vérité que la nature des femmes, et par conséquent leurs croyances, se fixent plus tôt que celles des hommes; et en dépit de tous les raisonnements, elle persista dans ses bienveillantes erreurs.

Après une dizaine de jours, Spencer fit une excursion dans les *Highlands* avec Lott, pour finir par Ardtornish où il passa un mois fort agréable, y voyant en particulier les Buxton, et se portant fort bien. En octobre, retour à Londres, et reprise du travail, à Bloomsbury Square où il s'était réinstallé; mais bientôt il quitta, pour passer quelques jours chez Lord Houghton (ex-Richard Monckton Milnes), un homme fort intelligent, d'esprit très ouvert, et très averti, et ayant beaucoup de vivacité intellectuelle, en même temps que de bonté. C'était un des disci-

ples de Comte. Mais son zèle pour la foi avait des limites. Un cercle comtiste ayant été établi, quelqu'un demande à l'un des assistants comment les choses se passèrent. « Oh, fut-il répondu, tout à fait comme à l'église. Lord Houghton était là, profondément endormi. » Quittant Fryston Hall, la résidence de Lord Houghton, Spencer revint, après quelques jours, à Londres, se remettre à l'œuvre.

Depuis la publication des *Premiers Principes*, le professeur Youmans avait continué à s'occuper activement de mes affaires aux États-Unis : il avait notamment écrit plus de cent lettres à des souscripteurs négligents ou oublieux, comme je l'appris non par lui-même, mais par M. Silsbee.

Il tenait à ce que mes ouvrages déjà publiés fussent mis en circulation aux États-Unis. MM. Appleton s'étaient risqués, je crois, à réimprimer *l'Éducation*; mais j' imagine qu'ils ne pensaient pas que la réimpression des deux volumes des *Essais* et la Statique *sociale* pût être rémunératrice. Le professeur Youmans me fit alors une proposition dont on peut deviner la nature par ma réponse datée du 17 décembre 1863 :

« Vraiment je dois protester contre la grandeur du sacrifice que mes amis américains m'offrent si généreusement. Les obligations que je vous ai déjà, et qui se sont, augmentées dernièrement dans une si grande mesure, je n'aurais pas pu m'y soustraire, même l'eussé-je désiré ; mais celles auxquelles vous faites allusion dans votre dernière lettre sont telles que je puis m'y refuser, et que je le dois. Si mes amis américains, poussés par vos efforts, si actifs, sont d'accord pour courir le risque de publier à nouveau quelques-uns de mes écrits, risque que je n'ose pas courir moi-même, je ne puis les en empêcher; et bien que la responsabilité qu'ils assument ne laisse pas de m'inquiéter, je ne puis qu'éprouver un très grand plaisir à voir le succès de mes efforts inspirer tant d'intérêt. Mais je ne puis admettre que mes amis fournissent les clichés à MM. Appleton, tandis que je toucherais les bénéfices de la réimpression aussitôt le livre paru, comme il me semble que vous me le proposez. La générosité de mes amis sera, me semble-t-il, assez grande s'ils m'épargnent un risque possible et ne m'abandonnent le profit possible qu'après s'être remboursés de leurs frais. »

Je crois me souvenir que le plan que je proposais fut celui qu'on adopta. On réunit des fonds pour payer la réimpression des volumes que je viens d'énumérer, et après que les bailleurs de fonds furent désintéressés, je commençai à toucher un droit d'auteur sur tous les exemplaires vendus.

Ayant incidemment abordé le sujet des arrangements que je fis pour publier mes livres en Amérique, je puis aussi bien continuer ce que j'ai à dire à ce propos. Voici comment je procédai pendant toutes les années suivantes. Mes imprimeurs faisaient dans chaque cas un double du cliché stéréotypique, et envoyaient à New-York. MM. Appleton imprimaient d'après ce cliché l'édition américaine, et me payaient un droit de 15 p. 100 sur le prix de détail de tous les exemplaires vendus dès l'apparition du livre : ils ne risquaient ainsi que le coût du papier et celui de l'impression. Mais après cela il restait un bénéfice raisonnable. MM. Appleton ont loyalement observé le contrat, négocié pour moi par mon ami Youmans.

La seconde série des *Essais* parut à la fin de novembre. À peine les critiques y prirent-ils garde, d'ailleurs. À part, cela rien de bien important à noter. Spencer reçoit son père à Londres, vers Noël, puis va le voir à en janvier et février. Il a le plaisir de voir s'installer à Londres ses amis Potter, avec lesquels il devient très intime; il voit beaucoup les Lubbock. Il

travaille aussi. Dans une lettre à son père, de juin, un passage mérite d'être signalé. « Ce n'est que hier que je suis arrivé à un point de vue duquel la doctrine de la sélection naturelle de Darwin se fonde dans la théorie générale de l'Évolution, selon la manière dont je la comprends. »

Ce dernier paragraphe appelle une explication. L'évolution organique faisant partie de l'évolution en général, elle devait évidemment s'interpréter de la même façon générale, et devait être expliquée en termes physiques : les changements produits par l'adaptation fonctionnelle (que j'estimais être un des facteurs) et les changements produits par la « sélection naturelle » devaient être montrés comme résultant de la redistribution de matière et de mouvement qui se poursuit partout et toujours. La sélection naturelle telle qu'on la décrit d'ordinaire, n'est pas comprise dans cette redistribution universelle. Elle semble rester à part comme un processus sans relation avec d'autres. En cherchant à établir la concordance je fus conduit tout d'abord à constater ce fait que ce que Darwin appelait la « sélection naturelle » devait être appelé d'une manière plus littérale la « survivance du plus apte ». Mais qu'est-ce que la survivance du plus apte, considérée comme un résultat d'actions physiques? La réponse que je fis était celle-ci : Les changements constituant l'évolution tendent toujours vers un état d'équilibre. Avant que s'établisse l'équilibre absolu ou le repos, il y a dans beaucoup de cas pendant un certain temps un équilibre mouvant, un système de parties mutuellement dépendantes accomplissant séparément les actions qui servent au maintien de la combinaison. Tout organisme vivant fait preuve d'un pareil équilibre mouvant, un ensemble en équilibre de fonctions constituant sa vie; et la ruine de cet ensemble équilibré de fonctions ou de cet équilibre mouvant est ce que nous appelons la mort. Quelques-uns des individus d'une espèce sont constitués de telle sorte que leurs équilibres mouvants sont moins facilement détruits que ceux d'autres individus; et ceux-là sont les plus aptes qui survivent, ou, dans le langage de Darwin, ce sont les individus choisis que la nature conserve. Remarquez maintenant qu'en reconnaissant ainsi la continuation de la vie comme la continuation d'un équilibre mouvant, détruit de bonne heure chez quelques individus par des forces incidentes, et conservé chez d'autres jusqu'à ce qu'ils aient reproduit l'espèce, nous voyons que cette survivance et cette multiplication des individus choisis peut se concevoir en des termes purement physiques, comme un résultat indirect d'une forme complexe de l'universelle redistribution de la matière et du mouvement.

Au milieu de l'été, Spencer, fatigué par son travail, et aussi, un peu par ses mondanités, alla se reposer à Margate, puis à Derby, et enfin en Écosse où il rejoignit les Lott pour finir par Ardtornish où il resta jusqu'au milieu de septembre, allant de là à Derby de nouveau et se retrouvant à Londres au commencement d'octobre.

Une lettre où je raconte que j'étais sur le point de me fixer 88 Kensington Gardens Square parle dans des termes pleins d'espoir de cette nouvelle demeure. Intérieurement assez satisfaisante, elle était quant à l'extérieur bien plus salubre que celles que j'avais eues pendant plusieurs années. C'est là que je revis les épreuves de mon douzième fascicule, qui fut envoyé aux souscripteurs avant la fin du mois : la publication du premier volume des *Principes de Biologie* ayant lieu peu de temps après.

Que dirai-je du second fragment du *Système de Philosophie*, comme on l'appelait alors? Il semble absurde de ne rien dire du volume qui donne son titre à ce chapitre;

quand même le titre ne sert qu'à indiquer mon occupation particulière pendant les deux années de ma vie que raconte celui-ci. D'autre part il semble inutile de rendre compte d'un livre que peut se procurer quiconque désire savoir ce qu'il contient; et ce serait une faute de goût que de faire ressortir les idées de ce livre que je considère comme ayant le plus de valeur. Quelques commentaires généraux ne seront pourtant pas hors de propos. Je crois devoir m'excuser de m'être risqué à traiter un sujet aussi vaste et aussi difficile, - sujet trop vaste pour qu'un homme puisse le posséder dans son ensemble, - si vaste que même une seule de ses deux grandes divisions est déjà trop pour un travailleur diligent, - si vaste qu'une seule de ses subdivisions suffirait aux investigations d'une vie entière. Il est clair que je n'étais pas suffisamment armé pour cette tâche quoique l'histoire naturelle dans son ensemble, et surtout l'entomologie, m'eussent intéressé dès mon enfance, quoique je fusse alors et sois resté depuis un lecteur assidu de livres et de journaux médicaux, ce qui m'avait donné quelques connaissances en anatomie et en physiologie, et quoique une certaine aptitude naturelle à saisir les faits essentiels me permît d'acquérir peu à peu, grâce à mes lectures, des conceptions générales plus justes que celles de la plupart des gens touchant les vérités biologiques. Mais j'avais entrepris d'exposer une théorie générale de l'évolution telle qu'elle se manifeste à travers tous les ordres d'êtres existants. Celui qui entreprend une tâche pareille doit ou bien posséder toutes les sciences concrètes comme jamais homme ne les posséda, ou bien prendre son parti de traiter des sujets se rapportant à des sciences dont il n'a qu'une connaissance partielle, sinon très imparfaite. La chose doit être faite ainsi ou ne pas se faire du tout.

Dans mon cas la présomption était moins grande, puisque je savais que des amis sympathiques à mon but, et d'une compétence avérée dans leurs départements respectifs, étaient prêts à m'aider de leurs critiques. Huxley voulut bien consentir à revoir mes épreuves pour vérifier les faits concernant la zoologie, tandis que Sir Joseph Hooker en faisait autant pour la botanique. En somme le résultat prouve que l'entreprise n'était pas d'une exécution impossible.

Ayant étudié les phénomènes de la vie organique comme des phénomènes de l'Évolution en général, j'avais, il est vrai, sur un point, un certain avantage sur les spécialistes ne s'occupant, selon la méthode ordinaire, chacun que d'un sujet déterminé, la vie végétale ou la vie animale. Le savant qui se cantonne dans un département risque de négliger ou d'apprécier d'une manière insuffisante ces vérités générales que les phénomènes qu'il étudie manifestent en commun avec les autres groupes de phénomènes. Les vérités manifestées en commun par la vie végétale et la vie animale que ne sont appelés à reconnaître ni le botaniste pur ni le pur zoologiste, sont réellement des vérités de la plus profonde signification; et quoique chacun soit d'ordinaire assez familier avec les sciences sœurs pour saisir au moins quelques-unes de ces vérités générales, il n'en est pas moins vrai que l'attention du savant étant presque monopolisée par sa spécialité, elles sont reléguées à l'arrière-plan de sa pensée au lieu d'occuper le premier plan. L'insuffisance de l'attention accordée aux phénomènes qui, par leur nature, sont éloignés les uns des autres produit plus encore l'inconscience ou une conscience insuffisante des vérités communes à tous ces ordres de phénomènes et aux phénomènes de la vie, - vérités d'une portée plus grande que celle que manifestent les phénomènes de la vie eux-mêmes. Naturellement l'étude des faits biologiques non seulement au point de vue de l'évolution organique, mais à celui de l'évolution en général, inorganique, organique, et super-organique, exige qu'on mette en vue ces vastes vérités : ce qui conduit à une conception plus philosophique des faits biologiques.

Il faut remarquer encore que cette manière de traiter le sujet conduisait incidemment à une méthode qui se trouva très utile. Tandis que la fin dernière était d'interpréter les faits généraux de structure et de fonction comme des résultats de l'évolution, on devait évidemment commencer par spécifier ces faits généraux et en donner des exemples, et on devait aussi exposer les propriétés physiques et chimiques de la matière organique impliquées dans l'interprétation. C'est-à-dire qu'il fallait faire ressortir les données de la biologie et les inductions de la biologie. Quelqu'un a fait la remarque qu'en philosophie il importe beaucoup d'interroger sagement la nature, et dans ce cas le fait de rechercher délibérément quelles sont les vérités antécédentes admises en biologie, et quelles sont les vérités biologiques qui, indépendamment de la théorie, peuvent être considérées comme prouvées par l'observation, se trouva être des plus utiles. Par conséquent, quand il s'agit de psychologie, de sociologie et d'éthique, la même manière de procéder produit les mêmes avantages.

Il n'y a pas grand'chose à dire sur l'accueil que l'on fit à l'ouvrage. On ne lui accorda guère d'attention. En 1861, sur dix personnes cultivées, il n'y en avait pas une qui connût le sens du mot biologie; et parmi ceux qui le connaissaient, tant critiques que simples lecteurs, bien peu se souciaient de savoir quelque chose, sur ce sujet. Dans bien des cas probablement, c'est à peine si l'on accorda au volume le degré d'attention qu'il faut pour en couper les pages et flairer ensuite le coupe-papier, comme on dit en plaisantant. Je puis ici citer un fait en partie parce qu'il est typique, et en partie à cause de son inconsciente drôlerie. Dans l'*Athenæum* du 5 novembre 1861, un paragraphe concernant le livre commençait ainsi : « Ce n'est ici que l'un des deux volumes, et tous deux ne sont ensemble qu'une partie d'un ouvrage plus considérable: c'est pourquoi nous devons nous borner à l'annoncer. » Si nous imaginons le critique, bien des années après, ayant devant lui le *Système de Philosophie* terminé, il aurait pu dire avec bien plus d'à-propos : « Voici dix volumes sur cinq sujets différents, dont il nous est manifestement impossible de donner un compte rendu. C'est pourquoi nous devons nous borner à les annoncer. » L'argument est simple et concluant : Ceci n'est qu'une partie d'un tout et ne peut être examiné. Cet ouvrage complet est trop considérable et trop varié pour être examiné. Par conséquent il faut le passer sous silence.

En décembre 1863 ou janvier 1864, Spencer qui, dix ans auparavant, avait discuté et rejeté la classification des sciences de Comte, entreprit de coordonner ses idées sur le sujet, dans un essai de classification qu'il publia à ses frais. Mais, comme à ce moment M. Laugel venait de faire paraître dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur les *Premiers Principes* où Spencer était présenté comme un comtiste, plus qu'il ne lui convenait, un post-scriptum fut, ajouté au volume « Sur les raisons pour lesquelles je m'éloigne de la philosophie de M. Comte. Et Spencer décida, en même temps, de refondre les *Premiers Principes* à la première occasion, conformément aux idées qu'il exposait dans son essai sur la classification des sciences.

Chapitre XXIV

Le second volume de la *Biologie*

1864-1867. ÆT. 44-47

[Retour à la table des matières](#)

Le premier volume des *Principes de Biologie* n'avait pas encore paru que déjà Spencer commençait le second, établissant le plan et réunissant les matériaux. Ceux-ci étaient nombreux. « Je me sens embarrassé, écrit-il à son père, en réfléchissant à tout ce que j'ai à dire et en me demandant comment je le ferai tenir dans l'espace dont je dispose. » Mais ceci ne ralentit pas son ardeur. Son plan est fait, il lui faut l'exécuter.

D'ordinaire, je n'ai pas encore cessé de me réjouir d'être libéré d'un travail qui m'a longtemps tyrannisé, que je me rends déjà l'esclave d'un autre. Je suppose que n'ayant ni femme ni enfants, dont il me faille m'occuper, le fait de mener à bien mes entreprises est la seule chose qui donne du prix à ma vie, bien que par là elle soit continuellement troublée. J'ai souvent dit en plaisantant que si je pouvais seulement me corriger de la mauvaise habitude d'écrire, je me maintiendrais en bonne santé. Il ne semble pas que j'aie tenu à avoir une bonne santé à cette condition.

Sa santé n'était pas trop mauvaise à ce moment, bien qu'il fût extrêmement sensible aux variations du baromètre. En avril, il passait, quelques jours chez les Lubbock. « Hier au soir, écrit-il à la date du 7 avril, le *Blastodermic Club* a reçu Colenso à dîner. Je dîne ce soir avec Huxley, et demain chez les Huth. En somme je crois avoir plus de force pour supporter le travail, et les fatigues mondaines. » Tout en préparant le texte de son ouvrage, il donnait assez de temps à la préparation de dessins devant accompagner celui-ci. Le *Blastodermic Club* dont il vient d'être parlé fut fondé en novembre 1869 : c'était tout simplement une réunion d'amis désireux de dîner de temps en temps ensemble. Ces amis étaient Huxley, Tyndall, Hooker, Lubbock, Frankland, Busk, Hirst et Spencer. On ne devait pas être plus de 10.

On n'atteignit jamais ce nombre; bientôt après un membre fut ajouté à la société, W. Spottiswoode; mais on ne décida rien relativement au dixième. Pendant quelques années on posa et on discuta de temps en temps la question, mais on ne trouva personne remplissant les deux conditions, qui étaient d'être de même calibre mental que les autres membres, et d'être avec eux sur un pied d'intimité, car le Club était avant tout une réunion d'amis désireux de se rencontrer plus souvent que ne le leur auraient permis, sans cet arrangement, leurs occupations journalières et leurs engagements nombreux. On laissa donc éventuellement tomber le sujet d'un dixième membre.

Le nom de *Blastodermic Club* fut éphémère. La femme d'un des membres ayant fait observer que le chiffre de ceux-ci restait une quantité inconnue, on adopta le nom *X Club*, ce qui n'engageait à rien. Les dîners avaient lieu le premier jeudi de chaque mois et, le secrétaire rappelait les invités à leur devoir par une simple carte postale portant $x = 5$ ou 3 selon que le premier jeudi tombait le 5 ou le 3.

Le Club n'avait pas de règles, sauf qu'il était interdit de manquer les séances pour d'autres raisons que la maladie ou le fait de ne pas être en ville. Il n'avait non plus pas d'autre but avoué que la réunion périodique des amis en faisant partie. Il est vrai que nous avions d'abord eu l'intention de discuter des questions scientifiques et philosophiques, et pendant quelque temps un de nos membres nous pressa de réaliser cette intention. Mais quoique les questions scientifiques vinssent de temps à autre sur le tapis et qu'on en parlât, on ne les introduisit jamais de propos délibéré. Le temps se passait surtout en causeries où le *badinage* tenait une grande place.

Cela devint, toutefois, une sorte d'institution. On prit l'habitude de discuter, après le dîner, les affaires des sociétés scientifiques, quelquefois celles de l'Association britannique, mais plus souvent celles de la Société Royale. Ces consultations eurent leur effet, quoique je ne sache pas exactement lequel. Avec le temps l'existence du Club fut connue du monde scientifique, à ce que nous apprîmes; on en parlait à mots couverts, et on lui attribuait, je crois, plus de pouvoir qu'il n'en avait.

Il n'est pas étonnant que son influence se fit sentir. Parmi ses membres, trois devinrent présidents de la Société Royale, et cinq, présidents de l'Association Britannique. Des autres, l'un fut pendant un certain temps président du Collège des chirurgiens; un autre, président de la Société de Chimie; et un troisième, président de la Société de Mathématiques. Il serait trop long d'énumérer tous leurs titres, tous leurs honneurs et toutes les fonctions qu'ils remplirent. Je suis le seul des neuf à n'avoir été membre d'aucune société et n'avoir jamais rien présidé.

Comme le montre un exemple dont j'ai parlé plus haut, nous invitions parfois des hommes marquants, anglais ou étrangers. Je puis nommer parmi les premiers :

Clifford, Masson et Robert Lowe (plus tard Lord Sherbrooke) ; et parmi les autres Auguste Laugel, Helmholtz et Asa Gray. Il y en eut, au cours de nombreuses années, plusieurs autres dont je ne me rappelle pas le nom.

Nos réunions mensuelles allaient d'octobre à juin, et vers la fin de juin nous eûmes pendant plusieurs années une réunion supplémentaire qui était quelque chose de plus qu'un dîner. Ces jours-là ceux qui étaient mariés amenaient leur femme; de sorte que nous étions parfois jusqu'à quinze. Nous quittions la ville de bonne heure dans l'après-midi du samedi pour gagner quelque endroit engageant, et là, avant le dîner, nous faisons du canotage ou nous nous promenions à pied. Le dimanche nous choisissons un joli but de promenade pour nous y rendre en voiture et y faire un pique-nique; nous dînions de nouveau ensemble le dimanche soir; ensuite quelques-uns d'entre nous regagnaient la ville tandis que les autres restaient jusqu'au lundi matin.

La première fois on alla à Taplow, sur les bords de la Tamise; on alla encore à Windsor et ailleurs. Les membres n'étaient plus très jeunes, mais ils étaient encore dans la force de l'âge, et la présence de l'élément féminin rendait très agréables ces réunions. Parfois on y lisait des vers. Huxley, en particulier, fit la lecture de l'*Oenone* de Tennyson. Mais après une dizaine d'années, pour des motifs divers, les excursions furent abandonnées.

Le Club a maintenant (septembre 1887) presque accompli sa vingt-troisième année. Dernièrement, le temps a diminué notre nombre. Spottiswoode nous quitta le premier, étant mort avant l'âge; je ne crois pas qu'il eût soixante ans. L'année dernière nous avons perdu Busk, mais à un âge déjà avancé, soixante-seize ans, je crois. Des sept qui restent, trois seulement sont en bonne santé. Mais ni les désertions ni des disputes n'ont jamais éclairci nos rangs. Pendant ces vingt-trois ans, rien n'a troublé l'harmonie de nos réunions.

En 1864-1845, Spencer s'intéressa à la fondation d'un périodique nouveau *The Reader*, qui devait être une revue libérale, surtout littéraire, avec un petit élément scientifique aussi, mais l'entreprise échoua. Elle semble toutefois avoir été l'origine d'une revue scientifique qui est, encore bien vivante, *Nature*. Spencer donna deux articles politiques et deux scientifiques à *The Reader*. À la même époque la *Fortnightly* venait, de naître. Lewes qui en fut le premier directeur, demanda à Spencer un article où celui-ci protestait contre la manière dont Mill représentait ses idées dans le livre sur Hamilton. Ce fut d'ailleurs une rectification plutôt qu'une polémique : l'article ne troubla en rien les rapports des deux amis qui se rencontraient souvent. Mill recevait une société fort, intéressante.

Précédemment, je n'avais vu M. Mill qu'à *India House*; car après leur mariage, sa femme et lui menèrent une vie très retirée. Je crois qu'il ne recommença à recevoir des amis que quelques années après la mort de Mme Mill. Ses manières étaient tranquilles et modestes. Sa figure montrait constamment à quel point, dans la seconde partie de sa vie aussi bien que dans la première, son système nerveux avait été surmené, car il avait de fréquents tics faciaux. Je me rappelle encore un trait de sa physiologie: il avait une manière de serrer les lèvres dénotant, me semblait-il, un empire conscient exercé sur lui-même. Une discipline trop sévère pendant son enfance, et plus tard une manière peut-être trop sérieuse d'envisager les choses, mirent chez lui, je pense, un regrettable obstacle à l'épanouissement des sentiments heureux. Je ne me

rappelle pas l'avoir entendu rire; et j'ai l'impression que bien qu'il apprécîât les choses amusantes, il ne riait jamais de bon cœur. En fait son attitude intellectuelle, telle qu'elle ressortait de ses manières et de sa conversation, était dans une grande mesure celle que montre le discours qu'il fit comme lord recteur à Saint-Andrews, et où il semble dire que la vie n'est faite que pour apprendre et pour travailler. Bien que, en sa qualité d'utilitaire, il dût considérer la connaissance et l'action comme subordonnées à l'acquisition du bonheur, immédiat ou éloigné, pratiquement, il semble pourtant avoir ignoré ce but ultime. Mais quoique chez lui les moyens d'arriver au bonheur en fussent venus à occuper le premier plan dans sa conscience, presque au point de lui faire négliger le but lui-même, comme l'homme d'affaires qui ne pense qu'à gagner de l'argent et en oublie presque l'usage, il y avait cependant entre lui et l'homme d'affaires cette grande différence que cette absorption dans l'étude et le travail servait non pas son intérêt particulier, mais l'intérêt de l'humanité.

L'article de Spencer parut le 15 juillet, et en conséquence Mill changea considérablement un des chapitres de sa *Logique* (6e édition). C'était la fin d'une discussion qui avait commencé avec la publication de l'essai sur le Postulat Universel, dans la *Westminster* de 1853. Spencer n'eut pas à regretter sa rectification. Youmans lui déclara que, pour les lecteurs d'Amérique, elle était nécessaire.

Un des inconvénients qu'il y a à écrire, ou du moins à écrire sur certains sujets, est qu'on se trouve presque inévitablement obligé de choisir entre deux maux, celui qui résulte du refus de discuter, et celui qui résulte de la discussion. Ce que l'on voit constamment dans les discussions orales, c'est-à-dire que celui qui parle le dernier semble aux auditeurs avoir produit les meilleurs arguments, arrive aussi dans les discussions par écrit, même quand le dernier mot est aussi le premier, c'est-à-dire quand on n'accorde aucune attention à l'affaire. La tendance à interpréter le silence comme une incapacité de répondre, est très générale et presque irrésistible. Moi-même, je me suis surpris plusieurs fois à supposer que, quand on ne répondait pas, c'est qu'on n'avait rien de satisfaisant à répondre; quoique je sache fort bien qu'il y a très souvent d'autres causes à cela. Une de ces causes est la préoccupation. Une autre est la conviction que le temps passé à discuter est d'ordinaire perdu. On rencontre rarement des contradicteurs comme Mill, chez qui l'amour de la vérité dépasse l'amour de la victoire sur l'adversaire. Ainsi il est toujours probable que pour défendre la première interprétation erronée (et la plupart des controverses naissent d'interprétations erronées), de nouvelles interprétations erronées se produiront, dont on tirera de nouvelles conclusions, jusqu'au moment où l'on aura perdu de vue la question originelle.

Pourtant, si fortes que soient les raisons d'éviter les controverses, il y a parfois, pour les accepter, des raisons plus fortes encore, car une objection laissée sans réponse ou un exposé inexact qu'on ne rectifie pas sont souvent désastreux. Je me rends compte par exemple que les critiques de la théorie exposée dans *les Principes de Psychologie* concernant notre conscience de l'espace, auxquelles il était facile de répondre, ont eu pendant des années un effet nuisible sur l'estimation du livre.

Rien de bien particulier à noter durant l'été de 1865, sauf le fait que Spencer a à voter pour deux sièges au Parlement. Ses candidats passent, mais à une faible majorité.

C'est la seule fois que j'aie voté pour un membre du parlement. Une propriété qui me venait de mon oncle William me donnait le droit de vote, droit que je perdis peu après ayant vendu cette propriété. Quoique par la suite, j'eusse pu être électeur à Londres, je n'en ai jamais profité. Non pas que l'élection d'un libéral ou d'un conservateur me fût indifférente; car, généralement parlant, mes sympathies ont été avec le candidat libéral. Mais je m'écartais dans la plupart des cas de l'opinion tacite des deux partis politiques relativement aux fonctions de l'État, question pour moi de la plus grande importance, à tel point que je n'avais guère de raison pour soutenir un candidat plutôt que l'autre. Comme, de fait, depuis quelques années, les libéraux et les conservateurs ont étendu à qui mieux mieux dans tous les sens les règlements législatifs, il n'y avait pas à choisir entre eux; aussi la tentation de voter n'existait-elle pas pour moi.

Au mois d'août, excursion à Oban et Ardtornish, puis visite à Derby, et retour à Londres fin septembre.

En octobre Spencer apprend par une lettre de Renan que les *Premiers Principes* vont être traduits en français: ceci toutefois ne se réalise que cinq ans plus tard. C'est en Russie que paraissent les premières traductions de Spencer. Celui-ci s'occupe beaucoup de botanique et surtout de physiologie végétale, à Kew, pendant l'hiver : ceci en vue du tome II des *Principes de Biologie* auquel il travaille.

Pour se conformer à son titre, ce chapitre devrait sans doute renfermer un compte rendu de tout ce qui se passa pendant que j'écrivais le second volume de la *Biologie*. Mais outre que ce serait trop long, il faudrait raconter différents événements assez importants pour avoir une place à part. Aussi je passe sous silence une période qui s'étend de la lecture de l'article dont je viens de parler ¹ jusqu'à l'achèvement du livre, croyant préférable de dire ici le peu qu'il y a à dire à propos du livre tel qu'il fut ensuite publié.

Rares sont les travaux que j'exécutai avec autant de plaisir. Dans la première division « Développement « morphologique », trouvèrent place certaines idées qui attendaient depuis longtemps leur complète expression. Vint ensuite l'occasion, et vraiment presque la nécessité d'une spéculation relative aux modes selon lesquels les deux types de plantes supérieurs, endogène et exogène, sortent d'un type de plante inférieur. Qu'une telle évolution ait eu lieu, c'est une induction inévitable; et il fallait montrer de quelle manière elle s'est probablement produite. Se trouvant à l'origine tout à fait séparée de celle-ci, mais ensuite lui étant unie, était une conclusion vers laquelle depuis quelques années je marchais touchant les relations entre les parties foliaires et axiales des plantes, et en faveur de laquelle j'avais rassemblé de nombreux échantillons : cette conclusion étant qu'à l'origine les deux ne sont pas distincts, comme on le prétendait, mais que l'organe foliaire est l'unité primitive, et l'organe axile le dérivé. Il fallait aussi exposer sous la rubrique générale de la « Différenciation morphologique » cette hypothèse touchant les formes des organismes et de leurs parties qui, indiquée pour la première fois en 1851, fut esquissée en 1850 dans la « Loi de la symétrie organique ». Et outre le développement de cette hypothèse relati-

¹ Un article sur la circulation végétale, de Spencer, lu à la *Linnaean Society*. (Trad.).

vement aux formes externes des organismes et de leurs parties, je l'étendais aux formes de certaines parties internes.

Le sujet du « Développement physiologique », formant la division suivante, était à peine moins intéressant pour moi. Le point de vue d'où je considérais les phénomènes était naturellement le même que celui où je m'étais placé pour considérer les phénomènes du groupe précédent. Comment les différenciations physiologiques doivent-elles s'interpréter en termes de redistribution de matière et de mouvement, c'est-à-dire comme résultant des relations des parties par rapport aux forces incidentes ?

Car évidemment, si parmi les organismes considérés comme des tous, la survivance du plus apte doit être considérée comme un processus d'équilibration entre les actions dans le milieu et les actions dans l'organisme, les modifications locales de leurs parties, internes et externes, doivent de même être considérées comme des survivances de structures dont les réactions sont en équilibre avec les actions auxquelles elles sont exposées. Cette idée générale devait servir à interpréter des contrastes tels que ceux qu'il y a entre les tissus internes et externes, et ceux qu'il y a entre les parties de tissus externes exposées à un ensemble de forces et les parties exposées à autre ensemble de forces. Et ensuite, chez les animaux, elle devait de même être appliquée aux organes internes; surtout à ceux du tube digestif et de ses appendices. À travers toutes les interprétations, courait cette thèse générale que, tandis que la plupart de ces différenciations sont causées indirectement par la survivance des plus aptes, il y en a une partie, et la partie primordiale, qui est due à l'action directe de forces incidentes.

En dernier lieu sous la rubrique « Lois de multiplication » venait une division dans laquelle j'eus à exposer en détail l'idée esquissée d'abord une quinzaine d'années auparavant dans la « Théorie de la population déduite de la loi générale de la fécondité animale ». Séparée des ébauches informes et des superfluités, l'idée résistait à une plus large comparaison avec les faits; et tandis qu'elle semblait applicable au monde organique en tant que tout, elle semblait aussi en harmonie avec l'évidence présentée par des races d'hommes différemment conditionnées. Maintenant, en me rappelant la chose, je suis frappé par ce fait que j'avais observé auparavant, que longtemps avant d'être arrivé à la conception générale de l'évolution telle que je l'ai exposée comme redistribution de matière et de mouvement, j'avais une tendance manifeste à considérer les phénomènes organiques en me plaçant à ce même point de vue physique. Car les conclusions diverses auxquelles j'arrivais étaient autant de corollaires de la doctrine selon laquelle la quantité de matière et de mouvement dépensée pour maintenir la vie individuelle est en raison inverse de la quantité utile au maintien de l'espèce, et *vice versa* d'où il résulte que la fécondité est en raison inverse de la grandeur et de l'hétérogénéité de l'espèce ainsi que de l'activité et de la complexité de sa vie.

Parlerai-je de l'accueil que reçut le volume ? Non, et cela pour la raison bien simple qu'il ne reçut aucun accueil. En d'autres termes, il ne fut pas envoyé aux journaux. Je me déterminai à ne pas l'envoyer après avoir reçu la preuve manifeste que les lecteurs avaient été détournés de lire mes livres par les idées totalement fausses qu'ils s'en étaient faites d'après les critiques. Cette preuve me fut fournie par Bain. Il me dit que pendant une conversation avec Stuart Mill, comme on faisait allusion aux *Principes de Psychologie*, lui-même, Bain, avoua ne pas les avoir lus. Mill en témoigna une grande surprise; sur quoi Bain déclara que l'impression que lui

avaient faite les comptes rendus l'en avait détourné. Il me dit ensuite que lorsque plus tard il lut le livre, il constata avec étonnement que les critiques ne lui avaient pas donné la moindre idée de son contenu. Voyant ainsi vérifiée une opinion vers laquelle j'inclinai déjà, je donnai à mes éditeurs l'ordre de n'envoyer aux journaux aucun exemplaire du second volume de la Biologie.

L'année 1866 fut, pénible pour Spencer. Les 430 souscripteurs n'étaient que 350, et Spencer était obligé, pour vivre, d'entamer son petit capital. Son père, d'autre part, âgé de soixante-quinze ans, ne pouvait plus travailler, sa mère était une valétudinaire. Et il lui fallait leur venir en aide. Depuis 1850, Spencer avait dépensé 27 ou 28.000 francs, à écrire et à publier : et le résultat était si peu encourageant qu'il voulut cesser l'entreprise. En conséquence, par le fascicule 15 les souscripteurs furent avisés que c'était le dernier qui leur parviendrait, que l'auteur s'en tenait là. À contre-cœur, cela va de soi.

Mais Mill ne voulut pas admettre que la publication cessât de la sorte, et pour de telles raisons. Dans une fort belle lettre, il offre de venir en aide à Spencer pour le passé, et pour l'avenir. Il veut chercher à procurer à Spencer une indemnité pour ses pertes, en prenant sa part dans la souscription; il veut aussi que Spencer continue à publier, s'offrant, lui, Mill, à donner de sa poche à l'éditeur la garantie que celui-ci demandera. « Je ne crois pas, dit Spencer que cette générosité touche profondément, je ne crois pas que jamais un auteur ait fait pareille proposition à un autre : à un autre, en particulier, dont il ne partageait pas totalement les idées. »

Spencer ne pouvait accepter la généreuse proposition de Mill. Mais ce dernier ne pouvait être rebuté : il imagina autre chose. Il constitua un petit groupe d'amis fortunés qui déclarèrent souscrire, à cinq ou six, à un chiffre de 250 exemplaires. Ses complices, c'étaient Huxley, Tyndall, Busk, Lubbock en particulier. « Spencer n'a rien à dire, déclarait-il : il ne peut pas nous empêcher d'acheter ses livres et de les donner à qui nous voulons. » Spencer fut infiniment touché de la sollicitude et du dévouement de Mill et de ses autres amis : mais il n'eut pas à y recourir. Un événement imprévu survint. Un matin, vers la fin d'avril 1866, une dépêche l'appela d'urgence à Derby. Son père se mourait d'une congestion pulmonaire due à l'imprudence. Malgré le temps, il avait voulu surveiller l'exécution de travaux devenus nécessaires dans sa propriété, et le froid le saisit. Il était d'ailleurs en assez médiocre santé à ce moment, très tourmenté de la santé de sa femme.

Cependant il mourut non pas de la maladie, mais du traitement. Le médecin (aujourd'hui mort depuis longtemps) croyant qu'il mourrait d'épuisement s'il ne parvenait pas à se reposer, décida de lui administrer de la morphine. Sans doute il ne tint pas assez compte de l'extrême faiblesse du malade et de l'engorgement des poumons; car la dose qu'il donna était trop forte et fut fatale.

Ce fait m'amène à en mentionner un autre plus significatif. Mon père mourut dans un rêve produit par la morphine, rêve dont le sujet était la brutalité du gouverneur Eyre à la Jamaïque. Depuis les jours de l'agitation anti-esclavagiste il s'était toujours beaucoup intéressé aux nègres; et le procès d'Eyre, qui avait lieu alors, occupait grandement son esprit. Ses derniers mots intelligibles se rapportaient à la controverse qui faisait rage à ce moment-là; et ils impliquaient une idée confuse de son état mêlée avec les idées de son rêve; car il se plaignait de ce que, tandis qu'il était si malade, on eût la cruauté de le forcer à discuter ce sujet.

Une telle fin convenait à un esprit qui toute sa vie avait été occupé des intérêts de ses semblables et de ceux de l'humanité en général. L'ambition qu'il m'avait si souvent proposée dans mon enfance d'être « un membre utile de la société » le dominait toujours lui-même : elle le dominait trop vraiment, car il sacrifiait souvent indûment son intérêt personnel à l'intérêt public. Plût au ciel que le monde ne fût peuplé que d'êtres pareils ! Comme il serait différent du nôtre !

Herbert dut s'occuper de liquider la succession de son père. Il ne pouvait pas abandonner sa mère, d'autre part : aussi passait-il alternativement quinze jours à Londres et huit jours à Derby où il apportait de quoi travailler. Ceci dura jusqu'en juillet 1867, époque à laquelle Youmans parut à l'horizon, porteur d'excellentes nouvelles. Pas plus que Mill, Youmans ne voulait entendre parler de la cessation de la publication entreprise par Spencer, et dès qu'il avait reçu l'avis accompagnant le fascicule 15 il s'était mis à la besogne. Le résultat en deux mots, ce fut la constitution, par un groupe d'admirateurs américains de Spencer, d'un fonds de 35.000 francs, représentés par des valeurs financières bien choisies, qu'ils priaient le philosophe d'accepter comme expression de leur gratitude, et en compensation des pertes qu'il avait faites sur ses publications. Ils ajoutaient que si Spencer n'en voulait pas, cette somme, placée à son nom, irait après lui à ses héritiers. Il n'y avait pas à discuter avec des amis aussi résolus au bien : Spencer s'inclina, et accepta. Mais l'arrangement organisé par Mill n'avait plus de raisons d'être; il fut abandonné, et Spencer continua l'entreprise telle qu'il l'avait commencée.

En juillet 1866, il assistait avec Youmans à la réunion de l'Association britannique à Nottingham ; et après un petit voyage, mais pas en Écosse, pour une fois, il retourna à Derby, puis à Londres. Il ne voulait pas trop s'éloigner de sa mère. En avait-il assez de la vie nomade, et des changements continuels d'habitations? Toujours est-il qu'en 1866, il se fixa. En septembre 1866, il s'installa, 37, Queen's Gardens, Lancaster Gate, et, dit-il « j'y suis resté jusqu'à l'heure présente, plus de vingt et un ans ».

La maison est située dans un endroit salubre, à quatre ou cinq minutes des jardins de Kensington. À l'épreuve, elle se trouva être tranquille et bien aménagée; et elle contenait un groupe de pensionnaires supérieur à la moyenne des gens qui vivent en pension. Il y avait un fonctionnaire retraité, appartenant à l'Intendance, un habitant de l'île Maurice, d'origine française, de sentiments honorables, grand priseur, et qui regrettait le temps où l'on se battait en duel. Ensuite venait un amiral qui buvait chaque jour à la santé de la reine, et combinait la piété et l'humeur combative d'une manière qui se rencontre assez fréquemment. Il y avait un autre officier de marine qui faisait profession de sentiments radicaux dus, je pense, à des déceptions éprouvées dans sa carrière, où il était évidemment incompetent; et il y avait aussi un capitaine de l'armée de terre, occupé à Londres à quelque œuvre philanthropique. Venait ensuite une vieille demoiselle entre soixante-dix et quatre-vingts ans, qui avait acquis, avant sa vingtième année, un certain bagage d'informations, d'idées et de sentiments auquel elle n'avait rien ajouté ni retranché depuis. Ceux-ci étaient là à poste fixe. Plusieurs autres, en outre, n'étaient qu'à demi établis dans la pension: la femme d'un juge des Indes Occidentales, qui restait en Angleterre pour sa santé, jolie et sotte; un planteur de thé des Indes, tranquille et non sans intelligence; un Australien avec sa femme et sa fille, revenu au pays pour dépenser son argent. De temps en temps il y avait d'autres visiteurs venant des colonies, de la Nouvelle-Zélande, du Cap, du Canada. Quelquefois aussi des Américains, parmi lesquels je me rappelle l'évêque de l'Illinois avec ses enfants. À ces personnes, il faut ajouter des hôtes de passage, venus à Londres pour la saison ou pour y rester quelques semaines. Monotone était leur cercle,

comme le sont du reste la plupart des cercles sociaux. Mais à tout prendre, j'étais assez satisfait de mon entourage.

Quelques années plus tard, l'habitation devint plus agréable encore, le numéro 38 ayant été réuni au 37 par l'ouverture d'une porte entre les deux immeubles. Logé au 38, Spencer y était fort tranquille, le salon et la salle à manger se trouvant au 37. Pour plus de tranquillité, il loua dans un immeuble à trois minutes de distance une chambre où il réunit ses livres, ses papiers, et se fit un cabinet de travail. Là il était à l'abri de toute indiscretion, les domestiques à *Queen's Gardens* ayant pour consigne, quand Spencer s'était retiré dans sa retraite, de répondre simplement qu'il était sorti.

En 1867, quelques personnes engagèrent Spencer à se porter candidat à la chaire de « Philosophie mentale et Logique » à *University College*, poste que le collège refusait à Martineau. Spencer refusa sans hésitation, refusant aussi une candidature à la chaire de « Philosophie morale d'Edimbourg. Il accepta seulement de se laisser nommer membre du Sénat de *London University*. Il était à ce moment fort occupé d'une invention d'un lit pour invalides dont l'idée lui était venue pendant qu'il soignait son père malade. Ce lit semble être fort ingénieux ¹ : plusieurs médecins le virent et l'approuvèrent : mais Spencer ne prit point de brevet ; personne ne s'offrit à le fabriquer pour le commerce, et les choses en restèrent là. C'était en février. Vers le début de l'été, un nouveau deuil vint s'abattre sur Spencer. Il perdit sa mère. Ce fut « la fin d'une vie qu'avaient remplie de tranquilles vertus ». « Je suis maintenant seul au monde, n'ayant pas de parents plus proches que des cousins pour aucun desquels je n'éprouve de sympathie. » Après une longue période de grande faiblesse, sa mère avait succombé à une maladie de courte durée, ' une semaine au plus. Il fallait voir dans cette mort principalement « la cessation de la conscience d'un état douloureux. »

L'affaiblissement des facultés qui se produisait depuis des années n'était heureusement pas d'une nature pénible; il tendait plutôt à diminuer, par l'oubli, les maux qu'il fallait endurer. Pendant ce déclin mental, les idées et les sentiments qui avaient dominé pendant la vie remontaient d'autant plus que s'en effaçaient d'autres. Il était douloureux de voir son esprit constamment occupé de devoirs domestiques et religieux qu'elle ne pouvait plus remplir. Le matin de bonne heure elle donnait des directions relatives au ménage; et plus tard elle avertissait à plusieurs reprises qu'il était temps de se préparer pour aller à la chapelle. Cette alternance de préoccupations dura jusqu'à la fin ; et ainsi se termina une vie de routine monotone, bien rarement égayée par des plaisirs positifs.

Je suis plein de regrets en y reportant mon esprit : car je pense combien petits furent les sacrifices que je fis pour elle en comparaison des grands sacrifices que, comme mère, elle fit pour moi aux jours de mon enfance. Dans la vie humaine telle que nous la connaissons maintenant, un des traits les plus tristes est la faiblesse du sentiment de nos obligations filiales alors qu'il nous serait possible de les remplir d'une manière un peu satisfaisante, comparée avec le sentiment poignant que nous en avons quand il ne nous est plus possible de nous en acquitter.

¹ Il est décrit dans un des appendices de l'édition anglaise (trad.).

Chapitre XXV

Refonte des premiers principes

1867. ÆT. 47.

[Retour à la table des matières](#)

La question de savoir si Spencer s'installerait dans la maison que ses parents avaient occupée pendant quarante ans ne se posa même pas. La ville de Derby est plutôt ennuyeuse; le climat en est déprimant; les environs n'ont rien de pittoresque, et dans toute la population il n'y avait que trois familles qui offrissent quelque intérêt à Spencer. Celui-ci ne balança donc pas: moins que jamais il avait des raisons de vivre à Derby. Il remit donc au propriétaire la maison, transporta à Londres une partie du mobilier, et Derby ne le connut plus, sauf comme hôte de passage, quand il s'y rendait pour voir quelques amis.

Comme je l'ai dit plus haut, j'avais constaté en écrivant la « Classification des Sciences » que le livre des *Premiers Principes* avait été mal organisé, et j'avais décidé de le réorganiser à la première occasion. Une de mes lettres montre que j'avais l'intention de m'y mettre aussitôt terminé le premier volume de la *Biologie*. Toutefois, quand arriva ce moment, je constatai qu'il y avait encore bon nombre d'exemplaires de la première édition des *Premiers Principes* en magasin. Si j'avais été riche, j'aurais pu faire la folie de les sacrifier; mais je ne pouvais me permettre pareille chose, et je dus attendre l'écoulement graduel des volumes. À la fin de mars 1867, au moment où je finissais le second volume de la *Biologie*, l'édition était épuisée ou peu s'en faut; et je me mis avec ardeur à l'exécution d'un projet si longtemps retardé.

Je dis avec ardeur, parce que durant ces quelques années je me reprochais sans cesse cet ouvrage laissé dans un état d'imperfection aussi grave, et qu'il me tardait d'être débarrassé de ce sentiment. Au moment où j'écrivis le livre j'avais éprouvé, il est vrai, un vague mécontentement, en particulier lorsque dans un chapitre intitulé « Les conditions essentielles de l'évolution » je reconnaissais que l'évolution, telle que je la comprenais alors, n'était pas universelle, mais que certains agrégats, comme les cristaux, n'y sont pas soumis. Je n'avais pas eu l'idée de me poser cette question : quel est le processus universel commun à ces agrégats qui ne deviennent pas plus hétérogènes et à ceux qui deviennent plus hétérogènes? Si je m'étais posé cette question, j'aurais vu que la formation d'un agrégat précède nécessairement tous les changements de structure qui se produisent dans l'agrégat; et que par conséquent l'intégration est le processus primaire, et la différenciation le processus secondaire.

L'impatience où j'étais de faire cette rectification qui donnait à la doctrine un aspect nouveau, et la libérait d'une erreur désormais manifeste dans l'ordre des phénomènes tel que je le décrivais, m'empêcha de perdre du temps. Aussitôt qu'eût paru le dernier fascicule de la *Biologie* je me mis avec plaisir à la tâche; et j'y consacrai tout le temps que je pus pendant le printemps, l'été et le commencement de l'automne suivants.

Il n'y a rien de très particulier à noter dans cette période. Ceci tient en partie à ce que pour celle-ci, Spencer n'a pas eu, pendant la rédaction de son *Autobiographie*, des documents aussi nombreux. La plus grande partie de *l'Autobiographie* est basée sur les lettres de Spencer lui-même à ses parents et à ses amis Lott et Youmans. Jusqu'en 1867, les premières ont été nombreuses et détaillées, mais après cette date, Spencer n'a plus disposé que de ses lettres à ses amis, à Youmans surtout. En 1878, un nouvel élément s'est présenté : Spencer s'est astreint à rédiger un journal sommaire.

En 1867 donc, rien de très particulier à signaler. Spencer remanie les *Premiers Principes*. À l'automne, il va passer quelques jours chez son ami Masson à Yarrow, puis du 20 août au 10 septembre il fait sa visite habituelle à Ardtornish. En revenant, arrêté à Scarborough, pour se tonifier un peu, le climat d'Ardtornish étant plutôt déprimant.

Je ne me rappelle qu'un des incidents survenus pendant le séjour d'une semaine que j'y fis, une promenade le long de la côte jusqu'à une baie à deux milles au sud, promenade qui me permit d'observer un fait extrêmement rare. Dans cette baie on voit affleurer au rivage une couche d'argile de plasticité moyenne, assez cohérente pour ne pas se briser sous l'effort des vagues et pourtant assez molle pour que les masses prennent sous l'action de celles-ci une forme arrondie. La baie contient aussi une couche de galets sur lesquelles les mottes d'argile molle ont été roulées. De là un singulier résultat. Les cailloux s'étaient incrustés dans toutes les mottes arrondies d'argile, de telle sorte que la surface de l'argile était toute constellée de cailloux. Une partie du rivage était formée de sable; et il pouvait très bien arriver que ces mottes d'argile avec leur couche superficielle de cailloux fussent déposées par les vagues dans quelque coin tranquille de l'espace sablonneux, puis graduellement recouvertes de sable, restant là, finalement, comme éléments d'une nouvelle couche. Quel phénomène incompréhensible dans ce cas pour le géologue de l'avenir! Combien il semblerait incroyable qu'une pareille formation ne fût pas artificielle?

Ce phénomène étrange observé au bord de la mer m'en rappelle un autre à peine moins étrange, et que je puis à bon droit rapprocher du premier. Si quelqu'un affirmait que la nature donne des leçons à l'homme sur la manière de tracer des cercles, et lui fournit le modèle d'un instrument à cet effet, chacun dirait que cela est absurde. Et pourtant c'est là un fait positif. Quelques personnes croiront probablement que je fais allusion à ces arcs de cercles que dessinent parfois contre les murs les branches d'arbres qui ont trop de jeu et que le vent pousse de droite et de gauche; et l'on pourrait dire à bon droit que les courbes formées de la sorte - arcs de cercles seulement, et qui à la vérité ne sont qu'approximativement circulaires, sont formées dans des conditions artificielles. Mais j'ai dans l'esprit un cas auquel on ne peut pas appliquer pareille critique. Là où des collines de sable sont formées le long d'un rivage, on voit pousser, servant à les maintenir en état de cohésion, une espèce de grande herbe dont les brins sont très longs, très secs et très raides. On en trouve les racines non seulement dans les collines de sable, mais ici et là dans les espaces plats qui les séparent. Si durs et semblables à du fil de fer que soient ces brins, il leur arrive parfois d'être brisés, peut-être par le passage de quelque animal. On peut quelquefois en voir un, dont le sommet brisé, plus long que la base qui reste debout, et auquel il demeure attaché par quelques fibres, se trouve dans une position inclinée, avec son extrémité touchant le sable. Ce bout brisé mis en mouvement par le vent décrit un arc de cercle sur la surface du sable. Quand le vent change, il décrit un autre arc de cercle; et quand les fibres qui le retiennent sont lâches et peu nombreuses, d'autres changements de vent lui font achever le cercle. Éventuellement on peut voir ce compas naturel restant au milieu du cercle qu'il a décrit.

Ces exemples montrent combien il est difficile de trouver toujours un critère par où distinguer l'improbable de l'impossible.

De Scarborough Spencer alla à Stourbridge, à l'effet d'y élucider une question de parenté de sa grand'mère maternelle. Mais ce fut sans succès. Au reste, en réalité, les hérédités du côté maternel intéressent peu Spencer. Il ne tient rien de sa mère. « **Tout trait distinctif au moindre degré, qu'il soit intellectuel ou moral, je le tiens évidemment de mon père.** » Puis, retour à Londres.

L'impression de la seconde édition refondue des *Premiers Principes* avait marché de pair avec la révision, et était alors presque achevée; la rapidité relative avec laquelle les imprimeurs exécutèrent leur travail étant due au fait que la plus grande partie des clichés originaux, à part quelques changements insignifiants, avaient pu être utilisés.

Je mentionne ce fait en guise d'introduction à quelques remarques concernant la méthode de la publication que j'ai adoptée alors et à laquelle je me suis tenu depuis. Quelques-uns de mes amis reprochaient à la stéréotypie de ne pas permettre les corrections; et ce système y fait obstacle sans doute d'une manière sérieuse si elles sont nombreuses et répandues à travers tout l'ouvrage. Mais il ne présente pas d'inconvénient considérable quand les changements sont limités à des parties particulières ou concernent surtout l'arrangement. Dans cette seconde édition des *Premiers Principes*, il ne fallut guère réimprimer que le tiers de l'ouvrage, tandis que les clichés des deux autres tiers n'eurent besoin que d'être repaginé et d'avoir leurs paragraphes numérotés à nouveau.

La stéréotypie entraîne naturellement une perte plus grande si le livre ne réussit pas, et pour que ce système soit profitable, il faut qu'un ouvrage ait plus qu'un succès momentané. Si une édition est seulement de 500 ou 750 exemplaires, la composition est la principale dépense, et même quand le nombre des exemplaires est de 1000 la composition représente la moitié de la dépense. Si la composition a été détruite et qu'on veuille faire une seconde édition, il faut la payer une seconde fois, ce qui diminue beaucoup le bénéfice. Mais avec des clichés, ou plutôt des moules, car les clichés ne se font qu'en cas de besoin et au dernier moment, on évite une seconde composition, et la dépense se borne à celle du cliché. S'il y a de nombreuses éditions, cette dépense disparaît et l'on n'a plus que celle du papier et de l'impression.

Lorsque, il y a quelques années, je dus témoigner devant la commission des Droits d'Auteurs, je fis le calcul de ce que me rapportaient mes livres. Je trouvai, déduction faite de la remise commerciale d'usage, de la commission de l'éditeur et des dépenses de papier et d'impression, qu'il me restait entre 30 et 40 p. 100 sur le prix annoncé. Je dis 30 et 40 p. 100, parce que tant que le coût de la composition et de la stéréotypie entrèrent dans le calcul, le pourcentage de bénéfices était fixé aux environs du plus bas de ces deux chiffres; mais quand, après de nombreuses éditions, cet élément de dépense put être considéré comme ayant pratiquement disparu, le taux du bénéfice se rapprocha du plus élevé. C'est-à-dire qu'une édition de 1000 exemplaires d'un ouvrage marqué 20 shillings me rapportait à peu près 400 livres : somme que le coût des annonces pouvait réduire à 380. Je ne crois pas que cette proportion soit d'ordinaire obtenue par un auteur qui vend ses droits pour une édition, ou qui publie d'après le système de partage des bénéfices, système qui, en raison de la manière dont les éditeurs calculent leurs bénéfices, ne laisse à l'auteur que très peu de chose; quand encore il ne le tourmente pas par un constant et toujours fuyant mirage de bénéfices à faire sur une prochaine édition.

Naturellement le fait de publier par commission - c'est-à-dire en payant à l'éditeur le 10 p. 100 du bénéfice global - qui s'accompagnait dans mon cas, de l'obligation de traiter directement avec l'imprimeur, le marchand de papier et le relieur, ne va pas sans une certaine peine. Un de mes amis, estimant cette peine plus grande qu'elle n'est, remercie son éditeur de bien vouloir l'endosser, et ne le trouve pas trop payé pour la besogne qu'il fait. Il est vrai qu'il ne l'est pas trop quand il accepte le risque avec la peine. La concurrence ne permet dans le commerce des livres que le bénéfice moyen du commerce en général, et les éditeurs peuvent faire faillite tout comme d'autres commerçants. Mais quand l'éditeur ne court aucun risque, quand la position de l'auteur assure au livre plus que ses frais, l'éditeur est largement payé pour son travail en partageant les bénéfices ou en achetant à l'auteur ses droits, s'il ne paie que ce que l'on donne d'ordinaire. S'il avait fait comme moi, mon ami aurait trouvé que les quelques heures consacrées aux lettres et aux entrevues nécessaires étaient payées à un taux vingt fois supérieur à celui des heures passées à n'importe quoi d'autre : considération qui a son prix, puisque, si élevé que soit le but d'un écrivain, il faut qu'il vive avant de travailler.

Naturellement l'auteur pauvre, ou celui qui, tout en gagnant beaucoup, est imprévoyant et mange à mesure ce qu'il gagne, ne sauraient s'arranger de ce mode de publication plus rémunérateur. Ils ne peuvent en attendre les avantages ultimes. Il leur faut accepter les conditions posées par le capitaliste; et ce sont d'ordinaire des conditions dures.

Dans les pages qui précèdent Spencer a, à maintes reprises, expliqué le lien qui rattachait entre elles ses différentes publications. Voici maintenant une exposition plus générale, et méthodique des phases par où a passé la pensée de l'auteur, et des œuvres dans lesquelles il a développé celle-ci.

1850. Reconnu la vérité que les types d'organismes inférieurs et les types de sociétés inférieurs sont pareils en ceci que chacun consiste en beaucoup de parties semblables accomplissant séparément des fonctions semblables, tandis que les types d'organismes supérieurs et les types de sociétés supérieurs sont pareil en ceci que chacun consiste en beaucoup de parties différentes accomplissant séparément des fonctions différentes (*Statique Sociale*) ce qui implique tacitement que dans ces cas le progrès se fait de l'uniforme au multiforme.

1851. Fait connaissance avec l'expression de Milne-Edward : « la division physiologique du travail » en tant qu'appliquée à la vie organique, expression qui en suggérant l'idée que dans les animaux comme dans les sociétés la division du travail augmente avec les progrès de l'organisation, met mieux en lumière le sens de « la subdivision croissante des fonctions » que j'avais commentée en faisant le parallèle ci-dessus, et le sens du changement de l'uniformité de structure à la multiformité de structure.

1851-1852. Compris et adopté la formule de Baer : à savoir que tout organisme au cours de son développement passe de l'homogénéité de structure à l'hétérogénéité de structure.

1852. En traitant du développement du style j'exprimai simultanément, comme équivalentes, les idées que le progrès se fait d'un état où il y a beaucoup de parties semblables agrégées simplement, à un état où il y a beaucoup de parties dissemblables dépendant mutuellement les unes des autres, et que le progrès va de l'homogène à l'hétérogène.

1853. J'avançai que, au cours du développement social, le progrès va de l'unité de contrôle à la diversité de contrôle cérémoniel, ecclésiastique et politique, et de plus, que dans la division cérémonielle elle-même, le progrès va pareillement de la simplicité à la complexité.

1854. (Printemps). Après avoir énoncé le principe que l'éducation doit se conformer à l'esprit en train de se développer, j'affirmai que le développement mental va du simple au complexe et de l'indéfini au défini, (première constatation de cette vérité que la définition croissante est un trait de l'évolution), et à l'égard du développement scientifique, qui est déterminé par le développement mental, j'affirmai que la science nous montre une intégration croissante lui donnant une plus grande cohérence, en même temps que par une divergence et une re-divergence croissantes il acquiert une plus grande complexité. Quoique dans ces cas-là je reconnusse que le développement va de l'uniformité à la multiformité, ou de l'homogène à l'hétérogène, ces termes n'étaient pas employés.

1854. (Automne). Après avoir considéré systématiquement l'esprit en général, animal et humain, comme s'étant élevé par l'évolution, j'indiquai maintenant qu'il s'avance de l'hétérogène à l'homogène, et de l'indéfini au défini, et qu'il manifeste parallèlement une intégration concomitante des éléments qui le composent.

1854-1855. Ces extensions successives dans diverses directions, de l'idée que le progrès va de l'homogène à l'hétérogène, me conduisirent soudain à comprendre que c'est là un trait universel du progrès, inorganique, organique et super-organique, et immédiatement, pour expliquer comment cela arrive, suivit la conclusion que la multiplication des effets en est partout la cause.

(Ici se placent dix-huit mois pendant lesquels je fus dans un mauvais état de santé.)

1857. Tout de suite après avoir exposé cette théorie dans l'essai longtemps différé intitulé *Le Progrès, sa Loi et sa Cause*, je compris qu'il y a une autre cause de cette transformation universelle, et même une cause antérieure, à savoir l'instabilité de l'homogène. En même temps je faisais remarquer que les organismes individuels et les organismes sociaux manifestent également le processus d'intégration.

1857-8. Pendant les derniers jours de la première de ces années ou les premiers de la seconde, je réfléchis que puisque la métamorphose continue due à ces causes se retrouve dans tous les ordres d'existences, elle devrait être la conception maîtresse pénétrant et reliant entre elles toutes les sciences concrètes qui traitent, chacune pour son compte, des différents ordres d'existences, d'où l'esquisse d'une série de volumes dans lesquels le fait de les considérer sous cet aspect constituerait un système de philosophie.

1858 (ou peut-être la fin de 1857). J'ajoutai maintenant la notion que la croissante hétérogénéité ne peut pas se poursuivre indéfiniment, mais doit finir avec l'avènement d'un état d'équilibre, et alors, ou peu après, vint cette autre notion que puisque l'état d'équilibre ensuite atteint ne peut pas durer toujours, il doit être suivi d'un processus de dissolution, et qu'ainsi la dissolution est partout le complément de l'évolution.

1858-1859. En partie durant la période précédente, depuis 1854, et en partie durant la période dont je trace ici la date, je constatai certains faits plus simples de l'existence et de l'action qui doivent dans tous les cas déterminer les transformations constituant l'évolution et la dissolution, à savoir l'indestructibilité de la matière, la continuité du mouvement, le rythme du mouvement, et la loi de direction du mouvement. Il me devint clair que tous les changements à expliquer sont des conséquences de l'incessante redistribution de matière et de mouvement qui se produit partout, et qu'ils doivent se conformer à ces derniers principes physiques qui règlent cette redistribution. Enfin je conclus que les causes prochaines assignées à l'évolution aussi bien que ces principes physiques nommés tout à l'heure, doivent être considérés comme découlant de la persistance de la force; et que l'explication n'est complète que quand ils sont déduits de la persistance de la force.

1860-1862. Les conceptions obtenues de la sorte par phases successives et finalement consolidées, comme je viens de le dire, étaient maintenant élaborées dans leurs applications diverses, comme je les expose dans les *Premiers Principes*.

1861. Par hasard, pendant que je m'occupais de la classification des sciences, et que je cherchais la forme la plus générale sous laquelle peuvent s'expliquer tous les ordres de changements concrets, je découvris soudain cette vérité que l'intégration est un processus primaire et la différenciation un processus secondaire; et qu'ainsi, tandis que la formation d'un agrégat cohérent est le trait universel de l'évolution,

l'augmentation d'hétérogénéité, qui s'ensuit nécessairement, n'est qu'un trait presque universel, l'un étant inconditionnel et l'autre conditionnel.

1867. En dernier lieu je compris qu'à l'exposé du mode selon lequel la matière composant un agrégat au cours de développement est redistribuée, il fallait joindre un exposé du mode selon lequel son mouvement est redistribué, et la formule fut élargie de manière à comprendre le fait qu'avec la transformation de la matière d'un état d'homogénéité indéfinie, incohérente, à un état d'hétérogénéité définie et cohérente, marche une transformation parallèle du mouvement conservé.

Ainsi, du moment où me vint l'idée initiale que les organismes et les sociétés sont pareils en ce que les types inférieurs consistent en parties semblables accomplissant des fonctions semblables, tandis que les organismes supérieurs consistent en parties dissemblables accomplissant des fonctions dissemblables, au moment où j'acquis la conception pleinement développée de l'évolution en général, inorganique, organique et super-organique, un intervalle de dix-sept ans s'écoula. Des changements successifs qui survinrent pendant cette période, les premiers résultèrent d'incorporations d'ordres additionnels de phénomènes, et produisirent ainsi une intégration progressive, processus primaire de l'évolution. Simultanément plusieurs d'entre eux montrèrent un progrès dans l'hétérogénéité, puisqu'ils fondaient en un tout cohérent des masses de plus en plus hétérogènes de faits, processus secondaire de l'évolution. D'autres, en faisant coïncider d'une manière plus exacte l'idée avec la réalité, en augmentaient le caractère défini, un autre trait de l'évolution. Et ainsi, comme nous l'avons vu quand l'idée d'évolution était à une phase moins avancée, les changements mêmes que subissait l'idée d'évolution se conformaient à la loi d'évolution.

J'allais ajouter que la phase finale de l'évolution, l'équilibration, était manifeste maintenant par l'avènement d'un équilibre entre la conception et les phénomènes : équilibre tel que l'ordre des idées ne devait plus être troublé désormais par l'ordre des faits. Mais c'est plus que je n'ose dire; me rappelant que précédemment j'ai plus d'une fois pensé que les deux ordres étaient en correspondance complète, alors qu'ils ne l'étaient pas.

Jusqu'au moment où nous conduit *l'Autobiographie*, Spencer avait pu travailler seul. Il suffisait à la réunion des matériaux et à l'élaboration des idées. Mais il prévoyait que quand il en viendrait à la sociologie, les choses changeraient. Il en avait pour deux ou trois ans encore à rédiger la *Psychologie*, mais après ce travail fait, il allait se trouver avoir à édifier une construction sans avoir à sa disposition les matériaux nécessaires. Il fallait se préoccuper de préparer ceux-ci : un collaborateur lui était nécessaire. Un jeune écossais, M. David Duncan, lui fut recommandé par son ami Masson. L'accord se fit rapidement. Mais il fallait faire comprendre au collaborateur le genre de travail qu'on en attendait. et Spencer dut se mettre à l'œuvre et procéder à l'initiation. Après avoir fait son travail quotidien, Spencer travaillait avec M. Duncan. L'effet fut désastreux pour la santé du philosophe.

Mon affection nerveuse avait été dès le début d'une nature telle que tout ce qui exigeait une action mentale persistante, d'un genre ou d'un autre, amenait un trouble dans la circulation cérébrale. Souvent, quand je ne savais comment passer mon temps, on m'avait dit : « Pourquoi ne pas lire un roman? » Mais l'effet d'un roman est tout pareil à celui d'un livre sérieux. Quand je suis souffrant, une demi-colonne d'un journal me fatigue aussi complètement que deux ou trois pages de métaphysique.

Tout ce qui exige une attention soutenue produit cet effet. Le Dr Ransom, qui avait souffert d'une affection semblable, me dit qu'il eut une rechute pour avoir examiné trop longtemps au microscope les premiers changements qui surviennent dans l'œuf de poisson fécondé, et il me dit aussi que des désordres du genre de ceux dont nous souffrions l'un et l'autre s'observent souvent à Nottingham parmi les retoucheuses de dentelles, femmes qui du matin au soir ont à faire un effort d'attention pour découvrir et rectifier les petits défauts laissés dans la dentelle par les machines. J'aurais pu comprendre d'après cela qu'une attention soutenue prêtée à une lecture amènerait à peu près le même résultat qu'une lecture prolongée. C'est bien en effet ce qui arriva. Mes nuits agitées devinrent bientôt plus agitées encore. Je persévèrai néanmoins, sans penser à ce que je faisais, et je m'aperçus peu à peu que j'avais provoqué une de mes plus sérieuses rechutes.

Je n'ai rien qui m'en rappelle la date, mais je crois que ce désastre survint au commencement de décembre.

Dans un précédent chapitre, j'ai dit que j'avais recours à la morphine quand mes nuits devenaient beaucoup plus mauvaises que d'ordinaire et je cherchais sans doute ainsi à ramener la périodicité du sommeil qui une fois troublée pendant un certain temps, devait être rétablie par des moyens artificiels.

L'occasion s'offre ici à moi de décrire dans l'intérêt de ceux qui n'en ont pas fait l'expérience, quelques-uns des effets de la morphine sur les rêves. Chez moi elle donnait une extrême cohérence aux idées. À l'encontre des actions et des événements d'un rêve ordinaire, qui sont reliés par des suggestions accidentelles, de telle sorte qu'ils forment des séries décousues, les actions et les événements d'un rêve provoqué par la morphine sont presque semblables aux pensées que l'on a dans l'état de veille, tant ils sont rationnels et bien coordonnés. Pendant longtemps les pensées qui surgissent sont en rapport logique avec quelque pensée première, et les actions accomplies continuent à poursuivre quelque but primitif. Ce trait était quelquefois si frappant, que je me rappelais le matin le rêve qui en donnait la preuve. En voici un exemple.

« Une autre particularité qui m'a frappé quelquefois est le fait que des événements ou des pensées surviennent sans cesse qui, bien que cohérents, sont inattendus et dont le simple processus de l'association des idées ne semble pas rendre compte. La nuit dernière par exemple, il m'arriva justement de me réveiller à un moment où je pus saisir la partie d'un rêve présentant ces particularités. Je croyais lire un compte rendu de livre que le critique terminait en condamnant le langage extrêmement vif employé par l'auteur, puis il en donnait un exemple. La citation commençait ainsi :

« Ce vilain animal a-t-il la moindre tendresse de cœur, est-il même « cœuré »? ¹ En lisant ceci je fus frappé immédiatement par la singularité du mot « cœuré ». Je me disais : pourquoi a-t-il employé ce mot? Il a voulu dire: « A-t-il du cœur ? ». Ceci était une pensée incidente, et je me rappelle que le paragraphe devenait très long et qu'ensuite le critique terminait par deux ou trois lignes où il faisait un parallèle tout à fait, inattendu dont, malgré cela, je vis bientôt la signification.

¹ En anglais *hearted*, pourvu de cœur, « cœuré » (*sit venia verbo*). Mais *hearted* ne s'emploie qu'en composition. (Trad.).

Dans ces cas il semble qu'il se poursuit, tout à fait indépendamment de la conscience qui paraissait, me constituer, un processus consistant à élaborer des pensées cohérentes, comme si une partie de moi-même était la cause première indépendante de paroles et d'actions sur lesquelles je n'avais pas de contrôle, et qui étaient néanmoins dans une grande mesure consistantes; tandis que l'autre partie de moi-même était un spectateur ou un auditeur passif nullement préparé à beaucoup des choses que disait la première partie, et qui néanmoins, quoique inattendues, n'étaient pas illogiques. »

En y réfléchissant, j'ai expliqué ces phénomènes de différentes manières.... J'ai fini par les attribuer à une double conscience, naissant de l'action indépendante des deux hémisphères cérébraux, action indépendante due au manque de cette coordination complète qui existe à l'état de veille.

Il fallait sortir de cet état. À la fin de décembre Spencer alla faire à Malvern une cure d'hydrothérapie, mais sans grand profit. Puis il alla patiner dans le Glostershire, ce qui lui fit quelque bien, et il se remit à la paume. Mais l'amélioration fut éphémère. Janvier et février furent mauvais. Il fallait une mesure plus radicale, et Spencer décida d'aller passer deux mois en Italie. Il partit au début de mars, au moment où il venait, d'être nommé membre de l'Athenæum Club, originellement fondé pour réunir les principaux représentants de la science, la littérature et l'art : incident qui par la suite, eut une influence marquée sur le cours de sa vie quotidienne.

Chapitre XXVI

Une excursion en Italie. *Les principes de psychologie*

1868-70 ÆT. 47-50.

[Retour à la table des matières](#)

En dehors de l'intérêt général que pouvait offrir l'Italie, il y avait un intérêt spécial. Le Vésuve était en activité depuis un mois environ. Spencer partit donc directement pour Naples par Marseille, et c'est de nuit que, le 6 mars, il vit pour la première fois le volcan; la coulée de lave, d'un rouge sombre, étant visible en mer à plus de 30 kilomètres de distance. Le voyage avait beaucoup fatigué Spencer, néanmoins il se hâta d'aller voir de près la coulée. Il visita Pompéi aussi.

Rien de ce que je vis en Italie ne me fit autant d'impression que cette ville morte. Je m'intéresse peu à ce qu'on appelle l'histoire, et ne m'intéresse qu'à la sociologie, qui est à ce qu'on nomme l'histoire ce qu'est une vaste bâtisse aux tas de pierres et de briques qui l'entourent. Ici, pourtant, la vie d'il y a deux mille ans était si bien rendue par les objets que je voyais de tous côtés, et par les traces manifestes de leur emploi journalier, qu'ils éveillèrent en moi des sentiments tels qu'aucune relation écrite n'en avait jamais fait naître. Les marches des édifices publics usées par des pieds innombrables; les ornières profondes creusées dans les dalles pavant les rues; les boutiques avec leurs devantures tout ouvertes comme celles qui existent encore à Naples: les ustensiles de ménage de toutes sortes trouvés partout; tout cela permettait de voir facilement par l'imagination les activités qui s'étaient exercées en ces lieux; tandis

qu'ici et là des traces d'usages régnants laissaient deviner le caractère de ceux dont la foule jadis remplissait ces rues.

Une des choses qui m'intéressèrent est la manière dont la maison romaine était construite; et ceci pour des raisons plus profondes que celles qui ont trait à l'architecture et à l'esthétique. Ses rapports avec les types primitifs d'habitation et avec les types modernes, en servant à relier les deux types, en font un bon exemple d'évolution supraorganique. Dès l'origine de la vie sociale, la défense contre les ennemis a été une pensée dominante, ne pourrions-nous pas dire même *la* pensée dominante ? Aussi, lorsque, passant par-dessus les premières phases, nous en venons à celle où se forme un groupe d'habitations, ou un groupe de huttes séparées formant une habitation, la méthode générale est de les disposer autour d'une petite place, tournant le dos au monde extérieur, tandis que leurs portes s'ouvrent sur l'espace intérieur, qui n'a qu'une seule entrée. Dans un kraal sud-africain, les chambres des femmes d'un chef, les magasins, etc., sont arrangés de la sorte; comme le sont aussi les véhicules d'un voyageur ou d'un Boer en train d'émigrer. Les Pueblos du Mexique septentrional ont trouvé une forme plus complexe de cet arrangement, qui s'oppose à l'invasion de tribus moins civilisées. De nos jours encore en Orient le type de maisons qui domine est celui qui veille à la sûreté des habitants au moyen d'un mur extérieur sans ouvertures, ou presque sans ouvertures, et d'une cour sur laquelle donnent les chambres. Une manière de construire semblable a survécu à Pompéi, après que la sûreté contre les ennemis eût cessé d'être une préoccupation aussi importante. Dans les temps qui suivirent l'ensevelissement de Pompéi, ce type persista avec des modifications dictées par les besoins. Le château féodal avait ses différentes parties reliées de la sorte. De même, comme nous pouvons le voir en Italie et en France, les hôtels et palais de la haute noblesse. L'auberge du moyen âge était construite d'une manière analogue. Les chambres à coucher ouvraient sur des balcons courant autour de la cour; et cet arrangement survécut jusqu'à il y a peu de temps, non seulement dans Tabard, de poétique mémoire, mais à l'auberge du Taureau Noir à Holborn, où, à l'âge de quatorze ans, je couchai une fois dans une de ces chambres. De grands hôtels dans le vieux Paris, et plus encore dans les villes d'Italie, nous montrent le passage de ce type où les chambres d'une demeure donnent sur une cour centrale, à un type où ces chambres se sont développées en demeures séparées, - des maisons entourant la cour avec leurs portes d'entrée donnant sur la cour. Et nous pouvons voir facilement comment la cour composée de la sorte se transforme en ce passage étroit ouvrant sur une rue principale qui maintenant porte ce nom. Un de ces squares intérieurs avec ses maisons indépendantes n'aurait besoin que d'avoir ses côtés rapprochés en même temps qu'on l'allongerait, pour produire un de ces cours modernes telles que la Cour du Dr Johnson, et d'autres qui donnent sur Fleet Street. Il y a évidemment un intéressant chapitre d'évolution sociale à écrire à propos de ces modifications progressives.

Peu de temps après avoir vu Pompéi, je quittai Naples. Je ne visitai ni Sorrente ni Amalfi, et je n'allai pas à Capri; et je laissai à la vérité sans les voir, dans le voisinage, bien des choses et bien des lieux intéressants. Mais j'avais en perspective la Ville Éternelle, et cette perspective me tentait.

À Rome, Spencer admire l'harmonie de la coloration, ce que le père Secchi expliquait par la clarté de la lumière, mais, dit Spencer « je ne pus accepter cette interprétation ; je ne pouvais voir comment plus de lumière pouvait donner de l'harmonie à des couleurs si celles-ci n'en avaient pas par elles-mêmes ».

Je passai à Rome une quinzaine de jours, très intéressé, quoique moins, probablement, que la plupart des gens. Car chez moi les associations d'idées historiques étaient très peu nombreuses. L'histoire romaine que j'avais lue dans mon enfance n'avait laissé que de faibles traces dans ma mémoire. Même si elle y avait laissé des images nettes je doute que mon appréciation des choses que je voyais y eût beaucoup gagné en vivacité. Pour moi le charme des anciennes bâtisses résulte presque exclusivement de l'impression générale d'antiquité qu'elles produisent, et du pittoresque de leur décadence. Quand je vais voir une abbaye en ruines ou les restes d'un château, je ne me soucie pas d'apprendre quand ils furent construits, qui y vécut, ou qui y est mort, ou de quelles catastrophes ils ont été témoins. Jamais encore je ne suis allé voir un champ de bataille, quoique je me sois souvent trouvé à proximité, n'ayant pas la moindre curiosité de voir un lieu où furent tués un grand nombre d'hommes et où une victoire fut remportée. Le bavardage d'un guide m'assomme ; si bien que si besoin était je le paierais plutôt pour se taire que pour parler : détestant d'être troublé quand j'éprouve les sentiments que font naître en moi les formes et les couleurs de murs et d'arches usés par le temps. C'est toujours la poésie d'un lieu qui me touche, plus que son histoire. Cela étant, je regardai en Italie avec des yeux indifférents bien des choses qui sont extrêmement intéressantes pour ceux à qui sont familiers les événements avec lesquels ces choses se trouvent en relation.

Que le lecteur ait ou n'ait pas voyagé, je ne veux pas le fatiguer par le détail de ce que j'ai vu et fait pendant mon séjour à Rome. Je ne désire faire qu'une chose, exprimer mes hérésies concernant les vieux maîtres, probablement à la satisfaction de quelques personnes et à la colère de beaucoup de gens. Il y a longtemps que j'en ai envie, et je ne saurais laisser échapper une occasion aussi favorable.

Je lis dans le Manuel de peinture de Kugler, à propos de la mort de Raphaël: « Les hommes regardaient ses oeuvres avec une vénération religieuse, comme si Dieu s'était révélé en Raphaël comme il se révéla aux premiers jours par les prophètes. » Un sentiment de ce genre à l'égard de Raphaël, très répandu je suppose, a coopéré avec un autre sentiment, également très répandu, relatif aux vieux maîtres en général. De même que le papier et les caractères imprimés formant une bible acquièrent dans la plupart des esprits une sainteté telle que c'est un sacrilège de faire servir le volume à un but quelconque, comme par exemple à arrêter une fuite d'eau ; de même une peinture représentant quelque trait de l'Écriture est considérée par la plupart des esprits comme placée par son sujet au-dessus de la critique qui pourrait lui trouver des défauts. Les gens de culture moyenne ne peuvent séparer l'exécution de la chose représentée; et la condamnation de la première implique dans leur esprit un manque de respect à l'égard de la seconde. La critique des anciennes œuvres d'art a été profondément viciée par ces deux sentiments. La vague auréole de piété qui les entoure a endormi la faculté de juger dans une sorte de sommeil hypnotique.

Aussi, quand je lis dans Kugler, à propos de la *Transfiguration* de Raphaël, « qu'il nous convient d'aborder la critique de cette œuvre en toute humilité, » quand je vois les critiques de profession prosternés de la sorte devant une réputation, mon scepticisme touchant la valeur de l'admiration générale accordée aux vieux maîtres se trouve confirmé. Et quand ceux qui ont blâmé la double action de ce tableau sont traités par Kugler de « critiques superficiels », je me range de leur côté sans la moindre hésitation; et je n'hésite aucunement non plus à repousser l'excuse que cette faute fatale « s'explique historiquement » par les circonstances de l'incident retracé. Comme si, dans une œuvre d'art, un vice fondamental pouvait être racheté par le fait qu'il est

compris dans la scène représentée! Comme si l'œil pouvait, par cette explication, être empêché d'aller de l'un à l'autre de ces centres d'intérêt opposés !

On ne comprend rien aux critiques de détail quand le tableau critiqué n'est pas devant nous; autrement, on pourrait en dire long sur la *Transfiguration*. Pour la même raison on ne peut guère parler que d'une manière générale des fresques de Michel-Ange à la chapelle Sixtine. Si elles étaient de date récente, nous pourrions être surpris que la conception du créateur dépasse de si peu celle des créatures telles que le tableau nous les montre sous les traits de Dieu et d'Adam ; et l'on pourrait dire que l'être qui fait sortir Ève de la côte d'Adam ressemble à un magicien plus qu'à un dieu. Mais quand nous trouvons à la même époque dans les *Propos de Table* du protestant Luther que « Dieu pourrait être riche bien vite et bien facilement s'il voulait être plus prévoyant et s'il nous refusait l'usage de ce qu'il a créé » et « qu'il en coûte annuellement à Dieu plus que le revenu du roi de France pour faire vivre rien que les moineaux », quand nous trouvons chez un réformateur de la foi des idées aussi grossièrement anthropomorphiques, nous ne pouvons en demander plus à Michel-Ange dont la foi était moins épurée. Sans insister toutefois sur les critiques de ce genre, et une fois admis qu'il y a beaucoup de figures et de groupes d'un beau dessin (quoique Michel-Ange incline trop à exprimer la supériorité de l'esprit par la puissance des muscles), qu'on me permette de dire quelque chose sur la décoration en général. Ici, dans l'art, la faute est du même genre que celle que nous remarquons d'ordinaire dans les salons anglais, où l'on poursuit à la fois deux buts qui s'excluent l'un l'autre, à savoir : de réaliser un beau tout et d'y enfermer une multitude de belles parties. On voit sans cesse des salons tellement remplis de peintures et de gravures, de statues, de vases, etc., qu'ils en deviennent presque des musées; et l'impression générale est noyée dans celle que produit cette multitude de jolies choses. Mais si d'une pièce elle-même on veut faire un objet d'art, comme on le devrait, il faut que les peintures, statues et bibelots soient relativement peu nombreux, placés de manière à faire partie du tout, sans qu'aucun soit assez en vue pour détourner l'attention de l'ensemble. Cela est vrai de tout intérieur, quels qu'en soient les dimensions et le but, et entre autres d'un intérieur tel que celui de la chapelle Sixtine. Si on la considère comme un lieu destiné à héberger des œuvres d'art, elle est défectueuse parce qu'elle les montre, du moins pour la plupart, de la façon la plus malheureuse. Si on la considère en elle-même comme une œuvre d'art, elle est mauvaise en ceci que l'effet produit par les différentes parties de sa décoration est trop en conflit avec l'effet de l'ensemble. Son défaut en tant que tout est pareil au défaut d'un de ses éléments essentiels, la fresque du *Jugement dernier*, sur laquelle l'œil se promène sans parvenir à en combiner les éléments.

Je ne ferais aucune objection si dans les louanges données aux tableaux des vieux maîtres il y avait quelque chose ressemblant à un jugement critique, si on les admirait pour certains mérites tout en reconnaissant leurs défauts. Je serais d'accord aussi que beaucoup d'entre eux méritent l'éloge si on les approuvait plus ou moins comme ayant servi à la culture intellectuelle de leur siècle, qui était caractérisé par des idées grossières, par des sentiments et des perceptions désordonnés. Mais la louange qu'on leur donne est absolue et non pas relative; et on leur passe d'ordinaire sans sourciller les absurdités les plus énormes. Prenez, par exemple, la fresque si admirée du Guide, *Phœbus et l'Aurore*. On ne peut nier que la composition en soit belle. Il est hors de doute que les heures sont dessinées et groupées avec grâce. Quelques-uns de ses défauts véniels peuvent à bon droit être pardonnés. Que le mouvement adopté par les Heures ne puisse leur permettre de suivre le char, et que quelques-unes des draperies aient des formes qu'elles ne peuvent pas avoir étant donné l'air produit par la marche,

ce sont là des fautes sur lesquelles on peut passer, puisque, quand il s'agit d'un sujet surnaturel, il y a des traits, tels que la course des nuages, qui ne sauraient être jugés au taux de faits observables. Mais de même que le caractère surnaturel du sujet n'autorise pas à s'écarter complètement de la nature dans le dessin des personnages, de même on ne saurait excuser sous ce prétexte une violation totale de la nature au point de vue de la lumière et des ombres. D'abord, la campagne sur laquelle s'avance le char au lieu d'être faiblement éclairée, est déjà en pleine lumière, ce qui est tout à fait inexplicable. Une autre anomalie est encore plus frappante. Le groupe entier, le char et les chevaux, les Heures et leurs draperies, et Phœbus lui-même, est représenté comme éclairé du dehors; quelque source de lumière inconnue le rend visible, on dirait qu'il s'éclaire d'un autre soleil. Et voici qui est plus étrange encore. La seule source de lumière indiquée dans le tableau, - la torche portée par l'adolescent ailé - n'émet aucune clarté. La figure de celui qui la porte, qui se trouve immédiatement derrière, n'en est pas même éclairée. Et ce n'est pas tout. Le plus absurde est que les flammes non lumineuses de la torche sont elles-mêmes éclairées d'ailleurs. Les lumières et les ombres qui nous font voir les formes et les flammes viennent sans doute de ce luminaire inconnu qui éclaire l'ensemble du groupe aussi bien que le paysage. Nous avons ainsi absurdité sur absurdité. Et qui plus est, nous les avons en place des effets splendides qui auraient pu être produits, si la nature n'avait pas été gratuitement, méconnue. Si Phœbus lui-même avait été représenté comme la source faiblement esquissée d'où la lumière se répand sur les chevaux, sur les Heures, les draperies, les nuages, et la terre à peine visible, quelle magnifique combinaison d'ombres et de lumières n'aurait-on pas pu produire ?

On ne doit pas critiquer de la sorte les vieux maîtres, me dira quelqu'un. Il faut considérer les idées et les sentiments exprimés dans leurs œuvres, leur composition habile, et ne pas s'arrêter aux défauts matériels. Si j'en avais la place, je demanderais dans combien de cas existent ces prétendus mérites. Mais sans entamer une pareille discussion, je me bornerai à examiner les défauts dits matériels et je répons qu'ils ne sont pas quantité négligeable. Quand on me prouvera qu'en lisant un poème je ne dois penser qu'à la beauté de l'idée qu'il exprime et ne m'occuper ni des fautes de syntaxe, ni d'une versification boiteuse, ni des rimes défectueuses, ni des phrases raboteuses, ni des métaphores manquées, etc., je reconnaitrai que je suis en droit, en regardant un tableau, de ne pas tenir compte de ce que la lumière vient de plusieurs côtés à la fois ou de ce qu'elle ne vient de nulle part. Quand on m'aura persuadé qu'en écoutant un morceau de musique je ne dois entendre ni les fausses notes, ni les fautes de mesure, ni la dureté du timbre, ni l'absence de distinction entre le *piano* et le *forte*, et ne penser qu'au sentiment qu'a voulu exprimer le compositeur, j'avouerai ne pas être en droit de remarquer que dans un tableau les ombres ont été renforcées d'une manière si peu conforme à la nature qu'elles sont toutes également noires, défaut que le fait que les ombres noircissent avec le temps ne suffit point à expliquer comme on voudrait le prétendre. Bien que j'admette, et même que j'affirme positivement que la fidèle représentation de l'aspect matériel des choses est en peinture un élément inférieur à celui qui constitue la représentation fidèle de l'émotion, de l'action et de la combinaison dramatique, je prétends néanmoins que le premier élément doit être réalisé pour que le second puisse être apprécié. Ce n'est que lorsque l'excipient est adéquat que l'impression à déterminer peut être pleinement éveillée dans la conscience du spectateur. La première chose à exiger d'une peinture, c'est de ne pas contredire la perception des phénomènes naturels, j'entends la perception cultivée. Si un groupe de personnages situés en plein air est représenté avec une lumière et des ombres d'inférieur comme dans bien des tableaux des vieux maîtres, et si le spectateur a regardé la Nature d'un œil assez distrait pour ne pas s'apercevoir de cette incongruité, cela ne

prouve rien. C'est de celui qui observe, et non celui qui n'observe pas, que le jugement importe. Si nous devons accepter le verdict de ceux qui ne savent pas distinguer entre le vrai et le faux dans la physioscopie¹ d'un tableau, nous pouvons aller plus loin, et conformer notre esthétique à celle du villageois qui met sur sa cheminée un perroquet de plâtre, peinturluré de couleurs voyantes, et colle à son mur une gravure colorée représentant l'Enfant Prodigue en habit bleu et culotte jaune.

Bien des gens se poseront sans doute cette question « Et les gens du métier, qu'en faites-vous? Comment se fait-il qu'étant les juges les plus compétents, ils apprécient ces mêmes œuvres dont vous parlez si irrévérencieusement ? »

Je répondrai d'abord que si on savait la vérité, la question serait posée avec moins d'assurance; car les gens du métier n'ont pas tous les idées qu'on leur attribue.

De même qu'il y a une orthodoxie religieuse, il y a une orthodoxie esthétique; s'écarter de la première, aussi bien que de la seconde, entraîne la réprobation de la majorité, qui comprend d'ordinaire tous ceux qui sont au pouvoir. D'où il résulte que beaucoup d'artistes, surtout quand ils sont jeunes et qu'ils craignent d'offenser les autorités, s'abstiennent de dire ce qu'ils pensent dans leur for intérieur au sujet des réputations traditionnelles. Je puis l'attester, il y en a parmi eux qui ne se joignent pas au chœur de louanges généralement données aux peintres des temps passés, mais ils savent que leurs hétérodoxies esthétiques, s'ils les exprimaient, leur feraient des ennemis. Cependant quand ils ont lieu de croire que leurs paroles ne leur attireront pas les châtimements par lesquels on punit l'hérésie, ils expriment des opinions fort différentes de celles qu'ils sont censés avoir.

Je répondrai en second lieu que tant que l'approbation professée par les artistes n'est pas accompagnée de l'adoption des pratiques qu'ils éprouvent, elle ne compte guère. L'imitation est, dit-on, la forme la plus sincère de la flatterie, ou plutôt, devrait-on dire, de l'admiration, et il y a chez les vieux maîtres nombre de traits faciles à imiter que les artistes imiteraient s'ils les admiraient réellement. Prenons encore des exemples tirés de la façon de rendre l'ombre et la lumière. Dans la grande majorité des cas, les peintres anciens représentent les ombres par des gradations différentes de noir : partant d'une supposition tacite comme celle que fait tout enfant quand il commence à dessiner. Mais les peintres modernes ne suivent pas cette voie. Quoique l'artiste de nos jours puisse n'avoir pas compris, d'une manière générale, que dans un lieu où ne tombe pas directement la lumière, il tombe une lumière indirecte et d'ordinaire diffuse, et que ce lieu doit avoir par conséquent la couleur moyenne de cette lumière diffuse (qui tient souvent aux lumières spéciales reflétées par des objets particuliers situés dans le voisinage), et qu'il s'ensuit que l'ombre, suivant les circonstances, peut être de n'importe quelle couleur : néanmoins la connaissance empirique qu'il a de cette vérité lui fait éviter soigneusement l'erreur où son prédécesseur tombait d'ordinaire. Prenez un autre cas. Une supposition que l'on fait tout naturellement

¹ Je hasarde ce néologisme parce qu'il n'existe pas de mot exprimant tout ce qui, dans un tableau, concerne les aspects matériels des sujets représentés. Par Physioscopie, je propose d'exprimer les phénomènes de la perspective linéaire, de la perspective aérienne, de la lumière, de l'ombre, et de la couleur en tant qu'ils ne sont pas déterminés par le choix artistique, mais par les conditions naturelles, par exemple celles de l'eau telles que les affectent le ciel, les nuages, le fond. La conception, le sentiment, la composition, l'expression, peuvent être bons partiellement ou totalement dans une peinture dont la physioscopie est mauvaise dans tous ses éléments ou dans quelques-uns d'entre eux, et *vice versa*. Les qualités de ce premier groupe sont complètement distinctes de celles du second; et il est besoin d'un mot servant à faire cette distinction sans circonlocution.

au début est que les surfaces qui sont en retrait de la lumière doivent par le retrait devenir plus foncées; et en vertu de cette supposition, nous voyons d'ordinaire dans les vieux tableaux que, les parties extérieures des ombres sont relativement faibles, les parties éloignées des bords étant très foncées, contraste qui doit avoir existé à l'origine et ne peut être attribué au temps. Mais aujourd'hui il n'y a guère qu'un élève qui fasse cela. L'homme instruit sait que la partie intérieure d'une ombre, pas plus foncée souvent que sa partie extérieure, est dans certaines conditions moins foncée même que la partie près des bords; et il se trouve rarement dans le cas de représenter par un noir opaque la partie intérieure de l'ombre. Une fois de plus on constate la faute voisine de celle-ci, et ordinaire dans les vieux tableaux; à savoir que les surfaces courbes, comme les membres, quand on les montre se détournant de la lumière générale, n'ont pas d'ordinaire les parties bordant celles de leurs surfaces qui se retiennent éclairées par les radiations provenant des objets situés derrière, comme il arrive dans la plupart des cas. Mais dans les peintures modernes on tient compte de ces lumières reflétées, et l'on obtient un véritable aspect de rondeur.

Ainsi, comme je le prétends, l'artiste de notre temps évite avec soin, à l'égard de quelques traits remarquables, faciles à imiter de faire comme l'artiste du passé, et tel étant le cas, ses éloges, quand il en exprime, n'ont guère d'importance. Quand nous avons à choisir entre les paroles et les actions, nous pouvons à bon droit donner la préférence aux actions.

Spencer visita Florence aussi, mais mal, n'y restant guère qu'une semaine. Les tableaux lui firent plus de plaisir qu'à Rome, mais par suite de son esprit hérétique sans doute, il prenait le plus de plaisir aux tableaux dus aux peintres les moins réputés. Seul, car il n'avait point de compagnon de voyage, il s'ennuyait et avait hâte de se retrouver chez lui. Par Pise, la Spezzia, Gênes, Turin, il gagna le Mont-Cenis, puis Chambéry, Paris, et Londres, après six semaines d'absence environ. Il ne se portait guère mieux qu'au départ. Les peines du voyage l'emportent sur ses plaisirs », écrivait-il à Youmans qui aurait voulu lui faire entreprendre le voyage des États-Unis. « Le principal du plaisir que me donne le voyage est dans le paysage, ajoutait-il : et il y a beaucoup de paysages à voir sans quitter la Grande-Bretagne ». Spencer était peut-être au premier moment injuste à l'égard des effets de son voyage. Celui-ci lui avait en réalité fait du bien.

Pendant quatre mois avant le voyage en Italie que je viens de raconter, j'avais consacré mes efforts quotidiens aux « Données de la Psychologie », la première division de l'ouvrage. Malgré le retour de ma maladie nerveuse, je luttais pour avancer un peu dans ce travail; et dans ce but, comme je l'ai déjà raconté, j'amenai M. Duncan au jeu de paume et j'alternais entre les parties et la dictée.

Quelques amis m'ont marqué leur surprise de ce que je suis capable de faire mon travail en dictant; d'autres de ce que je peux interrompre le cours de mes pensées pour faire de l'exercice, et le reprendre ensuite. « Je ne pense vraiment que la plume à la main », dit l'un d'eux, « et je ne puis comprendre que vous puissiez développer vos idées en les dictant à un secrétaire. » Un autre se prétend incapable de supporter une interruption quand une fois il a dirigé son esprit sur un point.

La solution du problème est beaucoup plus simple qu'il ne paraît d'abord. Dans un de mes premiers chapitres j'ai décrit la manière dont se développaient mes idées sur tel ou tel sujet. J'ai dit que ma méthode ne consistait pas à m'atteler à un problème

jusqu'à ce que j'en eusse trouvé la clef, mais bien à laisser mes idées sur ce point prendre forme lentement. Ce processus se poursuivait d'ordinaire pendant des années. Quand approchait le moment où devait s'exprimer l'idée, j'y pensais naturellement plus souvent. Les divisions en devenaient graduellement plus claires; et enfin un plan de chapitre se dessinait. Puis chaque chapitre, à mesure que j'y pensais, se divisait plus ou moins complètement en parties différentes et par suite, avant d'écrire une de ces parties, les idées qui devaient y être exposées prenaient une clarté suffisante. Ainsi la partie essentielle du travail, à savoir la pensée, se trouvait faite d'avance; et le fait d'écrire ou de dicter se réduisait à traduire en mots des pensées déjà élaborées. C'est pourquoi il m'était facile de reprendre le fil interrompu, et de joindre à une idée exprimée l'idée que j'avais déjà préparée pour y faire suite. Je n'éprouvais pas la difficulté que ressentent sans doute ceux qui développent leurs idées en écrivant, et qui, si on les interrompt, perdent de vue les pensées qui se présentaient à la conscience.

En comparant ces deux modes de composition, je vois que leur contraste explique quelques-uns des caractères de style dont elles s'accompagnent respectivement. Le fait d'exprimer des idées déjà conçues va sans beaucoup d'émotion; tandis que développer ses idées au fur et à mesure qu'on écrit amène inévitablement une exaltation du sentiment. Dans le premier cas il y a du calme; dans l'autre de la ferveur. Mais le calme ne favorise pas l'expression forte et vivante; au lieu que la ferveur suggère des phrases pittoresques et des métaphores pleines de force. Les expressions parlantes employées par celui de mes amis qui disait ne penser que la plume à la main ont souvent excité mon envie. Sans doute il est vrai qu'en philosophie la clarté est requise plutôt que la force. Mais pour des écrits qui ne sont pas strictement philosophiques ou scientifiques, on peut avec raison employer la façon de traduire la pensée qui résulte de l'émotion et est de nature à produire de l'émotion.

Reprenant le fil de mon récit, je dois ajouter que lorsque je repris mon travail, après m'être remis en partie des effets de mon voyage en Italie, je recommençai à faire alterner la dictée et l'exercice, tout en substituant la rame à la paume. La partie de la Serpentine en deçà du pont est à dix minutes de marche de Queen's Gardens; c'est là que je passai deux ou trois heures dans les belles matinées de mai et de juin, et plus tard en automne. Les bosquets surplombant l'eau sur la rive ouest offraient un abri convenable où l'on pouvait amarrer la barque pendant les moments où je dictais.

Après trois mois passés à Londres, Spencer éprouva derechef le besoin de vacances, et se dirigea sur l'Écosse, dans le Sutherlandshire. Il alla pêcher le saumon à Inveroran, puis rejoignit Lott, à Harrogate pour une excursion pédestre d'une huitaine de jours.

Je n'ai pas encore dit que les Lewes habitaient depuis quelques années le Prieuré, North Bank. La distance, de Queen's Gardens, n'est que d'un mille; et ce voisinage nous amena à nous voir plus souvent. Nous convînmes alors une fois pour toutes que j'irais déjeuner chez eux toutes les fois que cela me conviendrait. Une des raisons de cet arrangement était que nous avions ainsi des occasions de causer, dont nous jouissions les uns et les autres, et que ne nous offraient pas les réunions du dimanche après-midi.

Je fais ici mention de cet usage établi entre nous parce que cette année-là mon retour d'Écosse doit avoir été pour George Eliot, l'occasion d'un de ces bons mots

qu'elle faisait quelquefois. J'avais raconté mes faits et gestes, comme d'ordinaire après une absence; et entre autres choses, j'avais raconté en riant l'effroi causé à deux pêcheurs d'Inveroran par le succès de mes mouches hétérodoxes. On me demanda alors quelle était la nature de mon hétérodoxie. J'expliquai que je ne croyais pas aux prétendues facultés critiques du saumon et de la truite de mer, et que, selon moi, si l'un d'eux, ayant faim, voyait quelque chose qu'il prit pour une mouche, il monterait à la surface; et que par conséquent mon but était de représenter aussi bien que possible un insecte, bourdonnant sur l'eau, sans lui donner aucun trait particulier. «C'est cela, dit-elle, vous êtes si passionné de généralisation que vous allez jusqu'à pêcher à l'aide d'une généralisation».

Ce bon mot m'en rappelle un autre qu'elle fit, me raconta Lewes, aux dépens du Dr A..., un de leurs amis, remarquable pour sa tendance à toujours contredire les opinions émises devant lui. Après une conversation où il avait à plusieurs reprises fait preuve de cette tendance, elle lui dit: «Dr A..., comment se fait-il que votre opinion soit toujours celle de votre entourage?» Moi, s'écria-t-il, emprunter à mon entourage mon opinion? «Eh oui, répliqua-t-elle, l'opinion diamétralement opposée.»

Nos causeries, si elles n'étaient pas très souvent animées par des traits d'esprit, consistaient toujours en un mélange de plaisant et de sévère; de bonnes histoires et quelque badinage interrompant nos discussions où régnait d'ordinaire la plus grande harmonie, car rares étaient les sujets sur lesquels nous différions d'avis. Après le déjeuner venait une promenade, d'ordinaire à Regent's Park; puis pour finir, une heure encore de conversation intéressante.

Bien qu'adhérant en partie à la doctrine de Comte, mes amis marquaient peu de respect pour l'objet qu'il proposait à notre admiration. La révérence pour l'humanité abstraite marchait chez eux de pair avec l'irrévérence pour l'humanité concrète. Les réunions dont je parlais tout à l'heure se passaient rarement sans commentaires sur l'inintelligence montrée chaque jour par les hommes, - tantôt par le fait qu'ils conservent un *curriculum* d'éducation aussi absurde (en quoi j'étais entièrement de leur avis), tantôt par la folie de la législation qui reproduit sans cesse avec des différences insignifiantes les folies du passé, tantôt par les absurdités des usages sociaux.

J'ai moi-même souvent scandalisé les gens par l'affirmation paradoxale que l'humanité ne marche droit qu'après avoir essayé tous les moyens possibles de marcher de travers, ce qu'il ne faut pas, bien entendu, prendre au pied de la lettre. Pourtant j'ai observé dernièrement plusieurs cas où cette affirmation reste en deçà de la vérité, au lieu d'aller au delà; et où des gens, ayant trouvé le vrai, l'abandonnent de propos délibéré pour le faux. Et cela à propos de simples habitudes de ménage, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que le moindre bon sens les empêcherait d'agir ainsi. Il y a une génération, on faisait des salières de formes convenables, commodes, en ellipses ou en parallélogrammes allongés, de sorte que la cuiller à sel, placée en long, restait à sa place. Mais depuis quelque temps la mode impose des salières rondes, sur le bord desquelles la cuillère ne reste qu'au prix d'un savant équilibre, et tombe d'ordinaire sur la nappe. Les ustensiles de table offrent un autre exemple de ce que j'avance. Dans mon enfance les pots avaient une forme à la fois commode et gracieuse. Le corps du pot avait une forme s'écartant peu de la sphère, et il avait ainsi le mérite que quoiqu'il fût incliné, la surface du liquide gardait longtemps à peu près la même étendue; en augmentant l'inclinaison, on pouvait donc verser d'une manière assez

uniforme. Le bec était aussi suffisamment large, et d'une forme permettant de faire couler le liquide sans en répandre. Sans sortir des limites de ce qui est commode, la forme du pot et de son anse permettait maintes combinaisons de courbes élégantes. Aujourd'hui, la forme ordinaire, et presque universelle, des pots est un cône tronqué avec un bec en miniature. Cette forme réunit tous les défauts. Quand le pot est presque plein, il est impossible de verser un peu de liquide sans qu'une partie s'échappe et coule sous le bec; ni d'en verser davantage sans dépasser la capacité du bec, de sorte que le liquide déborde de chaque côté. Si le pot est à moitié plein, il faut le pencher longtemps avant de voir apparaître le liquide; et quand il vient, c'est tout d'un coup, parce que sa surface est maintenant si étendue qu'une petite inclinaison en amène une grande quantité. Ajoutez à tout ceci que la forme est la plus laide de toutes celles qu'on aurait pu trouver. Plus absurde encore est le changement qu'on a fait subir à un autre ustensile d'usage journalier. Jusqu'à ces dernières années, un éteignoir avait toujours la forme d'un cône creux. Rien de mieux. Cet éteignoir convenait à toutes les bougies; il s'enfonçait jusqu'au moment où le bord fondu de la bougie l'arrêtait; formant ainsi un espace qui enfermait la fumée et préservait la mèche. Maintenant, nous avons des éteignoirs en forme de cylindres creux avec un bout arrondi. Quand on les pose sur une bougie – si encore on parvient à les y mettre – ils descendent jusqu'à ce que le bout arrondi écrase la mèche dans la cire fondue; et quand le lendemain on enlève l'éteignoir, la mèche, incrustée dans la cire redevenue solide, ne peut être rallumée sans peine. Voici donc trois objets de ménage d'un usage des plus courants, à propos desquels de bonnes formes ont été délibérément abandonnées pour de mauvaises.

Dernièrement vint à ma connaissance une des raisons qui obligent les bonnes choses à céder ainsi le pas aux mauvaises. J'ai employé pendant vingt ans, à ma grande satisfaction, une espèce d'encrier qui possède toutes les qualités désirables. Il est vaste, stable, prévient l'évaporation, empêche la poussière de tomber dans l'encre, et permet de tremper la plume juste à point. Je le recommandai à quelques amis, et essayai d'acheter quelques exemplaires pour les leur envoyer. Aucun des marchands à qui je m'adressai ne sut ce que je voulais dire. Enfin j'allai chez le fabricant en gros, Perry; et ce ne fut que parce que ses employés avaient un vieux stock en magasin, qu'il me fut possible d'en trouver, car la maison n'en fabriquait plus. Je demandai au gérant pourquoi des choses reconnues excellentes au moment de leur apparition venaient à disparaître, pourquoi les marchands n'en vendaient plus. « Oh Monsieur, me répondit-il, quand nos voyageurs font leurs tournées, les marchands, au bout de très peu de temps, ne veulent plus prendre ces objets. Nous en avons de l'année dernière, disent-ils; montrez-nous les nouveautés. On nous réclame toujours du nouveau. » Si nous creusons davantage, il est clair que le marchand demande les dernières nouveautés parce que ses clients les demandent; et qu'ils les achètent sans se préoccuper de savoir si elles sont meilleures ou pires que les formes précédentes. Ainsi des articles admirables de tout point sont actuellement bannis du marché. Et cet absurde amour du changement s'accompagne, dans d'autres cas, d'une résistance au changement tout aussi absurde. Quand il y a des raisons évidentes d'abandonner certains usages établis on les garde quand même; et quand on aurait toutes les raisons de conserver ce qu'on a, on demande à grands cris autre chose.

Rien de très intéressant à noter, sauf le fait que des arrangements furent pris pour la traduction en français d'un troisième ouvrage de Spencer, et que les œuvres de celui-ci commençaient à se vendre décidément mieux en Angleterre. C'était le commencement d'une prospérité relative. « Le reste de mon voyage à travers la vie se fit sur des eaux calmes. »

Spencer commençait aussi à être mieux apprécié. Les *Premiers Principes* et les *Principes de Biologie* étaient des classiques à Oxford. Chose curieuse, Oxford, conservateur et clérical admettait les œuvres de Spencer, tandis que *University College* à Londres créé pour donner une éducation plus libérale et moins sectaire, n'avait encore rien des œuvres de Spencer dans sa bibliothèque en 1871.

À cette époque Spencer reçut de sir John Lubbock une lettre lui offrant de faire partie de la Société Métaphysique.

Cette société devait, disait-il, présenter un caractère assez remarquable, car ses membres représenteraient les opinions les plus diverses, depuis des catholiques romains comme le cardinal Manning, jusqu'à des agnostiques comme Huxley et Tyndall, et tout devait y être matière à libre discussion, même l'existence d'une divinité : intentions originales qui, je crois, furent loyalement réalisées. Je refusai de m'y joindre craignant la trop grande dépense de force nerveuse. Chaque séance m'aurait valu une nuit sans sommeil; et quelque avantage que j'en eusse tiré, je crois qu'il aurait été au-dessous de son prix, vu qu'il eût impliqué pour le lendemain, la perte de ma petite capacité de travail. Une fois la société formée, on me demanda de nouveau d'en faire partie et d'assister à la première séance; mais je persistai dans ma résolution, bien que le secrétaire, M. Knowles, s'efforçât d'obtenir mon consentement en m'informant qu'on commencerait par la lecture d'un travail de M. Richard Hutton attaquant ma théorie de la genèse des sentiments moraux.

Outre ceux que je viens de nommer, plusieurs hommes distingués se mirent de la société, M. Gladstone, M. Tennyson (promoteur de l'idée, je crois, avec M. Knowles), James Martineau, Sir J.-F. Stephen, le doyen Stanley, etc. À chaque séance, on discutait le travail d'un des membres, imprimé et mis en circulation. Au bout de plusieurs années, pendant une causerie d'après-dîner, où M. Knowles me vanta les rapports qu'ils avaient entre eux comme empreints d'une harmonie toute particulière, il me proposa de me joindre à eux. Rappelant à M. Knowles ce qu'il venait de me dire, à savoir qu'un grand nombre de membres avaient si peu d'idées communes qu'ils se frôlaient les uns les autres sans jamais en venir aux mains, je lui conseillai de ne pas me presser : car, si j'avais été l'un d'eux, j'aurais tenu à en venir aux mains, et les rapports des membres entre eux auraient cessé d'être empreints d'autant d'harmonie. Au bout d'une douzaine d'années, la société fut dissoute. Une quantité de sujets du plus grand intérêt avaient été discutés sans aucun résultat, sauf, peut-être, de développer, chez les membres, une manière un peu plus libérale de juger leurs idées réciproques. Comme aucun autre résultat ne s'annonçait, et que l'attrait de la nouveauté était tombé, les présences se firent de moins en moins nombreuses, et la société fut dissoute.

En 1869, nous avons à noter une curieuse intervention de Spencer dans la politique internationale. Les Américains en voulaient beaucoup aux Anglais de leur manière de juger la récente querelle entre le Nord et le Sud, et il semblait que les hostilités verbales pussent se transformer en hostilités d'action. Spencer voyait avec peine se perpétuer et s'aggraver un malentendu : il résolut, après en avoir parlé avec les Lewes, de rédiger pour un journal de New-York une lettre racontant, avec pièces à l'appui, les transformations de l'opinion anglaise et les causes de celles-ci. Cette lettre est publiée dans l'édition anglaise : nous n'avons pas cru devoir la reproduire ici. Il faut ajouter que sur l'avis de plusieurs amis, il renonça à la faire paraître : elle ne fut rendue publique que quelques années plus tard, quand les esprits furent

devenus plus calmes. Encore ne l'étaient-ils pas assez pour comprendre. Il est très possible que la publication de cette lettre en 1869 eût été inopportune.

À l'automne, Spencer retourna pêcher en Écosse, sans avoir pu entraîner Mill qu'il avait essayé d'attirer : il alla à Oban pour finir par Ardtornish. En février 1870, excursion à l'île de Wight avec Lewes; en mars, un assez gros ennui. M. Duncan, son précieux collaborateur, venait de recevoir l'offre d'une chaire de Logique à Madras, et naturellement acceptait le poste. Par contre, une petite satisfaction : la réception d'un Essai sur la Longévité de E. Ray Lankester, alors jeune biologiste d'avenir. Cet Essai, dit l'auteur lui-même, n'est qu'un corollaire des *Principes de Biologie*, et l'Université d'Oxford lui a décerné le prix. (Oxford même donnant une approbation publique à la doctrine de l'Évolution ». Il y avait de quoi surprendre Spencer encore peu habitué à de tels succès.

La perte de M. Duncan me créa de grandes difficultés. Quant il devint mon collaborateur, il était entendu qu'il resterait auprès de moi jusqu'à l'achèvement du travail entrepris; mais étant données les circonstances que je viens de dire, je ne pus lui demander de tenir son engagement. Il était fiancé; et quelque temps avant cette date, il m'avait fait part de son intention de se marier, si restreintes que fussent ses ressources. Lui laisser faire une chose aussi absurde, en renonçant aussi à une carrière d'avenir, était hors de question; C'est pourquoi je le dégageai de sa promesse, quoiqu'il m'exprimât l'intention de s'en tenir à notre convention. Il me promit d'avancer le travail aux Indes, aussi vite que le lui permettraient ses devoirs professionnels; il tint parole loyalement, finissant sans autre rémunération la partie qu'il avait commencée.

En dehors de son travail accoutumé, Spencer publia à cette époque un essai sur *L'origine du culte des Animaux* dans la *Fortnightly* de mai 1869 : c'était, en quelque sorte, un acompte qu'il prenait sur la *Sociologie*. En juillet visite à ses amis Potter sur les bords de la Wye; plus tard, excursion en Irlande; en septembre à Liverpool pour la réunion de l'Association Britannique, sous la présidence de Huxley; puis une rapide excursion avec Tyndall aux lacs. Mais celle-ci met Spencer à plat de lit: Tyndall a l'art d'inciter Spencer à la discussion, et c'est au détriment du sommeil de ce dernier qui rentre précipitamment à Londres.

La fin de l'année amena l'achèvement du premier volume de la *Psychologie* commencé en 1867; le volume fut publié en décembre 1870. Ce délai doit être attribué, je suppose, à ma mauvaise santé. Ce n'était certainement pas le manque de goût pour mon travail qui en était cause. Tout au contraire, des raisons diverses me faisaient jouir de reprendre ce sujet dont je m'étais occupé en 1854 et 1855.

À cette date, comme je l'ai déjà dit, une vue évolutionniste de l'esprit était étrangère aux idées du temps, et considérée comme absurde; aussi le fait de l'exprimer impliquait-il une perte d'argent et beaucoup de critiques. Naturellement toutefois, après que la publication de *L'Origine des espèces* eût orienté l'opinion publique en sens inverse, on pouvait compter qu'un accueil plus sympathique serait fait à la doctrine de l'évolution mentale sous sa forme développée.

Très grand était le plaisir de développer cette théorie en l'achevant par la construction de ses défenses avancées et en comblant les lacunes. Ici comme précédemment, la reconnaissance du fait que les données et inductions devaient être exposées avant de procéder au travail de construction amena d'intéressants résultats. Je ne serais

jamais arrivé aux vues générales contenues dans la première et la seconde division si je ne m'étais pas posé la question de savoir quels sont les faits principaux de structure et de fonction que la biologie fournit à la psychologie; et quelles sont les vérités générales qu'offrent les phénomènes intellectuels considérés indépendamment de toute théorie concernant leur origine. Il fallait donc à la fin du volume, dans la partie intitulée « synthèse physique », exposer la théorie que je disais dans la préface de la première édition avoir différée pour plusieurs raisons. C'était un travail intéressant; et quoiqu'il m'ait été prouvé depuis que sous la forme que je lui ai donnée là, la théorie ne peut être soutenue ni sous son aspect physique ni sous son aspect physiologique, les qualifications nécessaires peuvent se faire sans invalider le principe essentiel comme j'espère le démontrer un jour.

J'allais dire que l'accueil fait au volume doit avoir été tiède, puisque je n'en ai aucun souvenir; mais en consultant ma correspondance je trouve un motif meilleur encore pour ne rien me rappeler à ce propos. Je dis dans une lettre à mon éditeur, datée du 19 décembre :

La tactique de ne pas envoyer d'exemplaires aux journaux, adoptée par nous à propos du second volume de la *Biologie*, donne de si bons résultats qu'il y faut persévérer. Je trouve en examinant mes comptes que la vente de mes livres a presque doublé depuis l'adoption de cette manière de faire. Je ne pense pas que l'absence de critiques propres à égarer l'opinion ait grand'chose à y faire; quoique les idées erronées que celle-ci avait puisées dans les critiques de mes livres aient pendant des années détourné quelques personnes de les lire, comme elles me l'ont dit, en propres termes. Mais en tous cas cette grande augmentation de vente prouve bien que le système adopté ne porte pas préjudice.

« Nous en ferons donc une règle permanente. N'envoyez à aucun périodique, quotidien, hebdomadaire, mensuel ou trimestriel aucun exemplaire du premier volume des *Principes de Psychologie*, qui vient de paraître. Et faites de même pour tous les livres que je publierai à l'avenir.

On pourra peut-être, maintenant ou plus tard, vous demander des exemplaires du livre dans le but d'en faire la critique. Gardez, je vous prie, cette lettre, et, envoyez-en une copie en réponse. Ce sera la preuve que le refus n'est pas affaire d'exception, mais est général. »

Si par la suite je dérogeai à ce système, ce ne fut pas que j'eusse change d'avis, mais pour des raisons que je ne pourrais, sans anticiper, indiquer ici. On les comprendra ci-après.

Chapitre XXVII

Achèvement de la psychologie. L'étude de *la* sociologie

1870-1873. ÆT. 50-53.

[Retour à la table des matières](#)

Avec la fin du premier volume de la *Psychologie* et le commencement du second, débuta pour moi une nouvelle sorte d'activité. Tandis que le premier volume, ou pour parler exactement sa partie constructive, est synthétique, le reste est analytique. Il s'agissait maintenant de disséquer notre édifice intellectuel et les produits de son activité jusqu'à atteindre les derniers éléments qui le constituent; il fallait notamment montrer que la structure de l'esprit telle qu'elle se révèle par ce moyen correspond avec sa structure telle qu'elle se révèle quand on retrace les phases successives de son développement.

Ce changement était-il agréable ? Je crois pouvoir dire que oui. Non pas par lui-même à la vérité, mais simplement en tant qu'il impliquait une autre forme d'activité intellectuelle. Et ici, comme touchant la question de savoir si je préfère le mode synthétique de pensée au mode analytique, je puis dire quelque chose sur mes tendances intellectuelles par rapport à l'un et à l'autre. Il y a quelques années on fit la remarque que je manifestais une tendance égale à l'analyse et à la synthèse. Jusqu'alors je croyais être seul à reconnaître ce fait.

Ce trait se révélera je crois à quiconque examine mes livres. Tandis qu'ils trahissent d'une part un grand goût pour les déductions et pour la coordination de celles-ci en un tout cohérent, d'autre part ils témoignent du plaisir que j'ai à analyser les prémisses sur lesquelles se fonde un ensemble de déductions, à voir les suppositions qu'elles impliquent, et quelles sont les vérités plus profondes qu'il y a par derrière. On y voit une tendance évidente à ne pas se contenter des principes prochains, et l'inquiétude d'atteindre les principes ultimes en même temps qu'un désir de comprendre comment les phénomènes les plus complexes doivent s'interpréter en tant que sortant de ces principes ultimes. C'est, je crois, à l'équilibre de ces deux tendances qu'il faut surtout attribuer le caractère de mon œuvre.

Pendant la période dont il s'agit maintenant. c'est surtout, à l'analyse spéciale et à l'analyse générale (parties VI et VII de la *Psychologie*, que Spencer consacra son activité).

Son élection à l'*Athenæum Club* avait introduit un changement notable dans son genre de vie. Le matin, d'habitude, il faisait une promenade d'une demi-heure avant de se mettre au travail, dans les jardins de South Kensington. Après le repas du milieu de la journée, il allait en ville par Kensington, Hyde Park, Green Park, jusqu'à l'*Athenæum* où il s'occupait à passer le temps, « à le tuer » de façon diverses.

Je passais d'ordinaire un moment au salon à regarder les revues mensuelles illustrées et les revues trimestrielles, effleurant la plupart des articles et en feuilletant quelques-uns. Il m'arrivait rarement d'en lire un d'un bout à l'autre. Puis il y avait les livres nouveaux dont nous prenions les principaux chez Mudie pour la commodité des membres, quelques-uns désirant les lire, et les autres voir de quoi ils traitaient. J'étais généralement parmi ces derniers. D'habitude je n'ouvrais pas même les biographies ni les livres d'histoire. Les voyages m'attiraient; et je les parcourais en y cherchant des matériaux pour mon travail. Souvent je copiais des passages relatifs aux institutions, aux croyances, aux caractères, aux usages des non-civilisés. J'examinais naturellement tous les livres traitant de cette partie ou d'autres branches de la science, aussi bien que les livres consacrés aux questions philosophiques, générales ou spéciales, y compris la théologie. Observer la direction de l'opinion était un de mes motifs; un autre était de me renseigner sur les critiques que l'on faisait de mes idées, assez souvent attaquées, comme je le constatai. Les romans représentaient pour moi une tentation à laquelle il fallait résister; car je n'ose leur consacrer une part de ma capacité de lecture, qui m'est si nécessaire. Je m'accordais le régal d'en lire environ un par an; et cela en douze séances, ou peut-être davantage.

Une autre occupation me prenait beaucoup de temps. Je pris l'habitude de jouer chaque après-midi au billard. Je trouvais que c'était une excellente manière de passer mon temps : cela m'empêchait de penser, et supprimait la tentation de lire. Ceux qui avouent jouer au billard s'en excusent d'ordinaire d'une manière ou d'une autre : changer d'occupation est nécessaire, disent-ils; ou bien ils allèguent que le jeu implique un certain exercice, qui est salutaire. Qu'on ne croie pas que ce soit à titre d'excuse que je mentionne les avantages que j'en retirais. Il me suffit d'aimer le billard, et je regarde comme un motif suffisant d'y jouer le plaisir que j'y prends. Depuis longtemps je m'élève délibérément contre cet ascétisme qui considère comme un péché le fait de faire une chose pour le seul plaisir de la faire; et j'ai toujours prétendu que tant que personne n'en souffre, qu'on n'en doit pas soi-même souffrir plus tard, et lorsqu'on a rempli ses différents devoirs, la recherche du plaisir pour lui-même est parfaitement

légitime et se passe d'excuse. L'idée contraire n'est qu'un reste de l'antique culte du sauvage à l'égard de ses divinités élémentaires. Il croyait plaire à son dieu en infligeant des souffrances, et imaginait que son dieu lui en voudrait d'être heureux.

Outre ces occupations habituelles auxquelles je me livrais au Club, il faut mentionner encore des causeries avec mes vieux amis dont la plupart étaient des membres du Club, et des conversations moins fréquentes avec de nouveaux amis, car je suis lent à former de nouvelles amitiés. Puis, à l'approche du soir, je retournais à Queen's Gardens, de façon à y être à sept heures, pour dîner. Après le dîner, je me livrais à diverses occupations incapables de m'agiter. Ainsi s'écoulaient habituellement mes journées.

En mai 1871, Spencer, qui tout entier à son œuvre, semble avoir à peine remarqué la commotion européenne de 1870-71, écrit à Youmans : « J'ai reçu, il y a une semaine environ, la traduction française des *Premiers Principes*. Elle contient, du Dr Cazelles, une introduction qui est *admirable*, exactement ce qu'il faut pour donner au non-initié une conception générale préliminaire. C'est tout juste ce dont j'ai longtemps senti le besoin, et nul ne pouvait mieux s'en acquitter qu'un Français ayant de la sympathie pour mes idées.

« Une traduction de cette introduction rendrait d'immenses services, mais je ne puis guère la faire faire ici. »

Youmans lui-même était venu en Angleterre, occupé par un projet qui devait aboutir bientôt à la création de la *Bibliothèque scientifique internationale*, l'idée étant que les différents éditeurs de celle-ci, dans les différents pays, assuraient aux auteurs des ouvrages traduits pour la collection, des honoraires établis. Youmans n'eut pas de peine à intéresser Spencer au projet, comme on peut le voir par la lettre que voici, de ce dernier :

« 4 juillet 1871.

« Mon cher Youmans,

« Je désire faire tout mon possible pour étendre et consolider les arrangements que vous, faites avec des auteurs anglais - arrangements qui reviennent, en pratique à un droit international de propriété littéraire.

« Ayant depuis dix ans tiré si grand profit des arrangements que vous avez faits en ma faveur avec les Appleton, arrangements qui m'ont mis sur un aussi bon pied que l'auteur américain, j'ai toutes raisons de penser que les intérêts des auteurs anglais seront grandement servis par le succès des négociations que vous êtes venu poursuivre ici. Plusieurs de mes amis parmi les hommes de science, qui ont retiré des contrats que vous avez faits pour eux des avantages pécuniaires ou autres en diront autant, j'en suis sûr.

« J'ai vu, en en causant avec M. Appleton lors de son récent, séjour ici, qu'il désirait appliquer à ses rapports avec les autres auteurs anglais le même système équitable dont moi-même et d'autres ont tiré profit. Et maintenant qu'il vous a donné pleins pouvoirs pour prendre des engagements d'après ce système, je crois très désirable que tous y coopèrent. Étant donnée la haute situation des Appleton, tant sous le rapport du caractère des ouvrages qu'ils publient que sous le rapport du chiffre de leurs affaires, il nie semble que le projet qu'ils adoptent n'a

besoin pour être accepté par les auteurs anglais que d'être porté à leur connaissance et compris par eux.

« Veuillez faire de cette lettre tel usage qui sera de nature à faciliter vos négociations.

« Toujours sincèrement à vous,

« HERBERT SPENCER. »

La vie sociale de Spencer, à cette époque, était fort calme. Il assista au mariage de Leslie Stephen et de la plus jeune des Thackeray - l'aînée a épousé M. Ritchie. Mais sa vie courante restait paisible.

C'est sans doute plus par inclination que par principe que j'ai évité les connaissances et que je n'ai cultivé que les amitiés. Il n'y a en moi que très peu du « besoin de parler » ; aussi ne me soucie-je guère de causer avec les personnes qui ne m'intéressent pas. Je n'ai pas d'intérêts professionnels à défendre, pas de filles à marier; et ne me souciant pas du tout de faire voir aux parvenus combien de personnes je connais, je n'ai aucune raison de multiplier les relations sociales. J'ai donc évité la monotonie de la vie mondaine. Mon cercle, ne comprenant que les personnes dont la nature m'attirait plus ou moins, m'a toujours donné du plaisir et m'a procuré autant de commerce social que j'en désirais, parfois même plus, en réalité.

Il peut paraître contraire à l'idée qu'on se fait communément d'un philosophe que Spencer ait pratiqué la chasse. Cela lui est pourtant arrivé.

En octobre, il va chasser à Wykehurst, chez ses amis Huth. Mais le plaisir est limité.

Je n'avais pas tenu un fusil depuis l'âge de dix-huit ans; et bien que maintenant, à ma grande surprise et à celle des autres, je fusse très heureux à la chasse, ce sport ne m'amusait guère. Je préférerais réussir mon coup plutôt que de le manquer, c'est tout ce que je puis dire. Cela vient, je suppose, de ce que la battue, et tout ce qui lui ressemble, manque des éléments essentiels qui font le plaisir du chasseur. Celui-ci consiste surtout, comme les plaisirs qui accompagnent beaucoup d'autres activités, dans le fait que l'idée favorable qu'on se fait de soi-même se trouve justifiée. Qu'il s'agisse d'un tour de force, d'un jeu d'adresse ou d'un jeu d'esprit, la satisfaction causée par le succès vient de ce que l'on se trouve à la hauteur de la tâche. La conscience de sa capacité accompagne toutes les réussites ; et accompagnant les activités dont le but est la conservation de la vie, elle a des ramifications qui s'étendent de tous les côtés. D'où il résulte que tout ce qui implique une capacité devient une source de plaisir : plaisir direct et simple si on est seul à le connaître, indirect et plus complexe si d'autres en ont aussi connaissance. Dans un sport tel que la chasse avec des rabatteurs, la capacité se borne à atteindre une cible mobile; il n'y a pas ici l'habileté qu'il faut pour poursuivre avec succès des oiseaux à l'état sauvage, disséminés de tous côtés. C'est pourquoi cette chasse ne confère que peu de plaisir, sauf quand on a le goût de tuer pour tuer.

Dans les premiers mois de 1871, M. Octave Smith, un ami que j'admirais et appréciais beaucoup, vint à mourir subitement. Quoique avancé en âge, il avait une

constitution vigoureuse et aurait pu vivre bien des années encore sans les suites d'un accident. Il offrait un exemple de cette vérité que lorsque un homme puise dans une grande force physique et intellectuelle une expérience journalière de ses aptitudes, il en résulte souvent chez lui un courage exagéré. Bien des années auparavant il avait souffert un sérieux dommage du fait d'une imprudence ayant cette origine; et maintenant, ou plutôt quelques années auparavant, un accident ayant la même cause laissa une légère lésion invisible qui engendra manifestement la maladie dont l'issue devait être fatale. Cette mort causa un grand vide parmi mes amis de la génération précédente, vide impossible à remplir.

L'automne fut rempli par des occupations diverses; un peu de pêche au saumon; une visite à la *British Association* qui se réunissait à Édimbourg, principalement pour aider Youmans dans son projet : Spencer, Huxley et Tyndall formèrent le comité d'admission des œuvres et demandèrent à plusieurs savants des livres divers - une visite à Saint-Andrews où les Huxley avaient loué une maison pour l'automne et où Spencer joua avec Huxley sur les célèbres *Golf links* de Saint-Andrews la seule partie de golf qu'il ait jamais jouée; puis une excursion en Écosse avec un nouvel ami, M. Hirst, un mathématicien distingué.

Un déplacement plus lointain fut nécessaire aussi à cette époque : Spencer alla avec Youmans à Paris pour s'entendre avec l'éditeur Germer Baillière au sujet de la *Bibliothèque scientifique* internationale. C'est à Paris, où Youmans voulut lui servir de secrétaire que Spencer commença un article qui parut dans la *Fortnightly* de décembre sur « L'administration spécialisée », en réponse à un article de Huxley sur le « Nihilisme administratif ». (*Fortnightly* de novembre).

En novembre encore, Spencer apprit par le Times qu'il venait d'être nommé Recteur de l'Université de Saint-Andrews. Il écrivit aussitôt pour refuser cet honneur et cette fonction voulant consacrer toute son énergie à l'achèvement de son œuvre. L'Université, alors, voulut lui confier le titre honoraire de docteur en Lois. Encore une fois Spencer refusa et il a par la suite refusé les honneurs de ce genre, les considérant comme nuisibles quoique partant d'une bonne intention.

À la fin de 1871, rapide excursion dans l'île de Wight; propositions pour la traduction en allemand des *Premiers Principes* puis de la *Biologie* et de la *Psychologie*; enfin, à la demande de Youmans, Spencer laisse faire son portrait à la condition que ce sera par un artiste de son choix, qui fut J.-B. Burgess.

J'avais deux raisons pour choisir M. J.-B. Burgess. La première était que n'étant pas portraitiste de profession, il devait à mon avis s'intéresser et s'appliquer à son travail plus que si la peinture de portraits était son affaire habituelle; la seconde, qu'il avait fait preuve d'un talent remarquable pour rendre l'expression. Un de ses tableaux, intitulé « Bravo Toro », exposé quelques années auparavant à l'Académie Royale, et représentant les spectateurs d'une course de taureaux espagnole, m'avait beaucoup frappé par la manière fidèle et variée dont il exprimait les caractères et les émotions. Je n'ai jamais vu de tableau ni entendu parler d'une œuvre d'un maître ancien qui soit aussi réussi, dans ce genre ou dans un genre analogue. Ses amis artistes dirent à M. Burgess qu'on ne devait pas viser à un succès de cette espèce, qu'il n'y avait pas là de grand art. Pour moi il me semble au contraire qu'un pareil succès est du meilleur aloi. Je connais un romancier habile à inventer des intrigues, et qui prétend qu'en matière de fiction, l'intrigue est la chose la plus importante, si ce n'est même la seule qui importe. Il n'accorde que peu de prix à l'étude des caractères, et à celle de ces ombres et de ces lumières de la pensée et du sentiment qui donnent de l'individualité aux

personnages : tout autant de choses qui ne sont, il est vrai, que les fleurs dont l'histoire est la tige. Quand je l'en croirai, j'en croirai aussi ces artistes qui font fi de l'art de rendre avec force et vivacité la nature morale et l'état d'esprit des personnes dont ils font le portrait.

« J'ai été à Boulogne », dit une lettre du 12 juin; et maintenant que je rencontre cette phrase, je me rappelle que mon vieil ami, du temps où j'étais ingénieur, Loch, dont le nom a disparu depuis longtemps de ces pages, se trouvait là avec sa femme et sa famille, et que mon voyage avait pour but de le rejoindre. Nous reprîmes nos habitudes d'autrefois, faisant de longues promenades dans la campagne et le long de la côte. L'une d'elles me laissa une impression durable. Nous passions devant une chapelle située au bord de la route, et au pied de laquelle étaient de nombreuses ofrandes, formées chacune de deux morceaux de latte cloués en croix. Cette vue me rappela ce que faisait une aimable et intelligente chienne, grande favorite à Ardtornish. En venant saluer quelqu'un après une absence de quelques heures ou d'une journée, agitant la queue et retirant ses lèvres comme pour un sourire grimaçant, elle cherchait un morceau de bois, de papier, ou une feuille morte, et l'apportait dans sa bouche : exprimant ainsi son désir de se rendre les gens propices. La feuille morte ou le morceau de papier étaient des symboles au même titre, ou peu s'en faut, que les croix rudimentaires. Quant à la sincérité du sentiment, il est probable que l'avantage était du côté de la chienne.

En automne, visite en Écosse; puis excursion en Suisse avec les Busk, par Cologne, Heidelberg et Berne pour arriver à Mürren. Mais l'air de la Suisse ne convenait guère à Spencer; au lieu de le fortifier, il l'énervait.

Il y a encore beaucoup à apprendre quant aux effets des conditions atmosphériques. Il me semble qu'il en est de celles-ci comme un médecin de ma connaissance prétend qu'il en est des remèdes : dans des conditions différentes elles produisent des effets opposés. L'air des grandes altitudes, qui excite les uns, déprime certainement les autres. Je n'étais pas seul à ressentir les mauvais effets de celui de Mürren. Deux de ces dames avaient des symptômes manifestes d'affaiblissement. Cet état d'épuisement que cause à tout le monde l'air raréfié des très hautes montagnes commence évidemment à être ressenti par quelques-uns sur des montagnes plus basses. La diminution de pression atmosphérique accompagnant une ascension de 1.800 mètres produit sur la respiration des effets qui ne sont pas manifestes chez quelques-uns, mais qui sont visibles chez d'autres. Ne serait-ce pas que deux facteurs entrant en jeu opèrent par leurs actions combinées, des résultats différents dans les différentes constitutions ? Une diminution de pression atmosphérique augmente l'exhalation de la peau et des poumons : l'eau se transforme plus rapidement en vapeur. Une des conséquences est que les liquides circulent plus vite à travers les tissus; cela favorise les échanges, et il en résulte une exaltation de l'énergie. En même temps la quantité d'oxygène que contient le sang est diminuée, et les poumons, par compensation, doivent déployer plus d'activité. Si les poumons sont bien développés, il suffit d'un peu d'activité supplémentaire pour parer à la situation, et l'on sent alors l'avantage d'une évaporation plus rapide de l'eau. Si au contraire le système respiratoire est au-dessous de sa tâche, on perd plus par la diminution d'oxygénation que l'on ne gagne par l'augmentation d'évaporation.

Grindelwald ne fut pas plus propice que Mürren : aussi Spencer quitta vite ses amis et, par Vevey, Evian et Genève, regagna Londres vers la fin de septembre. Quelques jours plus tard, il recevait de Darwin un exemplaire de *l'Expression des émotions*, qui sortait de la presse, et l'en remerciait ainsi qu'il suit :

« 16 novembre 1872.

Mon cher Darwin,

« J'ai tardé plus longtemps que je n'aurais voulu à vous accuser réception du nouveau volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ce retard vient en partie de ce que j'espérais pouvoir en lire davantage avant de vous écrire; mais ma capacité de lecture est si restreinte, et ce que j'en possède se trouvant employé maintenant à rassembler des matériaux pour le travail que j'ai en cours, je n'ai pas pu avancer beaucoup la lecture de votre livre. J'en ai lu assez cependant pour voir quelle immense quantité de faits vous apportez à l'appui de vos propositions.

« Je ne me permettrai de commentaires que sur un point où je vois que nous différons, c'est-à-dire l'explication de l'expression musicale, à propos de laquelle vous citez M. Litchfield. Je crois que si vous voulez retracer la genèse de la mélodie en commençant par les cadences d'une parole légèrement émue et passant par le récitatif, vous verrez que la mélodie se comprend très bien en vertu des principes que j'ai mis en lumière.

« Une bonne preuve de ceci est le fait que la mélodie proprement dite s'est développée dans un temps relativement récent. Le fait que le récitatif est l'expression naturelle de l'émotion est abondamment prouvé. Je me rappelle avoir lu que des Australiens emploient une sorte de récitatif quand ils se promènent en causant de choses qui les intéressent; et j'ai entendu des enfants se parler à eux-mêmes en récitatif quand ils jouaient à un jeu intéressant, où s'occupaient par exemple à cueillir des fleurs. Rapprochez ceci du fait que bien des races inférieures ne se sont jamais élevées au-dessus du récitatif, (les Chinois et les Hindous par exemple) et que même chez les Grecs, on peut croire que la mélodie ne différerait pas autant que maintenant du récitatif; ajoutez-y le fait que même à présent on peut entendre dans les *Highlands* des chants gallois dont le caractère se rapproche beaucoup du récitatif et vous verrez je pense que la mélodie est, comme je le prétends, une forme idéalisée des cadences naturelles de l'émotion. Je pourrais vous citer des phrases musicales qui, je le crois vous le prouveraient clairement. Priez votre fille de vous jouer à Robert « toi que j'aime » et je crois que vous comprendrez. Je ne veux pas dire que cela soit *tout*; car il y a dans la mélodie d'autres éléments. Mais cela en est, je crois, l'élément essentiel.

« Bien à vous,

« HERBERT SPENCER. »

Pendant longtemps j'ai eu l'intention d'ajouter à l'essai sur *l'Origine et la Fonction de la Musique* un post-scriptum consacré aux objections qu'on m'a faites : il aurait eu d'abord pour but de dissiper les méprises de M. Edmond Gurney, et ensuite de critiquer l'hypothèse de C. Darwin. Mais je ne pense pas être jamais en état d'exécuter mon projet.

Peu avant la date de cette lettre (dont j'ai changé la place pour plus de commodité) j'achevai et publiai le volume auquel le présent chapitre doit son titre. Je n'ai rien de particulier à en dire.

Je n'y ai pas fait grand changement, sauf des corrections verbales faites presque à toutes les pages de la sixième partie, intitulée « Analyse spéciale ». Je n'en mentionnerai qu'un, l'énoncé du paradoxe que la logique est une science de phénomènes objectifs, et non de phénomènes subjectifs, comme on l'admettait jusqu'alors. La preuve que j'en donne au paragraphe 302 me paraît encore concluante. En dehors d'un écrivain qui exprima dans *Mind* sa surprise qu'on n'y eût pas fait attention, tout le monde, autant que je puis le savoir, a passé à côté de cette doctrine révolutionnaire sans y prendre garde. Il me semble qu'il faudrait ou bien la rejeter ou l'approuver; car ses conclusions ne sont évidemment pas sans quelque importance philosophique. L'une d'elles ne touche-t-elle pas le fond de tout le système de Hegel ? Je donne à ma pensée une forme interrogative parce que je connais très peu la philosophie hégélienne. Mon impression est qu'elle part d'une proposition impossible à concevoir. Si cette manière de procéder est légitime, il ne l'est pas moins de continuer à marcher du même pas pour la suite des raisonnements, et d'affirmer que quoique une conclusion particulière semble nécessaire, et la conclusion inverse impossible à concevoir, c'est cependant cette dernière qui est vraie. Comme j'ai contre cette manière de raisonner, actuelle et potentielle, un préjugé obstiné, je n'ai jamais lu les ouvrages qui s'en servaient. Mais je voudrais que quelqu'un confrontât avec la philosophie hégélienne la proposition que la logique est une science objective, pour voir si l'une et l'autre peuvent coexister.

À propos de la septième partie, je puis remarquer ici que son élaboration mit en évidence, au plus haut degré, une habitude d'esprit dont j'ai déjà parlé. Le germe en est contenu dans l'essai sur le « Postulat universel » publié dans la *Westminster Review* d'octobre 1853. Dans la première édition des *Principes de Psychologie*, cet essai se développa jusqu'à devenir quatre chapitres; et maintenant, dans la seconde édition, les idées en ont pris, dans divers sens, un développement tel qu'il ne fallut pas moins de dix-neuf chapitres pour les exposer. Pendant longtemps je fus dans l'embarras à l'égard de la manière d'arranger ces chapitres. Pendant deux ou trois ans j'ai beaucoup réfléchi en me promenant le matin ou à d'autres moments de la journée à l'ensemble de l'argument, essayant, mais sans succès, de trouver pour les différentes parties un ordre convenable. Ce ne fut qu'après cette longue période qu'elles se placèrent chacune, peu à peu, à son rang respectif et formèrent un tout cohérent.

Comment se fait-il que j'aie travaillé si longtemps à ce volume, commencé en 1870 et terminé seulement en octobre 1872 ? Je trouve dans ma correspondance de nombreuses allusions à ma mauvaise santé ; j'étais obligé de ne travailler qu'à petites journées, et de « prendre grand soin de ma tête ». Puis mon travail fut interrompu par l'exécution d'un autre ouvrage dont je vais parler. Mais il y a à cela une autre cause que j'allais oublier. Le volume se terminait par une partie additionnelle (partie IX « Corollaires ») . La sociologie repose sur la psychologie; et il fallait spécifier en psychologie un certain nombre de ces vérités plus spéciales qui doivent être fournies à la sociologie comme faisant partie de ses données. Déduire ces vérités spéciales des vérités générales exposées dans les parties précédentes fut une tâche intéressante.

L'« autre ouvrage » dont il vient d'être parlé, c'est *l'Étude de la Sociologie*. Younans avait fondé la *Bibliothèque scientifique internationale* et demandait à Spencer de lui fournir

un volume pour celle-ci. Spencer ne pouvait refuser, après tout ce que Youmans avait fait pour lui. Il accepta donc, et il fut entendu que le livre paraîtrait d'abord par chapitres, dans la *Contemporary* en Angleterre, et en Amérique dans une revue que Youmans se proposait de fonder, et qu'il fonda en effet sous le titre de *Popular Science Monthly*, un recueil excellent d'ailleurs, qui prit naissance en un temps très court, de façon presque inopinée, plus vite en tout cas que ne l'avait espéré Youmans.

La revue lancée ainsi tout à coup était *The Popular Science Monthly*, qui, sous la direction de mon ami a fourni une carrière prospère et fait beaucoup de bien. Le frère de mon ami, le Dr W.-J. Youmans, qui l'aïda pendant bien des années, en est maintenant le directeur. Voici un extrait d'une de mes lettres, datée du 29 avril :

« Merci pour le chèque, qui est généreux. Avant de le recevoir, j'avais l'intention de vous écrire et de vous demander si la revue, au point de vue pécuniaire, est à vous; ou si ce sont les Appleton qui en courent le risque. Si elle est à vous, je me propose de vous donner mes articles *gratis* ».

Il se trouva que la revue était la propriété des Appleton. Par conséquent j'acceptai le chèque, et je continuai à recevoir d'Amérique des émoluments égaux à ceux que la publication me rapportait en Angleterre.

Un autre travail supplémentaire se place à la même époque la préparation d'un article intitulé. « L'Évolution d'après M. Martineau ». qui fut publié dans la *Contemporary*. Cet article était une réponse à quelques réserves faites par Martineau dans une conférence sur l'Évolution qu'avait publiée la même Revue.

Rien de très intéressant à noter pendant la fin de 1872 et les premiers mois de 1873.

Au bout de deux mois, je devais subir une grande perte. Une intimité solidement établie depuis quelques années, et d'où j'attendais, pour les années à venir, plaisir et profit, se termina brusquement. Le 10 mai 1873 m'arriva d'Avignon la nouvelle que John Stuart Mill était mort le jour précédent. Un érysipèle, dû probablement à un peu de surmenage physique suivi d'exposition au froid, l'emporta subitement alors qu'il était encore actif de corps et d'esprit.

Pendant une très longue période, il avait été la seule figure remarquable dans les régions supérieures de la pensée. Si grande en effet était son influence qu'entre 1840 et 1860 environ, peu de gens osaient mettre en question ses opinions. La méthode déductive était alors tombée dans un tel discrédit qu'en matière de science concrète on ne tolérait que l'accumulation et l'enchaînement des faits. Aussi le *Système de Logique*, qui tout en n'ignorant pas le raisonnement déductif, s'occupait surtout des méthodes du raisonnement inductif, formulait-il avec autorité et justifiait-il les croyances et les pratiques de la plupart des hommes cultivés. À cette époque aussi l'agitation libre-échangiste donnait plus d'intérêt que jamais aux discussions d'économie politique. Ceci donna naturellement une vogue extraordinaire à son livre sur l'économie politique, qui fournissait des armes aux libre-échangistes. Enfin la philosophie expérimentale, dont il était le maître le plus autorisé, n'était pas alors l'objet de grandes critiques de la part des Transcendentalistes, qui en sont devenus depuis les antagonistes actifs.

En faisant acte de présence à quelques réunions, j'avais pris part en quelque mesure à son élection comme membre du Parlement pour la circonscription de Westminster; car je désirais que ses idées trouvassent à s'exprimer à la Chambre des Communes. Je crois que quelques autres et même moi nous nous faisons une idée exagérée de ce qu'il en pourrait résulter. Celui qui a produit par ses livres une forte impression impersonnelle produit rarement une impression personnelle équivalente. Les facultés qui font sa supériorité comme écrivain ne sont pas toujours accompagnées de celles qui confèrent la supériorité dans une conversation personnelle ou dans un débat; et surtout quand il doit s'adresser à des gens avec qui il est aussi peu en sympathie que l'était Mill avec l'ennuyeux régiment de nos législateurs. Lorsqu'il perdit son siège à une élection suivante, ayant à lui écrire à propos d'autre chose, je lui exprimai ma conviction qu'après tout il était mieux placé en dehors qu'en dedans de la Chambre des Communes; et il me répondit n'être pas loin de partager mon avis.

S'il avait vécu plus longtemps, outre d'autres écrits importants, il aurait fait sans doute d'autres efforts encore en faveur du bien social; car Mill ne se contentait pas de parler; il s'efforçait aussi d'agir. Je voudrais que quelqu'un entreprît de le comparer avec Carlye, comme type d'utilitarien à opposer à un type d'anti-utilitarien. Sous le rapport soit de ses relations domestiques, soit de son activité publique, l'utilitarien aurait tout l'avantage; et sa conduite comme mari et comme citoyen constituerait un piquant commentaire des attaques auxquelles s'est livré son compétiteur au sujet de sa foi éthique.

Au mois de juillet, Spencer rendait visite à une des filles mariées de ses amis Potter, dans les Grampians. Après quelques excursions, retour à Londres en septembre.

Avant d'en être aux deux tiers de mon *Étude de la Sociologie*, je m'aperçus que pour d'autres raisons que celle que je viens de dire, j'avais bien fait d'entreprendre ce travail.

D'abord, raison excellente, la réunion des matériaux pour les *Principes de Sociologie*, que je ne faisais pas moi-même, bien qu'avançant depuis quatre ans, n'était pas assez avancée encore pour ce que je voulais faire. Je voyais bien qu'un délai d'encore dix-huit mois environ avant d'aborder cette entreprise plus vaste, me permettrait de me mieux documenter.

Autre raison : diverses considérations générales touchant la sociologie, dont j'avais compris la nécessité en tant que préliminaires à une discussion scientifique, pouvaient être traitées maintenant avec avantage, tandis qu'elles n'auraient pas pu être incorporées dans les *Principes de Sociologie*, ou bien placées au commencement du livre, elles l'auraient rendu trop volumineux. Elles trouvaient une place toute naturelle dans *l'Étude de la Sociologie* qui jouait en quelque sorte le rôle d'une introduction.

Et puis, peu de personnes ayant encore une idée quelconque de la science sociale, la diffusion d'une conception pareille ne pouvait qu'être utile avant la publication des *Principes*. Non seulement les historiens ne concevaient pas la possibilité de la sociologie, mais ils la niaient. Occupés comme ils l'avaient toujours été à raconter les événements de la vie des sociétés, ils avaient fait peu attention, ou même pas du tout, à l'évolution de leur organisation. Si un biographe, parce que les incidents de la vie de

son héros ne comportent pas de prévision scientifique, disait qu'il n'y a pas de science de l'homme, ignorant ainsi tous les phénomènes de la formation et des fonctions du corps, il serait pareil à l'historien ordinaire qui absorbé par les actions des rois, les intrigues de cour, les querelles, victoires et défaites internationales, où les prévisions positives sont impossibles, affirme qu'il n'y a pas de science sociale, et oublie ainsi les structures dépendant les unes des autres qui se sont développées tranquillement pendant que se passaient les choses dont il parle. Le seul fait que pendant tant de siècles ni lui ni ses lecteurs ne se sont presque jamais doutés de la croissante division du travail qui caractérise partout l'évolution sociale, montre combien il était nécessaire d'exposer le but et la nature de la science sociale.

Enfin m'apparut une raison plus forte encore d'adopter cette marche. En décrivant, avec exemples à l'appui, les diverses formes de préjugés contre lesquelles dans l'étude de la sociologie il faut se tenir en garde, je m'aperçus avoir besoin moi-même des avis que je donnais. Aussi, tout en gardant mes idées sociales, je mis plus de promptitude à reconnaître la valeur relative des formes disparues, et je me préparai mieux à juger avec impartialité des différents facteurs du développement social. Sans perdre mon aversion à l'égard de certaines institutions, croyances, ou manières de sentir barbares, je compris mieux la nécessité de les considérer avec calme comme ayant été les meilleures dans les temps et les lieux où elles se produisirent, et comme des phases par lesquelles il fallait inévitablement passer au cours de l'évolution sociale.

La fin de *l'Étude de la Sociologie* parut dans la *Contemporary* d'octobre et le volume parut le 1er novembre. L'article provoqua une lettre de Gladstone (dans la *Contemporary*) à laquelle Spencer répondit, dans un appendice au volume.

Ce dernier fut un véritable succès au point de vue pécuniaire : en tout (revues anglaise et américaine, et volume) il rapporta à Spencer 35.000 francs environ, en même temps qu'il faisait vendre davantage les autres livres du philosophe. C'était un résultat tout à fait inespéré.

Chapitre XXVIII

Quelques incidents. La sociologie descriptive

1873-4. ÆT. 53-54

[Retour à la table des matières](#)

Depuis la seconde série des *Essais* en 1864, Spencer avait publié assez d'études nouvelles pour remplir un nouveau Volume, et, ces études ayant un intérêt permanent plutôt que d'actualité, il décida de les ré-imprimer. Mais auparavant, il voulut en écrire un - qui en devint deux - en réponse à différentes critiques, pour le joindre aux essais devant constituer la 3e série.

Depuis la publication des *Premiers Principes* en 1862, il avait paru dans la presse un certain nombre de critiques de cet ouvrage et de ceux qui le suivirent, dues à des écrivains de compétence reconnue. Spencer voulut répondre aux objections qu'ils soulevaient : de là la « Réponse aux critiques », deux articles qui parurent en novembre et décembre 1873 dans la *Fortnightly*, répondant aux critiques anciennes, et aussi à deux critiques toutes récentes de la *Quarterly* et de la *British Quarterly*. Cette réponse provoqua de la part de cette dernière un second article qui obligea Spencer à reprendre la plume, d'où une brochure qui provoqua dans *Nature* une assez vive discussion que Spencer résuma, en y répliquant, dans une seconde brochure pour montrer qu'après tout, les assertions du philosophe restaient debout.

À la même époque Spencer donna quelque temps à une question d'ordre pratique, celle de la Séparation de l'Église et de l'État.

La question fut encore discutée dans une réunion qui eut lieu peu après, un banquet auquel assista J. Chamberlain, où l'on décida de dresser un premier projet, ce qui fut fait. Ce projet doit exister quelque part : mais il n'a point encore vu le jour, la question n'ayant pas été posée.

À cette époque, il ne semblait pas impossible de voir la question passer soudain au premier plan sous la forme d'une proposition de séparation de l'Église et de l'État, en attribuant à celui-ci tous les biens dont il a actuellement la garde. Ceux qui étaient hostiles à toute mesure de ce genre auraient pu se trouver pris au dépourvu à moins qu'ils n'eussent des plans tout préparés en vue de cette opération. J'en avais causé déjà avec M. Miall; et j'en avais parlé aussi avec John Morley et Frédéric Harrison. Une réunion eut lieu comme il avait été convenu, et nous en vîmes à une entente générale. On pensa que le travail serait bien réparti si on laissait aux *dissenters* l'agitation en vue de la séparation sur le terrain religieux, tandis que ceux qui envisageaient la question surtout au point de vue séculier s'occuperaient du problème des biens.

On arriva aussi à s'entendre sur les mesures à proposer. On convint de maintenir les traitements des intéressés jusqu'à la mort de ceux-ci dans la grande majorité des cas, et de dédommager les patrons laïques; on abandonnerait aux paroissiens les églises de paroisse, pour être employées à leur guise dans un but religieux; et après qu'on aurait satisfait à toutes les réclamations équitables, on aurait affecté les fonds restants à la liquidation de la dette nationale. On convint aussi qu'il appartiendrait à l'État de régler, dans chaque cas particulier, l'usage qui serait fait, en vue de remplir autant que possible l'intention des donateurs, des biens volontairement conférés à l'Église depuis la réformation.

Je saisis l'occasion de dire ici que pour moi l'éducation telle qu'on la comprend maintenant, non seulement n'augmente pas la faculté de penser librement chez ceux qui la possèdent en quelque mesure, mais tend à diminuer ce qu'ils en peuvent posséder naturellement. De plusieurs exemples par moi observés, je ne mentionnerai que le plus frappant, celui d'un gradué de l'Université qui venait de prendre honorablement ses premiers grades. À côté des connaissances qu'impliquaient ces grades il était d'une ignorance incroyable. Il me demanda un jour si le fait qu'un vaisseau disparaît à l'horizon tient à ce que notre vue ne porte pas au-delà, ou bien à la courbure de la terre, comme le disent quelques-uns. Comme on faisait allusion à l'accroissement de la population de l'Angleterre, il montra qu'il ignorait que cette population fût en train de s'accroître. Il parlait du gésier d'un chien, très surpris de s'entendre dire que les mammifères n'ont pas de gésier. Mais c'est en commençant d'écrire sous ma dictée qu'il fit preuve de la plus étonnante ignorance. Il ne savait pas qu'un paragraphe se commence toujours par un mot placé en retrait sur la ligne. Il mettait la première ligne d'un paragraphe au même niveau que les autres; et j'eus besoin de lui expliquer que lorsque la dernière ligne d'un paragraphe est complète, placer en retrait le premier mot du suivant est la seule manière de montrer qu'un nouveau paragraphe commence. Voilà un garçon qui pendant ses années d'école et de collège s'était occupé de livres chaque jour pendant bien des heures, et qui poussait le manque d'esprit d'observation au point de n'avoir jamais remarqué ce trait commun à tous les livres; bien moins encore s'était-il rendu compte de la raison de la chose!

De nos jours tout le monde entend parler des inconvénients résultant de la surcharge des programmes scolaires; mais si l'on en parle beaucoup, on ne les allège pas ! Quoiqu'il soit prouvé que l'accumulation des connaissances, quand elle dépasse la faculté qu'on a de les employer, n'ajoute pas à la valeur d'un homme, mais la diminue au contraire, on n'en continue pas moins à prendre comme mesure de la valeur de celui-ci la quantité de ses connaissances. Par suite des idées qui ont cours en matière d'éducation il est devenu pratiquement impossible de changer ce système; et l'esprit de la jeunesse, surchargé de connaissances inutiles, nous montrera bientôt l'effet de mesures que l'on peut qualifier de mesures prises en vue de l'augmentation de la stupidité.

Nous avons vu plus haut comment commença la préparation des *Principes de Sociologie* : par une compilation de matériaux et de faits manifestant l'évolution sociale. Spencer pensa qu'il pouvait y avoir avantage à publier cette compilation, bien qu'elle n'eût été établie que pour lui fournir la base de son travail. Commencée en 1867, la besogne était fort avancée en 1874. Mais le départ de M. Duncan pour les Indes avait arrêté le travail. Spencer avait cherché à remplacer son collaborateur, mais sans succès ; un jeune candidat au ministère - qui d'ailleurs prêchait de temps à autre - dut être congédié au bout de peu de temps, tant il était impropre à la besogne.

Après un certain temps, toutefois, Spencer trouva à remplacer M. Duncan. M. James Collier, élève des universités de Saint-Andrews et d'Édimbourg donna pleine satisfaction, et la *Sociologie descriptive* reprit son cours.

J'étais maintenant à ce point avancé que les tables contenant les faits classés présentés par quelques-unes des sociétés non civilisées étaient à l'impression; et quand mon ami Youmans revint en juillet 1871, il en vit un certain nombre d'épreuves. À l'inverse de ceux qui n'ont pas quitté les œillères que l'éducation leur a mises sur leurs yeux, il était toujours prompt à reconnaître les choses qui sortent du commun, et à voir leur importance relative. Il comprit tout de suite que montrer les phénomènes sociologiques sous un jour tel qu'il devenait facile de les comparer entre eux dans leurs coexistences et leur succession, telles qu'ils se présentent chez des peuples divers à différentes époques, rendrait infiniment plus aisée la découverte des vérités sociologiques. Avoir devant nous, sous une forme commode, la preuve des rapports qui existent partout entre une grande activité militaire et la dégradation des femmes, entre une forme despotique de gouvernement et un cérémonial compliqué dans les relations sociales, entre des activités sociales relativement paisibles et le relâchement des institutions coercitives, favorise beaucoup plus le progrès du bien-être humain que de savoir si l'histoire d'Alfred et des gâteaux est un fait ou une légende, si la reine Élisabeth eut ou non une intrigue avec Essex, où s'est caché le Prince Charles, et quels furent les détails de telle bataille ou de tel siège; bavardage historique incapable d'agir sur les idées que se font les hommes de la manière dont les phénomènes sociaux dépendent les uns des autres, ou de les aider à diriger leur conduite publique. Sans reconnaître les corrélations sociologiques dont je viens de parler, qui, à la vérité, à ce moment-là ne sautaient pas aux yeux, comme ce fut le cas quand furent préparées un plus grand nombre de tables, mon ami n'en sut pas moins prévoir combien ce travail aiderait à rendre plus rationnelles les idées que les hommes se font de la civilisation, et à guider leur conduite en politique.

Aussi était-il désireux de voir l'entreprise avancer plus vite. La première division, traitant des races non civilisées, était en marche, comme aussi la troisième division,

traitant des races civilisées existantes, mais l'exécution de la seconde division, traitant des races civilisées éteintes et tombées n'était pas commencée ni près de l'être. Il m'engagea vivement à attaquer aussi cette division. Je lui expliquai que mes ressources, déjà, suffisaient à peine aux frais de compilation et d'impression, et que je ne pouvais pas aller plus vite. Désireux comme il l'a toujours été de voir se faire les choses utiles, il me fit une proposition remarquable. Si je voulais surveiller l'exécution de la seconde division, il entreprendrait au nom des Américains de fournir les fonds pour payer le compilateur et l'imprimeur. Je ne puis me rappeler de quelle manière je reçus cette proposition. À la vérité je l'avais oubliée jusqu'à ce que ma correspondance me la rappelât. Pourtant, comme le montrent des exemples subséquents, je finis évidemment par accepter.

Spencer s'attacha un nouveau collaborateur, M. R. Scheppig, qui fit fort bien l'affaire. Mais Spencer n'accepta pas la combinaison proposée par Youmans; il fit les frais du supplément, de collaboration.

Le premier numéro de la *Sociologie descriptive* parut en juillet 1873. Seulement l'auteur dut, reconnaître en septembre que l'opération était désastreuse au point de vue financier. En huit mois il ne s'en était pas vendu 200 exemplaires. Une fois encore les Américains se montrèrent sous un jour des plus honorables. Un actuaire de Saint-Louis, M. Edwin W. Bryant écrivait à Youmans pour lui proposer de réunir, par souscription, une somme de 25.000 francs qui serait remise à Spencer pour lui permettre de continuer son travail. Spencer devait employer cette somme comme il lui plairait, et Bryant s'inscrivait pour 12.500 francs. Spencer fut très sensible à cette offre généreuse, mais ne voulut pas accepter. Pendant un temps, un autre projet fut discuté : Spencer vendrait au 1/3 ou même au 1/4 du prix de détail un certain nombre d'exemplaires qui seraient offerts aux Bibliothèques publiques d'Amérique, par les acheteurs groupés autour de Bryant, et par Bryant même. À la réflexion, toutefois, ce projet aussi fut abandonné. Après tout, écrivait Spencer « je n'ai aucune raison de chercher à accumuler » ; et la vente des autres ouvrages, qui augmentait, semblait devoir compenser les pertes dues à la *Sociologie descriptive*. Et Spencer continua son œuvre, sans secours financier.

Seulement, pour ne pas compromettre ses ressources, il décidait de ne publier que la première partie des deux divisions relatives aux *Races civilisées éteintes*, et aux *Races sauvages*. Mais cette décision fut vite abandonnée. Les collaborateurs de Spencer tiraient un bénéfice moral de la publication : il leur avait promis un bénéfice matériel dès que la vente aurait dépassé un certain chiffre. Il ne voulut pas leur enlever ces profits qui d'ailleurs les stimulaient notablement. D'autre part, il était utile que les faits réunis pussent profiter aux sociologues futurs. La *Sociologie descriptive* paraîtrait, donc en entier.

« Je me trouvai donc engagé à plus qu'il ne m'avait paru d'abord. J'acceptai la situation. et si désastreuse que fût l'entreprise au point de vue pécuniaire, je la poursuivis durant les sept années suivantes. »

Il faut noter que Spencer se trouvait ramené en quelque sorte à son point de départ comme écrivain. En 1842, à vingt-deux ans, la question qui l'intéressait était d'ordre politico-moral : « Quels sont les devoirs de l'État, et qu'est-ce qui n'est pas son devoir ? » De là la brochure sur « La véritable sphère du Gouvernement ». Mais Spencer ne se dissimulait pas le caractère incomplet de son travail. Ayant eu à réfléchir beaucoup, il reprenait la question en 1848, en s'attelant à la *Statique Sociale* qui paraissait à la fin de 1850.

Il était revenu au point initial.

Pendant les sept années suivantes je fis de même, moins par propos délibéré que par une tendance inconsciente. Je considérai, et je traitai dans différents essais non seulement des questions en rapport étroit avec mon sujet politico-éthique, mais aussi des sujets qui n'y avaient trait que de loin. Cette portée plus grande donnée à mon enquête me conduisit à des conclusions plus générales, aboutissant à d'autres plus générales encore qui sont exposées dans le programme de la *Philosophie Synthétique* établi dans les premiers jours de 1858. Les doctrines concernant l'organisation sociale, puis les doctrines éthiques, y étaient, d'après leur place dans la série de ces volumes, présentées comme le résultat des doctrines renfermées dans les volumes sur la biologie et la psychologie aussi bien que de celles contenues dans les *Premiers Principes*. C'est-à-dire que mes conclusions politico-éthiques formaient la dernière partie du système et qu'elles étaient préparées par les premières parties. Depuis 1858, j'avais passé mon temps à écrire les volumes où je m'occupais des sciences plus simples, en tant que base véritable des sciences plus complexes. Enfin, en 1874, j'avais franchi le second cercle, de beaucoup plus considérable que le premier; et, une fois de plus j'étais revenu non pas immédiatement à mon sujet de début, mais à la sociologie en général, qui y conduit.

Spencer avait encore élaboré *La sociologie descriptive*, et incidemment écrit *l'Étude de la Sociologie*. Ce n'était du reste que des œuvres d'attente en quelque sorte, ou plutôt des introductions, les préliminaires à l'étude qui, ayant été en quelque mesure celle du début de sa carrière, devenait, agrandie et élargie, celle de la fin.

Chapitre XXIX

Le premier volume de la *Sociologie*

1874-1877. ÆT. 54-57

[Retour à la table des matières](#)

Le travail auquel Spencer était, obligé de s'adonner, à cette époque, était d'un genre tout particulier, demandant beaucoup de méthode et de précision. Il fallait placer en ordre et en bon ordre une masse énorme, très variée de faits, pour en faire la base d'une argumentation fort longue.

Pendant les vingt-cinq dernières années, j'avais accumulé des extraits et des notes. Mes lectures, quoique peu étendues, et dirigées surtout vers les sujets qui m'occupaient alors, portaient souvent, à ma connaissance des faits ayant trait à telle ou telle des divisions de la sociologie. Je couchais par écrit ces faits avec les idées qu'ils me suggéraient, et je mettais le papier de côté. Ces nombreux matériaux manuscrits restèrent des années sans être classés; mais de temps en temps je mettais un peu d'ordre dans le contenu de mon tiroir, groupant ce qui se rapportait à la question ecclésiastique, à la question politique, à la question industrielle, etc., si bien que lorsque je commençai à construire, je disposais déjà d'une quantité considérable de briques et de pierres brutes.

Mais j'avais maintenant à utiliser la quantité de matériaux relativement grande rassemblée dans la *Sociologie descriptive*. Pour économiser le travail, il fallait les classer de nouveau. Tant pour éviter des erreurs dans la transcription que pour épar-

gner du temps, je pris l'habitude de découper deux exemplaires du texte imprimé. Supposons que mon sujet général fut les Idées primitives. Je lisais tous les extraits concernant les races sauvages et demi-civilisées réunis sous la rubrique « Supers-titions » et sous d'autres rubriques, où je pouvais trouver des exemples du même genre, comme celles de « Connaissance ». « Question ecclésiastique, etc. ». En lisant je marquais tout ce qui avait une portée significative; et ces passages étaient découpés par mon secrétaire qui remplaçait auparavant les renvois que la coupure aurait détruits. Ce tas de coupures allait rejoindre les matériaux déjà accumulés; puis il fallait les classer de nouveau tous avant de commencer à écrire. Précédemment, j'avais réfléchi pendant longtemps aux subdivisions du sujet « Idées primitives »; et j'avais fixé les titres de plusieurs chapitres : « Idées du sommeil et Rêves », « Idées de la Mort et de la Résurrection », « Idées d'un autre monde », etc. Prenant un certain nombre de feuilles de papier écolier, doubles, chacune pouvant contenir de nombreuses notes entre leurs deux pages, je les plaçai en demi-cercle sur le plancher, autour de mon fauteuil : j'avais auparavant mis sur chacune le titre d'un chapitre, et je les avais disposées dans l'ordre où elles devaient probablement se suivre. Alors, mettant devant moi le tas de notes et d'extraits, je les distribuais, après lecture, aux différents chapitres auxquels ils appartenaient. Parfois je trouvais un fait qui me montrait la nécessité d'un chapitre auquel je n'avais pas pensé. Je prenais alors une nouvelle feuille pour y placer ce fait et d'autres analogues. Il fallait d'ordinaire plusieurs séances pour trier ainsi tout le tas. Puis, la plupart du temps, comme ce travail se faisait d'avance, il fallait y revenir avant que les séries de chapitres fussent rangées dans leur ordre définitif et que les matériaux fussent tous distribués.

Au moment de commencer un chapitre je faisais encore une classification approximative. Devant moi, sur une petite table, j'avais un pupitre rudimentaire, une simple planche avec des gonds, recouverte de drap vert, qui au moyen d'un appui mobile placé, derrière pouvait s'incliner selon différents angles. J'y groupais les matériaux rassemblés qui se rapportaient aux parties successives des chapitres; et j'arrangeais selon l'ordre le plus commode ceux qui devaient rentrer dans chaque partie. Alors, tout en dictant, je tendais de temps à autre à mon secrétaire un extrait à incorporer au texte.

Spencer se mit donc au travail. Quelques récréations occasionnelles sont rappelées par lui : le dîner de jour de l'an traditionnel depuis 1856, chez Huxley : des visites aux Higford Burr, à Aldermaston, d'où Spencer visita Silchester, très ancienne ville romaine, et parmi les mieux conservées d'Angleterre : des visites à Sevenoaks, chez Spottiswoode, très occupé des choses de l'électricité et qui fut un des premiers à faire usage des lampes Swan. Mais Spencer les banquets et les soirées, se réservant pour l'intimité des vieux amis.

Au mois de mai de cette année, je fus élu membre du comité de l'*Athenæum* pendant longtemps je pris une part active, à l'administration de ce club. Je dis une part active, parce que j'assistais régulièrement aux séances du comité. En dehors des périodes où je n'étais pas en ville, je crois que je n'en ai manqué qu'une seule, et cela par oubli.

Je puis mentionner ici certains traits de nature que je découvris grâce à ce que je constatai sur moi-même en tant que membre d'un comité. Le plus remarquable de ces traits est le manque de tact. C'est un défaut, qui me vient par hérédité. Les Spencer de la génération précédente se distinguaient par leur tendance à ne rien garder pour eux :

Ce qu'ils pensaient, d'ordinaire ils le disaient sans beaucoup de prudence. Ma mère avait une extrême simplicité d'esprit, à tel point qu'à l'encontre des femmes en général, elle ne mettait pas la moindre politique dans sa manière d'agir avec autrui. Ces traits se trouvaient réunis chez moi. J'exprimais sans détour mes idées et mes sentiments : aussi, tandis que d'une part, en ne pensant souvent, pas à ce que devaient sentir les gens, j'excitais une opposition de leur part, d'autre part je découvrais mes intentions dans bien des cas où il aurait fallu les cacher pour réussir.

Mon attention fut une fois irrésistiblement attirée sur ce trait de caractère et sur ses effets. J'avais fait en séance du comité, avec ma brusquerie habituelle, je ne sais plus quelle proposition : ceux dont je n'avais pas assez respecté les préjugés votèrent contre moi, et ma proposition fut rejetée. Une semaine plus tard, feu Sir Frédéric Elliot, un homme à qui la vie officielle avait enseigné la prudence dans ses expressions et qui, à en juger par ses manières, était aussi un diplomate de nature, fit en substance la même proposition et eut sans difficulté gain de cause grâce au soin qu'il prit de ne marcher sur le pied de personne. Cette leçon néanmoins ne me changea pas ou ne me changea guère. Nous disons que l'expérience nous instruit; mais l'expérience est pratiquement sans pouvoir pour modifier des tendances naturelles accentuées. Qu'on me permette d'ajouter que si je manque parfois mon but du fait de mon peu de tact, en revanche je l'atteins souvent du fait de ma persévérance.

Spencer était membre aussi du comité de la *London Library*, mais il assistait plus irrégulièrement aux réunions, étant peu attiré par la besogne administrative. Au cours de l'automne durant son séjour habituel à Ardtornish, il participa à une excursion au Loch Garten où un fait d'ordre naturel attira son attention.

Ce *loch* est long d'un demi-mille ou un mille, et large d'environ un quart de mille. Une brise de force modérée soufflait; de sorte que près de nous, sur la plage sablonneuse, déferlaient de petites vagues, larges peut-être de dix-huit pouces et hautes de trois. Après notre *pic-nic*, nous gagnâmes en ramant l'autre bout du *loch*. À mesure que nous approchions de la rive, les vagues diminuaient de hauteur, jusqu'à n'être plus que des rides à la surface de l'eau; et enfin nous nous trouvâmes dans une eau tout à fait tranquille. En arrivant dans cette région unie, je distinguai à ma grande surprise de faibles ondulations qui ne se laissaient apercevoir que par le miroitement de l'eau, marchant dans la direction opposée à celle du vent. On ne pouvait les expliquer que comme des retours de vague provenant de la plage sablonneuse à l'autre bout du *loch*, retours de vagues qui, persistant à travers la masse entière de l'eau agitée, finissaient par reparaître dans cette région calme et éloignée. Bien des personnes doivent avoir observé comment, quand une vague se brise contre une côte, le retour de vague se précipite en arrière vers le large; et quelques personnes savent que cette vague de retour continue sa marche vers la mer, modifiant invisiblement la forme des vagues qui viennent à la côte jusqu'à ce qu'elle ait disparu, an loin, du fait de la friction. Tout en acceptant théoriquement cette vérité, je n'en concevais que vaguement la réalité. Maintenant elle me devenait très claire.

En août, Spencer assista à la réunion de l'Association Britannique à Belfast, présidée par Tyndall - qui dans son discours concernant les points de contact de la science et de la théologie, cita Spencer et les *Principes de Psychologie* - et passa quelques jours à Llandudno avec Lott, puis à Standish, avant de rentrer à Londres. Tout, l'hiver il fut au travail. Des

traductions française et allemande paraissaient (tome II de la *Psychologie*, en France; en Allemagne, *l'Éducation* et les *Premiers Principes*). En février et mai, il alla passer quelques jours à Brighton; à Pâques il était à Clifton avec Lott.

Peut-être le fait le plus digne d'attention est-il qu'au mois de mai je me mis à dicter le brouillon de cette autobiographie. Comment ai-je commencé de si bonne heure une pareille entreprise? me demandera-t-on. Voici pourquoi. Peu de temps auparavant, un ami me parla d'un projet assez important que je lui avais suggéré il y avait plusieurs années, pour venir en aide à un mouvement public qui se produisait alors. Je me rappelai en effet l'incident, mais je compris aussi que sans le secours de celui qui m'en réveillait le souvenir, je l'aurais totalement oublié. Ceci m'amena à penser que si ma biographie devait être écrite, un jour, par moi-même ou quelque autre, il importait d'en réunir immédiatement les matériaux, sous peine d'omissions graves.

« Mais pourquoi écrire une biographie ? » demandera-t-on peut-être. La question est assez raisonnable, attendu que j'ai souvent exprimé, à l'égard des biographies en général, une opinion défavorable. Je répondrai que dans ce temps où l'on fabrique les livres par milliers, où tant de gens, à peine ont-ils terminé et vendu un livre, font aussitôt le plan d'un autre livre, aucun homme dont le nom est très connu du public n'échappe à la nécessité de voir sa vie racontée par écrit. S'il ne l'écrit lui-même, quelqu'un d'autre s'en chargera pour lui. Je pensai donc que dans l'un et l'autre cas il serait bon d'avoir un récit méthodique des événements, tel que, j'étais seul à pouvoir le fournir à peu près complet; et qu'il faudrait mettre en ordre, au fur et mesure, les matériaux de vérification et de démonstration.

La manière d'exécuter cette tâche me fut quelque temps un problème. Je ne pouvais songer à interrompre mon travail ordinaire, à sacrifier une chose d'importance à une autre qui n'en avait relativement pas. Cependant, si je différerais d'écrire ces notes biographiques jusqu'au moment où j'aurais achevé la *Philosophie Synthétique*, je comprenais bien que je ne les écrirais jamais. Enfin je trouvai un compromis. Je me préparais chaque semaine en parcourant la correspondance et les documents se rapportant à la période dont j'avais à m'occuper; puis, le dimanche après-midi, je dictais pendant une heure à un sténographe, racontant brièvement les événements principaux, en les accompagnant de commentaires, sans m'occuper de la forme littéraire ou même de la correction de mes expressions. Ces notes, que le sténographe me remettait la semaine suivante transcrites et sous la forme d'un cahier de vingt ou trente pages grand format, je les prenais, et j'insérais entre les feuillets, à leur place respective, toutes les lettres et les autres papiers qui s'y rapportaient. Combien de temps continuai-je à procéder ainsi? je ne m'en souviens pas; peut-être cela dura-t-il environ une année. Enfin mon récit fut à jour et je m'arrêtai.

Cet informe brouillon avec les matériaux que j'y avais incorporés, resta des années dans le même état; j'y faisais seulement parfois une addition, et j'en redictais ici et là des parties sous une forme plus complète. Il serait resté ainsi jusqu'à présent sans la fatigue qui m'a interdit pendant longtemps tout travail un peu sérieux, et m'a obligé à me borner beaucoup même dans l'exécution d'un travail facile :

En juillet, le pèlerinage accoutumé à Ardtornish, où l'attention de Spencer est attirée par un phénomène d'optique.

Le long du rivage de Loch Aline, entre la nouvelle maison et le bac, il y a une plage inclinée où croît une bande d'utriculaires couverte à marée haute, à sec à marée basse, et à mi-marée partiellement flottante, de telle sorte que les feuilles supérieures de chaque plante affleurent. Un jour passant par là en voiture, alors qu'une brise fraîche, soufflant de l'autre côté du loch, produisait des vagues de dimensions moyennes dont la surface était naturellement couverte de rides et de vagues, je remarquai que toutes ces vagues et rides étaient arrêtées par la ceinture formée par ces herbes à moitié flottantes, tandis que les ondulations plus importantes traversaient la ceinture et traversant aussi l'eau calme qu'elle enfermait, atteignaient la rive. Ceci me frappa comme analogue à ce qui se produit au sujet des ondes lumineuses. Passant à travers un air qui contient des impuretés, - poussière, filmée ou vapeur épaisse - les plus courtes d'entre elles sont arrêtées, tandis que les plus longues continuent leur marche. Dans ces cas le soleil semble rouge : les rayons rouges étant formés par les plus longues ondulations. Les vagues, sans doute, sont d'une nature complètement différente, de sorte qu'il n'y a là qu'une analogie ; mais c'est une analogie intéressante.

C'est à Ardtornish que s'était passé un petit fait amusant que Spencer relate en passant. Le fils du garde-chasse en chef, âgé alors de six ou sept ans, courut un jour vers sa mère, après avoir aperçu Lord Kirkcaldy, qui s'adonnait à la pêche au saumon, et n'était pas un échantillon bien imposant de l'humanité.

« Maman, maman, cria l'enfant, j'ai vu le Seigneur¹ : et il est fait, tout, comme un homme. »

D'Ardtornish, Spencer alla à Llandudno, à Standish et à Londres, d'où il écrivait, une lettre fort sage à Youmans, à qui il conseillait de se moins dépenser en travail, sa santé étant devenue moins solide.

Le premier volume des *Principes de Sociologie* aurait pu paraître avant la saint Jean de 1876, si je n'avais pas découvert une sérieuse lacune dans mon plan primitif. Jusqu'alors je m'en étais tenu sous tous les rapports au programme de la *Philosophie synthétique* dressé en 1860; mais je comprenais maintenant qu'il fallait y faire une addition. J'avais comme beaucoup d'autres considéré la sociologie par son côté politique; et quoique en établissant les divisions, j'y eusse reconnu clairement plusieurs autres côtés, - ecclésiastique, industriel, etc., - je n'en avais envisagé que ce que l'on peut considérer comme les côtés publics du sujet. En fait, la sociologie, comme nous la concevons d'ordinaire, ne s'occupe que des phénomènes résultant de la coopération des citoyens. Mais maintenant, ayant à m'occuper d'institutions de sortes diverses, je m'aperçus tout à coup qu'il fallait traiter des institutions domestiques. Ce n'est pas que j'acceptasse entièrement les vues de Sir Henry Maine; car mes études sur les sociétés primitives m'avaient familiarisé avec le fait que la forme patriarcale de la famille n'est pas la plus ancienne, et que les relations des parents entre eux et des parents avec les enfants ont des formes plus archaïques encore. Mais je compris que ces formes plus archaïques, comme les formes plus développées qu'il suppose être universelles, influencent profondément le type d'organisation sociale. De plus, la réflexion me démontra qu'intrinsèquement aussi bien qu'extrinsèquement, les traits de la vie de famille forment un groupe important dans ceux que présente chaque société; et qu'en les ignorant j'avais grandement, péché par omission.

¹ Le même mot *Lord* désigne le Seigneur, et un Seigneur. (Trad.).

Au printemps de 1876, je me préparai donc à traiter ce sujet; et je retardai la publication du premier volume de la *Sociologie* dans le but d'y ajouter les nouvelles divisions qu'il fallait y joindre, J'ai regretté depuis d'avoir procédé de la sorte, car je me rends compte maintenant que le premier volume n'aurait dû contenir que les données et les inductions.

En juillet, excursion en Écosse, retour à Londres en septembre. Spencer avança considérablement dans la rédaction des *Institutions domestiques*. Mais bientôt il se sentit trop fatigué pour continuer. Il accepta d'aller se reposer quelques jours à Standish. Mais ce ne fut qu'un repos relatif : la maison était pleine d'invités, y compris l'évêque de Gloucester qui tenait à discuter métaphysique avec Spencer.

On fit observer à l'évêque que le philosophe était venu pour se reposer et qu'il ne pouvait plus se livrer au travail à cause de ces discussions.

« Ah ! Peut-être est-ce aussi bien ainsi, dit, l'évêque à notre hôte; car autrement il lâcherait par le monde quelque nouvelle doctrine néfaste ». Je répliquai que puisque l'évêque supposait néfaste la doctrine que j'exposais, il devait tout naturellement, être préparé à défendre la doctrine opposée. Comme il acquiesçait, je continuai en disant, que puisque j'étais actuellement occupé à écrire un chapitre démontrant la grande supériorité de la monogamie, il était tenu de prendre la défense de la polygamie. Pris au piège, l'évêque accepta la situation en riant, en déclarant qu'il pourrait citer, en tout cas, pour justifier la polygamie, l'exemple des patriarches.

La santé de Spencer resta médiocre, et durant l'automne et l'hiver ne fit pas grand progrès. Le printemps, toutefois, le trouva en meilleure condition.

Le seul incident de la saison que je relaterai est le fait que j'assistai à quelques-uns des concerts donnés à Albert Hall pour faire connaître les opéras de Wagner. Je m'y trouvai une fois en compagnie de quelques amis qui avaient une loge. En sortant, la dame qui nous avait invités rencontra une personne de connaissance qui lui demanda : « Eh, bien, comment cela vous a-t-il plu ? » À quoi elle répondit . « Mais, je l'ai assez bien supporté », réponse qui exprimait, à peu de chose près, mon propre sentiment.

Aujourd'hui il est de mode d'admirer Wagner, et ceux qui tiennent à être à la mode n'osent rien dire contre lui. Comme le lecteur doit l'avoir vu du reste, j'ai l'habitude de dire ce que je pense, au risque de me ranger par là dans une toute petite minorité, ou même d'être seul de mon avis. Dans ce cas pourtant, ceux qui ne suivent pas la mode sont assez nombreux. Je discutai la question avec les Lewes, qui avaient assisté aux mêmes concerts; et quoique George Eliot, elle-même bonne musicienne et capable de juger, déclarât que cette musique lui plaisait, elle reconnut qu'il lui manque le caractère dramatique auquel elle vise tout particulièrement, et qu'elle ne donne pas la forme musicale aux sentiments exprimés par les mots. Je me rappelle avoir cité deux chants, tout à fait différents au point de vue du sentiment exprimés par le texte, et dont on aurait pu sans inconvénient intervertir les mélodies. En outre, j'observai que les phrases musicales sont très généralement de celles qu'on peut prévoir. Elles ne ressemblent pas à celles qui sont vraiment inspirées, musicalement parlant, et qui

découvrent soudain de belles combinaisons auxquelles on n'aurait jamais pensé, mais elles se montrent conformes aux types connus.

Dans cette occasion, comme d'autres fois, en écoutant de la musique de Wagner, j'en vins à conclure qu'il était un grand artiste, mais non pas un grand musicien : un grand artiste en ceci qu'il savait mieux que d'autres compositeurs grouper ses effets. Pour faire une belle œuvre d'art il faut que les éléments en soient combinés de manière à fournir des contrastes suffisants de tous les ordres : grands pour les grandes divisions et plus petits pour les subdivisions et pour les sous-subdivisions; et qu'il y ait des contrastes non seulement d'un genre, mais de beaucoup de genres. Wagner, je crois, voyait cela plus clairement que ses devanciers. La musique complexe, telle qu'on l'écrit ordinairement, n'est pas assez différenciée. Les compositeurs d'orchestre emploient habituellement des combinaisons d'instruments de tous genres, ayant des timbres de caractère dissemblable, et pas assez homogènes pour produire de bonnes harmonies. En outre, en les employant constamment ensemble, ils produisent une monotonie de l'effet général qu'ils éviteraient en faisant prédominer décidément tantôt des timbres d'un genre, tantôt des timbres d'un autre genre. Dans certains cas, bien que je ne puisse pas dire combien de fois, Wagner a certainement spécialisé l'usage de ses instruments plus que la plupart des musiciens; et il a obtenu ainsi des effets plus marqués, ayant chacun son caractère distinctif et constituant tous ensemble un tout plus hétérogène. J'espère que son exemple sera suivi et son procédé encore amélioré.

À la fin de mai ou au début de juin, le premier volume des *Principes de Sociologie* était achevé et paraissait. Spencer y travaillait depuis trois mois. Avec la fin de ce volume, il avait publié 44 fascicules. Spencer renonça, alors, à la publication par fascicules, quitte à y perdre un peu, financièrement, pour n'avoir plus à donner tout le temps qu'il lui fallait donner aux relations avec l'imprimeur, le relieur et l'éditeur. Désormais il publierait par volumes, selon la mode ordinaire.

Chapitre XXX

Quelques articles : les *données de l'Éthique* et les institutions cérémonielles

(1877-79. *ÆT.* 57-59).

[Retour à la table des matières](#)

Tandis que les mots sont des aides nécessaires pour les pensées, sauf pour les pensées très simples, ils sont un obstacle à la pensée correcte. Chaque mot entraîne un cortège d'associations d'idées déterminé par ses emplois les plus familiers, et ces associations, souvent inappropriées, à l'emploi particulier que l'on fait du mot, déforment plus ou moins l'image qu'il évoque. Un incident survenu au moment où j'allais commencer mon prochain volume m'en fournit un exemple.

Le gouvernement, considéré indépendamment de tous ses genres particuliers, est une forme de contrôle. Mais, quand nous pensons au gouvernement, nous pensons immédiatement au ministère, à une législature, à des lois, à une police, - nous pensons à cette espèce particulière de gouvernement dont la lecture des journaux et les conversations à table nous donnent une notion prépondérante. Si, par occasion, nous étendons assez l'idée de gouvernement pour y faire entrer le contrôle exercé sur les hommes par le clergé, par les croyances, par les observances religieuses, c'est plutôt en vertu d'une analyse délibérée que par une association d'idées spontanée. Et nous ne faisons entrer ni spontanément ni par réflexion dans notre idée de gouvernement

l'influence régulatrice des usages, des mœurs, des cérémonies; quoique cette forme de gouvernement soit plus puissante que toute autre, si l'on en juge par l'action qu'elle exerce à toute heure sur la conduite des hommes. Bien que je ne fusse pas soumis à l'influence des idées courantes au point d'ignorer le caractère gouvernemental des cérémonies, je la subissais assez pour ne pas estimer à sa véritable valeur son influence relative. C'est pourquoi dans le programme de la Philosophie synthétique les divisions III, IV et V des *Principes de Sociologie* étaient classées selon l'ordre suivant : côtés politique, ecclésiastique et cérémoniel; et c'est dans cet ordre que j'allais les écrire.

Mais le fait de lire et d'arranger mes notes m'apporta une révélation. J'entrevis cette vérité que le gouvernement politique n'est ni le plus ancien ni le plus général; mais que, dans l'ordre de l'évolution et dans l'ordre de la généralité, le gouvernement cérémoniel le précède. Il y a de petits groupes sociaux sans aucune sorte de contrôle politique; mais il n'y en a aucun dépourvu de ce contrôle qu'exercent les manières établies de se comporter d'homme à homme. Même chez les plus grossiers sauvages il y a des règles plus péremptoires encore que celles qui existent parmi les civilisés. Il me devint ainsi manifeste que les institutions cérémonielles précèdent les autres; et il en résulta un changement dans l'ordre de mon travail.

La question se posait maintenant de savoir comment publier. N'étant plus lié à une publication périodique, mais me proposant de faire paraître en volumes les parties non encore publiées de la Philosophie Synthétique, j'avais encore le choix entre certaines alternatives. Je pouvais continuer à écrire jusqu'à l'achèvement du second volume ; ou bien je pouvais en publier des fragments sous la forme d'articles de revues.

Si une précédente expérience ne m'en avait pas donné l'idée, je n'aurais probablement pas pensé à cette dernière manière de procéder. *L'Étude de la Sociologie* parut pour la première fois sous la forme d'une série d'articles dans la *Contemporary Review*. Pourquoi ne pas faire paraître de la même façon, chapitre par chapitre, les *Institutions Cérémonielles* ?

Spencer fit part de son projet à Youmans, et, lui représentant que les sujets traités étaient de ceux qui peuvent intéresser le grand public, et peuvent être présentés sans appareil trop philosophique ou scientifique, ajoutant qu'il pensait publier les différents chapitres sous forme d'articles isolés dans la *Fornightly*. Sans doute, il conviendrait à Youmans, de son côté, de les publier en même temps dans le *Popular Science Monthly* ? Mais peut-être pourrait-on aller plus loin ? Pourquoi les articles ne paraîtraient-ils pas ainsi simultanément, dans des périodiques français, allemands, italiens, hongrois, russes? Le projet fut approfondi, et le résultat désiré par Spencer, obtenu. Les arrangements furent faits.

Il restait à écrire les articles. Spencer mit six mois à les préparer. Au cours de l'été, il prit comme d'habitude quelque repos. On sera surpris en constatant qu'il se décida, cette année, à donner une réception mondaine. À l'imitation des Putter, qui avaient offert plusieurs *pic-nic*, Spencer en offrit un aussi. Le *pic-nic* avait à ses yeux cet avantage qu'on y pouvait convier l'élément féminin, ce que Spencer ne pouvait faire quand il donnait un dîner chez lui ou au Club. Le *pic-nic* eut lieu, avec un plein succès. Mais non sans exciter quelque surprise chez les invitées. « Un philosophe qui offre un *pic-nic* ! » s'écriait l'une d'elles. Sans doute, elle aussi, se représentait la philosophie comme ne faisant qu'un avec le mépris des peines, et le dédain des plaisirs. La partie de plaisir réussit si bien que Spencer la renouvela souvent.

Quelques semaines avant ce premier *pic-nic*, j'avais passé par Weybridge, en route pour Godalming et Witley où les Lewes venaient d'acheter une maison de campagne. Le séjour à la campagne leur fit grand bien : ce n'était pas l'air pur qui agissait seul; c'était aussi la pratique des jeux en plein air. Souvent, au Prieuré, je les avais engagés à ne pas passer leurs soirées à faire la lecture à haute voix, et à se créer un jeu d'intérieur : et j'avais suggéré le billard. Ils restèrent toutefois sourds à mes représentations. Mais peu de temps après qu'ils eurent acheté leur maison à Witley, je reçus de Lewes une lettre où il me disait qu'ils avaient suivi sinon la lettre, au moins l'esprit de mon conseil et qu'ils s'étaient mis au tennis, avec ce résultat qu'ils se portaient sensiblement mieux. C'est une grande erreur pour les adultes, et ceux surtout qui travaillent beaucoup du cerveau, que d'abandonner les jeux et les sports. La maxime que j'ai suivie, et celle que j'ai souvent recommandée à mes amis est: « Soyez jeunes aussi longtemps que vous le pourrez ».

Ce rappel de la lettre de Lewes me remet en mémoire une lettre antérieure où il me fournissait un fait relatif à une question que nous avons récemment discutée, celle de savoir si les romanciers éprouvent beaucoup de sympathie pour les personnages qu'ils ont créés. L'opinion générale est qu'ils en ont. C'était certainement vrai de George Eliot. La lettre en question me le prouvait clairement, disant : « Marianne est dans la chambre à côté, pleurant sur les soucis de ses jeunes gens. »

Durant l'automne, une attaque de rhumatisme força Spencer à faire une cure à Buxton. De là il alla à Whitbey où les Huxley passaient la fin de la belle saison. Mais ils n'étaient pas encore là. Spencer ne trouva pas grande consolation dans la chasse aux ammonites.

Un seul incident m'est resté en mémoire, que je veux rappeler. Prenant place à la même table à l'hôtel, un jour, un clergyman d'âge avancé se mit à me parler durant le dîner. Il se trouva qu'il avait, étant jeune, vécu à Derby ou dans les environs, et connu mon père. Cette circonstance conduisit à une conversation plus amicale, au cours de laquelle il fit la remarque qu'un grand changement s'était produit dans l'état général des esprits durant la période qu'il avait vue. Il disait que dans sa jeunesse, l'indifférence était la règle. Aujourd'hui chacun est sérieusement préoccupé d'une chose ou d'une autre. Le contraste me frappa comme étant très significatif.

Spencer visita Scarborough, puis Édimbourg, et alla enfin à Ardtornish où il arriva le 15 août, chez ses amis Smith, grâce auxquels il pensa terminer brusquement sa carrière. Les Smith avaient acheté un beau yacht à vapeur : au cours d'une excursion à Skye, il fit naufrage à l'entrée du Loch Carron. Le yacht seul souffrit de la circonstance : il n'y eut ni morts ni blessés, et le bateau put être plus tard sauvé, et continuer sa carrière. D'Ardtornish, Spencer alla à Wykehurst et Standish, où Youmans, depuis peu en Europe, vint le voir.

Je ne puis me rappeler si ce fut pendant cet automne-là, ou plus tôt, que je décidai de faire relier une collection de mes livres, mais l'incident qui en résulta reste le même dans l'un et l'autre cas. « Pourquoi ne pas me donner le plaisir de belles reliures pour mes ouvrages ? » me demandai-je. J'allai donc chez le relieur pour le consulter et faire ma commande. On me montra divers genres de cuir. Ceux-ci ne me plurent

pas à cause de leur couleur ou trop gaie ou trop sombre; celle-ci était trop foncée, celle-là trop claire. Enfin le chef, voyant ce qu'il me fallait, dit par le porte-voix : « M. Jones, envoyez-moi du veau théologique clair ». L'échantillon qu'on apporta se trouva être tout juste ce qu'il me fallait; aussi mes livres furent-ils reliés en « veau théologique clair ».

L'année 1878 s'ouvrit mal pour Spencer. Sa santé fut atteinte; il avait la fièvre de façon continue. L'hiver, froid, humide, déprimant, lui pesait depuis longtemps. Il avait pensé à passer la mauvaise saison soit sur la côte sud de l'Angleterre, soit plutôt, sur la côte sud de l'Europe. « Mais, écrivait-il à Youmans, je ne puis emmener mes amis avec moi, et ne pouvant lire longtemps, je m'ennuie à périr. Quand je m'absente pour une semaine, je me fais du bien physiquement. mais je me réjouis toujours de voir arriver la fin qui me permet de quitter mon ennuyeux exil. » Il alla passer dix jours à Brighton, puis rentra à Londres toujours en médiocre état. C'est à ce moment qu'il commença un travail qui devait durer quelques années. Il avait découvert en relisant la sociologie (tome 1) qu'il devait pouvoir économiser en moyenne trois lignes par page, d'où une suppression de 60 ou 70 pages sur l'ensemble du Volume. « Je suis content et ravi de ce résultat : content de pouvoir améliorer : ravi qu'il y ait à améliorer. » Une lettre de cette époque mérite d'être citée :

« Je crois que vous recevez la *Revue Scientifique*. Jetez donc un coup d'œil sur le n° 45 du 11 mai 1878, que je viens de recevoir. Vous y trouverez un essai par M. Paulhan intitulé : « Le Progrès, d'après M. Herbert Spencer ». C'est un article se rapportant à la traduction de mon Essai par M. Burdeau. Il a pour moi et sans doute il aura pour vous, un certain intérêt en ce qu'il indique ce que j'avais omis d'indiquer : à quel point la théorie générale de l'évolution, telle qu'elle est exposée dans les *Premiers Principes* est indiquée dans *Le Progrès, sa loi et sa cause*, et dans des directions autres que celle de la transformation de l'homogène en hétérogène: comment la ségrégation, l'intégration et la cohérence sont incidemment et vaguement impliquées et comment aussi, ce qu'il appelle le défaut métaphysique est similairement impliqué.

Je n'avais pas conscience, jusqu'au moment où le critique français en a fait la remarque, du fait que les rudiments des autres parties de cette théorie de l'Évolution se trouvent là en germe, et ce fait est intéressant à noter ».

Assurément il est étrange qu'il m'ait fallu un critique pour me révéler à quel point en 1857, j'avais exprimé des idées que je croyais n'avoir eues que des années après.

En mai, Spencer alla, avec son ami Lott, visiter l'Exposition internationale qui venait, de s'ouvrir à Paris. Cette excursion le fatigua plutôt: il avait dû accepter une invitation à un banquet organisé en son honneur, banquet où, soit dit en passant, il exprime le regret de n'avoir pu voir M. Cazelles « mon premier et principal traducteur français » absent de Paris à ce moment, « à qui j'aurais voulu exprimer personnellement mes remerciements pour son consciencieux travail ».

Les articles dont il a été parlé plus haut parurent, ainsi qu'il avait été décidé, dans la *Fortnightly*, le premier en janvier et le dernier en juillet. La série n'était pas achevée, mais Spencer l'interrompit. Il ne semblait pas que ces articles fussent intéressants pour le public. Sans doute, ils étaient trop instructifs : le public voyait trop, sous les faits et les exemples, l'idée, la doctrine, qui les reliait, et expliquait. Spencer proposa donc à Morley, le directeur de

la *Fortnightly*, de ne pas continuer la série : Morley reconnut de son côté, et avec surprise, que les articles n'avaient, pas le succès auquel il s'attendait, et, les cinq chapitres qui restaient ne furent pas publiés sous la forme convenue.

Un autre travail vient bientôt absorber Spencer : la préparation des *Données de l'Éthique*. Inquiet au sujet de sa santé, il voyait que les *Principes de Sociologie* pouvaient lui prendre tant de temps qu'il n'en resterait pas pour les *Principes de l'Éthique*. Or tout le reste de l'œuvre n'était qu'un substratum destinée à supporter *l'Éthique*: le but était manqué si celle-ci n'était pas traitée. Spencer se décida donc à rédiger une sorte d'abrégé de *l'Éthique* se contentant d'y indiquer l'essentiel : d'autres après lui rempliraient, les lacunes.

Dès janvier 1878, Spencer dictait *l'Éthique*, dans les intervalles de loisir que lui laissaient les articles dont il vient d'être parlé. Il écrivait, en mars : « Je suis tout à fait décidé en ce qui concerne la première division des *Principes de l'Éthique*, et en fait, il me tarde de commencer; car maintenant que j'y ai réfléchi quelque temps, et que mes idées ont pris forme, cela prend une tournure très satisfaisante et un développement beaucoup plus complet que je ne m'y attendais, de sorte que je serai bien aise de me mettre au travail, en dehors du désir que j'ai d'être sûr que le livre paraîtra. Comme je l'ai indiqué, je crois, j'en retarderai toutefois quelque temps la publication m'étant engagé à rédiger la partie Ecclésiastique aussitôt que j'en aurai fini avec le Cérémonial. Mais après cela, je me mettrai à *l'Éthique* ». La fin de juin fut très chaude, et pour travailler Spencer allait chaque jour aux jardins de Kensington, avec son sténographe qui depuis quelque temps, avait remplacé le secrétaire.

Prenant deux chaises, nous nous asseyions sous les arbres, et je dictais pendant une demi-heure. Ensuite nous nous promenions un peu, après quoi je dictais encore, et ainsi de suite pendant toute la matinée. En une semaine, je préparai de la sorte les brouillons de plusieurs chapitres.

Je dis les « brouillons », car j'en étais venu à employer un mode de composition différent de celui que j'avais adopté jusque-là. D'ordinaire mon premier manuscrit était aussi le dernier, et il partait pour l'imprimerie avec mes ratures et mes additions inter-linéaires. Mais ayant dans le cas présent commencé par jeter des notes sur le papier, et ayant continué à en faire autant, par intervalles, pendant la durée du printemps, je poursuivis mon travail sous cette forme modifiée : les notes prenant une forme assez cohérente, pour rendre complètement le sujet. J'adoptai ainsi la méthode de consacrer un cahier à chaque chapitre, puis de le mettre de côté dans le but de l'utiliser comme base d'une dictée finale.

Je mentionne ce fait à cause d'une conséquence digne d'attention qui se trouva en résulter. Un de mes cahiers s'était égaré; et quand j'en vins au chapitre ébauché dans ce cahier, je dus refaire ma dictée sans pouvoir me rapporter à ce que j'avais dit auparavant. Peu après la publication du livre, je retrouvai le brouillon perdu. Je constatai en le parcourant, que sans parler du sujet qui était représenté différemment, il renfermait quelques exemples que ne contenait pas le chapitre sous sa forme définitive; et je constatai aussi que quoique les idées eussent été exprimées au courant de la plume, la forme en était suffisante pour que le chapitre pût se lire. Aussi décidai-je, en préparant la seconde édition, d'y adjoindre tel quel ce brouillon sous forme d'appendice : me bornant à y mettre la ponctuation, et à substituer le mot exact à quelques endroits où le sténographe avait fait des erreurs. Ce brouillon sert ainsi à donner un exemple de ma façon d'écrire quand elle n'est ni préparée ni corrigée.

Ces dernières années, depuis qu'une grande économie de temps et de travail m'est devenue nécessaire, je me suis parfois demandé pourquoi je n'écrirais pas le reste de mes livres de cette manière facile et rapide, donnant ainsi à mes idées à défaut de la forme la meilleure, du moins une forme quelconque. Plus d'une fois j'ai essayé de dicter de cette manière un travail définitif, mais je n'y suis jamais parvenu. Les brouillons dont je parle étaient dictés avec l'idée que c'étaient des brouillons, qu'on ne les imprimerait pas; et la facilité que j'avais à les faire venait de cette idée. Aussitôt que je me mets à dicter de la même façon avec l'idée de faire un travail définitif, je suis retenu par la critique que j'exerce sur moi-même. Cela a beau couler de source au début, je m'arrête bientôt pour peser telle phraseon telle expression, jusqu'au moment où je retombe dans mon allure ordinaire. C'est là une difficulté agaçante que je ne vois aucun moyen de surmonter.

Comme d'habitude à la belle saison, Spencer part pour le Nord. Quittant Londres le 25 juillet le philosophe va à Liverpool voir les Holt. chez qui il passe quelques jours, lisant la *Mental and Moral Science* de Bain, et travaillant aux *Données de l'Éthique* dont le plan général est à peu près établi. Puis il va à Inveroran où il continue à travailler et se livre à la pêche au saumon; il rentre à Londres le 23, mais repart bientôt pour Lyme Regis où il passa quelques jours chez les Busk, après quoi il revient à Londres, où, peu de temps après, il a la douleur de perdre un ami de vieille date.

Mes croyances n'étant pas celles que l'on exprime dans les services funèbres, je n'aime pas assister aux enterrements, et donner par là mon adhésion tacite à ce qu'on y dit. Mais je suis forcé de faire des exceptions à cette règle, et j'en fis une à la fin de cette année, en partie parce que mon absence aurait été mal interprétée, et en partie parce qu'elle aurait pu faire de la peine à une personne dont j'aurais été désolé de blesser les sentiments, quoiqu'elle eût probablement compris mes motifs. L'enterrement dont je parle est celui de mon ami Lewes qui eut lieu le 4 décembre.

Sa mort mit fin à une union domestique qui avait duré près de vingt-cinq ans. On se serait attendu à ce que les expressions employées dans les dédicaces que George Eliot lui fit de ses œuvres fussent des preuves suffisantes de son dévouement. Mais bien des personnes, en cas pareil, sont heureuses de trouver l'occasion de commentaires malveillants, ou de créer cette occasion si elles ne la trouvent pas; et la plupart des gens ne se font aucun scrupule de faire circuler de méchantes histoires sans demander la preuve de leur exactitude. Autant que je pus le constater - et j'eus bien des occasions de le faire - mes amis l'emportaient dans la constance de leur affection mutuelle sur tous les couples mariés que j'ai connus; et les soins empressés que Lewes donnait à sa compagne étaient manifestes à tous les yeux. Je me souviens avoir dit une fois, peut-être dans un accès passager de mauvaise humeur, que malgré tous les privilèges dont je jouissais, je ne tenais guère à la vie, sauf au point de vue de l'achèvement de mon œuvre : tous deux attribuèrent ce sentiment au fait que je n'avais pas d'affections domestiques, et s'écrièrent en même temps que leur plus grande tristesse venait de la pensée que bientôt la mort les séparerait.

Dans ce que j'ai brièvement dit de Lewes dans un chapitre antérieur, j'ai omis deux traits connexes qui méritent d'être relatés. L'un d'eux était qu'il s'appliquait à être juste dans ses critiques ; peu importait qu'elles s'adressassent à un ami ou à un adversaire. Un penchant favorable ne l'empêchait pas d'indiquer les fautes qu'il apercevait; une inimitié ne l'empêchait pas de louer le mérite, s'il y en avait. Le second

trait était sa largeur d'esprit exceptionnelle dans la controverse. De tous ceux avec qui j'ai discuté, je ne puis me rappeler un seul qui, lorsqu'il voyait sa position indéfendable, reconnût la chose avec une aussi complète candeur. Quoiqu'il eût beaucoup d'amour-propre, cela ne l'empêchait pas de se rendre à un argument concluant; cela ne le poussait pas à continuer la bataille, comme le font la plupart des gens après qu'ils ont pris connaissance qu'ils sont dans leur tort.

L'hiver approchait : une mauvaise saison pour Spencer. Il se décida à hiverner dans le Midi. Un instant il fut question d'Alger : Youmans offrait de lui tenir compagnie. Le projet fut changé, toutefois : il fut décidé qu'on passerait l'hiver dans le Midi de la France. Youmans arriva à Londres le 17 décembre : le 20 on partait pour Paris, où, en passant, on réglait la question de la traduction française des *Données de L'Éthique*; on passait une journée à Lyon pour se reposer, et le 24, les deux amis arrivaient à Hyères, jouissant du soleil, de la température, même du bourdonnement des mouches, et aussi des eucalyptus, des palmiers, des aloès qui deviennent si nombreux qu'ils empiètent fortement sur la végétation indigène.

À propos des aloès, je me rappelle en avoir vu un qui après avoir développé depuis peu son grand pédoncule floral avait ses feuilles tombantes et fanées, ce qui suggérait une bonne question à faire à ceux qui étudient la vie des plantes d'après une méthode rationnelle. Quelles sont les conditions qui font qu'il est favorable à l'aloès de différer si longtemps sa floraison? Les jeunes gens devraient toujours avoir dans l'esprit des problèmes à résoudre concernant les phénomènes du monde qui les entoure, et touchant la vie humaine. On pourrait avec avantage demander à un jeune homme ou à une jeune fille : comment se fait-il que dans les pays accidentés, comme le Devonshire, les chemins bordés de haies se trouvent bien au-dessous du niveau des champs environnants, tandis que dans les pays plats la surface des chemins et des champs est au même niveau ? Qu'est-ce qui distingue d'une manière positive, et sans qu'on puisse s'y tromper, la course de la marche? Pourquoi les chevaux et les vaches boivent-ils comme les hommes en aspirant l'eau; tandis que les chiens et chats boivent en lappant ? Qu'est-ce qui, dans l'œil, fait que l'enfant a une manière de regarder fixe et vague à la fois, en opposition avec le regard calme de l'adulte? Quel avantage une plante a-t-elle à avoir une tige creuse ou une tige remplie de moelle? Et pourquoi cet avantage, dont jouissent plusieurs plantes éphémères, les arbres ne l'ont-ils pas, sauf quand ils sont jeunes, et plus tard dans leurs pousses? Pourquoi, dans une rivière, près de la rive convexe, l'eau est-elle ordinairement peu profonde avec un fond d'habitude sablonneux?

Un maître comprenant son métier inventerait sans cesse des questions de ce genre et d'autres encore, auxquelles on ne trouve la réponse dans aucun livre, et il refuserait obstinément d'en donner la solution, laissant, au besoin, ses élèves y réfléchir pendant des années. L'exercice mental qu'il faut se donner pour résoudre un de ces problèmes profite plus que celui que procure une douzaine de leçons apprises par cœur.

Spencer passa sept semaines dans le Midi. Toutes les matinées il travaillait : l'après-midi était consacré aux excursions et promenades. On visita tour à tour Cannes, à Nice, Cimiez, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Vintimille, Bordighera, San-Remo, Roquebrune. Spencer fut aussi attiré par le pittoresque village d'Eze, niché sur les flancs de la montagne.

Je mis plus d'une heure à grimper; car je m'asseyais par moments pour me reposer et revoir mes épreuves. Mais le curieux aspect de l'intérieur du village me paya largement de ma peine. Avec ses demeures irrégulières massées chaotiquement autour de rues étroites et de passages et d'arches semblables à des tunnels, le village peut se comparer à la plus vieille partie d'une de nos plus vieilles villes de province, en train de se transformer en une magnifique garenne. Tout en haut se trouve une forteresse en ruines où je m'assis. Après avoir contemplé le magnifique panorama, je pris une partie des *Données de l'Éthique*, et y consacrai une demi-heure; et me rappelant les choses dont cet endroit avait été témoin quand le village servait de refuge à la population du district, et en d'autres temps quand il était occupé par les Sarrasins envahisseurs, je fus frappé par le singulier contraste entre les fins auxquelles il servait alors et celles auxquelles je le faisais maintenant servir.

Vers le milieu de février, Spencer et Youmans trouvaient des raisons de partir. Spencer n'avait plus de matériaux de travail; Youmans aspirait à son *home*. On arriva le 17 à Londres. Spencer se remit à l'œuvre, assez bien portant : le 7 juin, les *Données de l'Éthique* étaient achevées. Spencer en corrigea les dernières épreuves à Wilton House chez des amis, là même où sir Philip Sydney aurait écrit son *Arcadia*. Le livre parut peu de temps après le retour de Spencer à Londres, et fut assez bien accueilli par la presse qui se donna une certaine peine pour faire connaître la pensée de l'auteur. Depuis trente ans qu'il écrivait, Spencer n'avait encore pu se déshabituer d'un sentiment de surprise en rencontrant un critique qui faisait ce que tout critique devrait faire.

Chapitre XXXI

Les institutions cérémonielles. Voyage en Égypte

1879-1880. ÆT. 59

[Retour à la table des matières](#)

Comme les articles mentionnés dans le précédent chapitre étaient presque tous terminés, quoique tous ne fussent pas publiés, avant de commencer sérieusement les *Données de l'Éthique*, pourquoi ne pas publier d'abord le volume sur les *Institutions Cérémonielles*, que constituaient ces articles ? Étais-je désireux d'écrire les *Données de l'Éthique* au point de ne pas même pouvoir attendre d'avoir donné à l'impression les *Institutions cérémonielles* ? Ces questions m'embarrassèrent tout d'abord; et il me fallut un certain examen pour voir ce qui était arrivé. Quand je me décidai à écrire tout de suite les *Données de l'Éthique* de peur de ne jamais les écrire, j'avais l'intention de publier le second volume des *Principes de Sociologie* en un tout complet, selon mon programme. Comme les chapitres traitant des *Institutions Cérémonielles* n'en formaient que la première division, elles furent par conséquent mises de côté jusqu'au moment où les autres divisions seraient écrites. Cependant, en reprenant le sujet, je réfléchis que le volume devant contenir cinq divisions traitant respectivement des institutions cérémonielles, politiques, ecclésiastiques, professionnelles et industrielles, il serait de dimensions considérables, et demanderait certainement un travail de plusieurs années. Je me dis donc : Pourquoi ne pas publier chaque division séparé-

ment ? Bien que reliée à l'origine avec le reste, chaque division est assez indépendante pour pouvoir être traitée séparément; chaque division formera un volume de grosseur suffisante; et en outre, chaque division aura plus de chances d'être achetée et lue que si elle faisait partie d'un volume gros et coûteux. De plus, si on numérotait les pages en tenant compte de ces divisions successives, on pourrait les relier en un volume une fois la totalité parue.

Je mis rapidement cette idée à exécution; et je pris les mesures voulues aussitôt après avoir livré à l'impression les *Données de l'Éthique*.

Notons en passant la satisfaction qu'éprouve Spencer dans une lettre du 26 juin, en communiquant à Youmans les nouvelles que lui apporte une lettre de Th. Ribot, lui apprenant que par décision du Ministre de l'Instruction publique, les principaux ouvrages de Spencer seront désormais mis à la disposition des élèves des lycées français et pourront leur être donnés en prix. Il n'est fait d'exception que pour le livre relatif à l'*Éducation*, qui a été exclu « *comme pouvant inspirer aux élèves de l'aversion pour les études classiques* ».

En juillet, vacances : pêche au saumon, alternant avec la correction des *Institutions Cérémonielles*; promenades, excursions nombreuses. Le travail avance. Mais tout en pêchant le saumon, Spencer pense beaucoup à son sujet : témoin ce passage d'une lettre du 10 octobre :

« Pendant mon séjour à la campagne j'ai si souvent pensé à la question du militarisme et de l'industrialisme, et à l'antagonisme profond entre les deux, qui se manifeste de plus en plus à chaque pas que je fais dans mes recherches sociologiques, et j'ai été si fortement impressionné par la re-barbarisation qui se fait, par la suite du retour aux activités militaires, que j'en suis venu à la conclusion qu'il vaut la peine de tenter quelque chose pour organiser une agitation antagoniste. Nous possédons, éparses à travers la société anglaise, de nombreuses corporations de dames *qui* sont très opposées au militarisme, et il suffirait, je crois, de les rassembler pour en faire une association puissante, capable de faire beaucoup de bien, éventuellement, dans le sens, civilisateur. Les non-conformistes, dans leur ensemble, ont manifesté très fortement, par la bouche de leurs ministres, leur opposition à la guerre. Les ouvriers qui mènent les autres, comme on l'a vu au récent congrès de Sheffield, voient fort bien le danger; les Sécularistes, dans leur ensemble marcheront, dans la même direction; les comtistes aussi, et bon nombre de rationalistes; il en sera de même pour une proportion importante de politiques libéraux, une certaine proportion des avancés de l'Église, comme Hughes, et des ecclésiastiques. J'en ai parlé avec plusieurs personnes. Rathbone, membre pour Liverpool, Harrison, Morley et d'autres, et je pense faire d'autres démarches. Ceux que je viens de nommer pensent tout à fait comme moi, et je crois qu'il importe d'agir. »

Les *Institutions Cérémonielles* parurent en novembre. Mais ici se place un intermède.

À la fin d'octobre, je reçus un matin un billet d'une jeune fille qui m'écrivait : « Ne viendrez-vous pas me dire adieu avant mon départ pour l'Égypte ? » Naturellement, J'y allai aussitôt.

J'avais déjà dit à mes amis que si je trouvais des compagnons de voyage me convenant, je passerais de nouveau l'hiver dans le Midi. L'Égypte est un pays à voir; et comme j'avais alors cinquante-neuf ans, il importait de ne pas perdre trop de temps

si je voulais le connaître. Pourquoi donc, au lieu de faire des adieux, ne me déciderais-je pas à faire partie du voyage ?

Les voyageurs étaient un *clergyman*, sa femme et la jeune fille en question, et on avait décidé que l'on s'adjoindrait deux messieurs qui, ajoutés s au groupe, le rendrait assez nombreux pour occuper un dahabieh, en partageant la dépense. Le choix des compagnons de voyage devait être fait par les dames parmi les voyageurs se trouvant à l'hôtel, au Caire. Comment en vint-on à parler de la chose ? Je n'en sais rien, mais on s'aperçut bientôt que je songeais à faire partie du voyage, et on me pressa de me décider. Comme le père de la jeune fille, qui était présent, insistait aussi, je me sentis porté à céder. Je ne pris pas mon parti néanmoins sans avoir examiné si un tel voyage n'entraverait pas trop mon travail, et ce ne fut que le lendemain que je donnai mon consentement. Il m'était manifestement impossible de partir immédiatement avec les trois voyageurs; car j'en avais pour plus de huit jours à revoir les dernières feuilles des *Institutions Cérémonielles*. Mais comme ils voyageaient par mer, et que je comptais aller par terre jusqu'à Brindisi, je pouvais être au Caire en même temps qu'eux, quoique partant huit jours après. Nous nous fîmes donc des adieux temporaires.

Pendant que se discutait l'affaire, j'avais exprimé mon regret de ce qu'une des sœurs de la jeune fille ne fût pas du voyage. On le répéta par lettre à sa mère; et deux ou trois jours après, celle-ci m'écrivait : « Voulez-vous vous charger de H... ? » Bien entendu, rien ne pouvait me plaire davantage que d'avoir une pareille compagne de voyage; et télégraphiant tout de suite ma réponse affirmative, je courus retenir sa place. Après quelques jours de remue-ménage occasionné par l'arrivée de la jeune fille, nous partîmes le 11 novembre.

On s'arrêta à Paris, à Turin, à Bologne, à Brindisi et le 20 on était, au Caire où le philosophe et sa compagne arrivèrent avant leurs futurs compagnons de voyage. Ils en profitèrent pour organiser une « practical joke ». La jeune fille qui avait fait le voyage par mer de Liverpool à Port-Saïd ignorait que sa sœur dût être de la partie, et cette dernière s'étant attifée en femme turque, Spencer la présenta à la première comme une dame dont il lui faudrait, faute de place à l'hôtel, partager la chambre pour une nuit. D'où un effarement fort comique pour les spectateurs, jusqu'au moment où la pseudo-turque en rejetant son voile, fit connaître son identité.

On passa quinze jours au Caire. Une excursion fut faite à Héliouan.

J'acquis là une idée plus claire de ce qu'est un désert; mais ce que je me rappelle surtout c'est que je compris pour la première fois la nature du phénomène de l'*after-glow*. L'Égypte est un pays de beaux couchers de soleil, non pas ces somptueux couchers de soleil où des montagnes de nuages sont splendidement colorées, mais beaux en ce sens qu'ils présentent un ciel brillamment illuminé à l'ouest. À cause de la limpidité et de la sécheresse de l'air il arrive d'ordinaire en outre ce qui se produit parfois chez nous par les temps de gelée, c'est-à-dire qu'au moment où le soleil se couche le ciel se colore en rouge du côté de l'est, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de l'horizon. Cette rougeur est évidemment due au fait qu'avec ces rayons qui, atteignant le spectateur, portent à ses yeux le rouge brillant du couchant, il y a des

rayons qui passent à côté et tombent sur les vapeurs qui se trouvent à l'horizon du côté de l'est. Ces vapeurs illuminées, visibles pour lui par lumière réfléchie, doivent être visibles par lumière transmise pour les personnes qui sont à plusieurs centaines de milles au-dessous de l'horizon oriental; et elles constituent pour eux un *after-glow*. Ceci peut se vérifier en observant ce qui se passe. Lorsque le soleil descend à l'ouest, on peut voir à l'est, sur l'horizon (l'étendue plate du désert le rend visible en Égypte) une bande grise, due à cette partie des vapeurs que les rayons rouges venus de l'ouest n'atteignent pas. À mesure que le soleil descend à l'ouest, cette bande s'élargit; et en même temps la va peur rouge qui est au-dessus monte et s'élargit aussi. Ce processus se poursuit jusqu'à ce qu'enfin la brume rouge, devenant plus pâle à mesure qu'elle s'élargit et s'élève, se perd dans le ciel à mi-hauteur, où naturellement l'épaisseur de la vapeur éclairée, vue d'en bas, ne suffit pas à causer une coloration appréciable. Puis, de l'autre côté du ciel, le phénomène se produit en sens inverse. La lueur rouge, faible et diffuse, s'étendant en hauteur, descend graduellement, se rétrécit, devient plus brillante, et finit en *after-glow*.

Le 12 décembre, la *dahabieh* se met en route pour le sud, poussée par bonne brise du nord.

À première vue il semble étonnant que le vent du nord souffle tous les jours, assez régulièrement, si ce n'est avec une régularité absolue. Cela vient, je pense, de ce que pour remplacer l'énorme volume d'air chaud qui monte de la surface des déserts environnants quand le soleil commence à les réchauffer, un courant d'air s'établit en bas; et l'air le plus froid, qui est celui qui vient du nord, prend la place de l'air chauffé. Quoi qu'il en soit, cependant, l'air froid du nord tempère beaucoup l'impression de chaleur venant des rayons du soleil, et modifie beaucoup, en même temps, l'idée préconçue que l'on se fait du climat. On peut juger de la fraîcheur du vent par le fait que les fellahs, qui travaillent tout le jour avec leur appareils élévatoires sur le bord du fleuve à élever de l'eau pour irriguer leurs terres, fabriquent d'ordinaire des écrans pour s'abriter contre le courant d'air. J'ajouterai encore cette preuve que pendant les dix jours que dura notre voyage au sud du Caire, deux fois de la glace se forma pendant la nuit sur le toit de notre *dahabieh*.

Qu'on me permette de corriger encore une idée erronée que d'autres que moi, je présume, se font relativement à la météorologie de l'Égypte. J'avais toujours cru « qu'en Égypte il ne pleut pas ». Je fus complètement détrompé quand, à Héliouan, je vis, dans le désert environnant, outre les marques de récents orages, un canal creusé dans le roc, large d'une douzaine de pieds et presque aussi profond, et qui était l'œuvre des torrents terribles qui parfois s'y précipitent.

Spencer observa avec intérêt, les pélicans, mais se demandait comment ces oiseaux arrivent à trouver leur proie dans les eaux limoneuses et opaques. Sans doute les poissons dont ils vivent se tiennent tous au fond, à en juger par la fréquence des espèces pourvues de barbillons, et dès lors le champ d'exploitation est plus limité. Les pélicans ne cherchent que le long du fond, et par le toucher seul. Le voyage toutefois ne réussit guère à Spencer : à Philæ il dut décider de revenir sur ses pas et de quitter ses compagnons. Mais il eut, la bonne fortune d'avoir un compagnon fort intéressant en la personne du philologue Sayce, pendant le voyage de retour de Philæ au Caire.

Dans quelle mesure cela venait-il de l'aspect des choses, et dans quelle mesure de mon humeur, je ne sais, mais l'Égypte me fit l'effet d'un pays mélancolique. D'après le titre d'un livre de M. Stuart Glennie c'est « Le pays du Matin », et ce titre veut sans doute rappeler que l'Égypte est le pays qui vit poindre la civilisation. Mais pour moi qui l'envisage non au point de vue de l'avenir mais à celui du passé, elle me semble plutôt le pays de la décadence et de la mort, hommes morts, races mortes, croyances mortes.

Partout on visite d'anciennes sépultures, vastes cimetières comme celui de Sakkara, grandes chambres funéraires comme celles des rois à Thèbes, tombes creusées dans le roc et que l'on voit du bateau. On se familiarise bientôt avec les reliques tirées des tombeaux; et de temps en temps on voit emportés par le vent des fragments du suaire des momies. Ici et là sont d'informes amas de débris, chaotiquement groupés en des lieux où étaient jadis des cités et des villes. On y voit par places, plus ou moins enterrées, les ruines d'anciens temples, servant, comme les tombes, à un culte qui subordonnait rigoureusement les vivants aux morts, et dont les murs sont couverts en même temps que de scènes de sacrifices, de scènes d'impitoyable carnage exercé de peuple à peuple. De chaque côte du désert mort, les vents ont toujours apporté des sables pour ensevelir les restes des hommes ainsi que leurs œuvres, et pour les ensevelir de nouveau après qu'on les avait exhumés.

L'Égypte moderne ne laisse pas non plus de rappeler la décadence et la mort. Près du Caire on remarque de vastes amoncellements de sable qui recouvrent ce qui fut jadis le site de villes populeuses, probablement de date relativement récente. De nouveau on trouve ici à visiter des tombes, celles des Califes et d'autres. En outre il y a le cimetière actuel, place ouverte où courent les enfants et les chiens, recouverte de pierres brisées et de monuments, avec des trous qui semblent communiquer avec les tombes : lieux si répugnants qu'une personne autrement indifférente à l'idée de la mort ne pourrait s'empêcher de frissonner à la pensée d'y être enterrée.

Puis on pense aux peuples misérables qui ont vécu et sont morts dans la vallée du Nil, depuis les temps primitifs, où les masses étaient esclaves des castes militaire et ecclésiastique, jusqu'à nos jours où les malheureux fellahs sont maltraités par des percepteurs concussionnaires dans le but de réunir l'argent nécessaire à faire durer des gouvernements corrompus. Il est effrayant de penser aux souffrances que des millions d'hommes, sur les bords du Nil, ont endurées pendant des millions d'années.

Je me rappelle, lié à ces impressions, le merveilleux contraste que présentent à Ghiseh et à Éléphantine, deux monuments élevés aux morts.

À l'un d'eux est associé le nom de Chéops, ou, comme on l'appelle maintenant, Chufu ou Koofou, un roi qui, à en croire Hérodote, fit travailler pendant vingt ans cent mille hommes à son tombeau. Que ces chiffres soient exacts ou non, il doit avoir imposé un travail forcé à un nombre énorme de gens dont des dizaines de mille supportèrent de grandes souffrances, tandis que des milliers et des milliers mouraient à la peine. Si l'on mesure les hommes aux souffrances et à la mort qu'ils infligent, ce roi, détesté par les générations suivantes au point que ses statues furent mutilées, doit être rangé parmi les hommes les plus haïssables.

Je vis le second de ces monuments en faisant une excursion à l'île d'Éléphantine, à Assouan. Nous vîmes là un cimetière, avec un tumulus récent. Peut-être recouvrait-il

le corps d'un homme mort prématurément du surmenage que lui avaient imposé les extorsions de l'État; peut-être le corps d'un fils qui travaillait pour soutenir ses vieux parents; peut-être le corps d'une veuve qui avait porté le lourd fardeau de l'éducation d'enfants privés, de leur père. Ce qui me frappa fut que la seule marque de souvenir placée au sommet de ce tumulus était une brique séchée au soleil et mise debout.

Le contraste entre ces deux monuments était frappant. Pour un homme immensément coupable le monument le plus vaste que contienne le monde; pour un homme probablement inoffensif et peut-être méritoire, un morceau d'argile desséchée!

Spencer s'arrêta un jour au Caire pour se reposer, puis gagna Alexandrie, et de là Brindisi. Ancône et Venise où il resta trois jours seulement.

Venise ne l'enthousiasma guère. Il admira l'ensemble, mais non les monuments individuels.

Étonné de ces opinions hérétiques, le lecteur me demandera sans doute de les justifier, ce à quoi je ne puis guère me refuser. En parlant d'une manière générale, des palais le long du grand canal par exemple, ma première critique est qu'il sont foncièrement défectueux en ce qu'ils ne présentent à l'œil que des surfaces plates décorées. Aucun bel effet architectural ne s'obtient sans des masses qui s'avancent ou se retirent en produisant de grands contrastes d'ombre et de lumière, et en introduisant de la variété dans les lignes de la perspective. Ce n'est pas tout. Une façade plate n'a pas seulement le défaut que les lignes de sa perspective sont monotones et les contrastes d'ombre et de lumière insuffisants; mais elle a dans son aspect quelque chose de trop artificiel. Ses éléments décoratifs, colonnes placées contre la surface, pilastres adhérents à la surface, sillons qui y sont creusés, cordons, plaques, médaillons, guirlandes, sont là manifestement pour l'effet. Ils ne constituent pas des parties nécessaires du bâtiment, ils y sont simplement superposés; et ils disent clairement au spectateur qu'ils ne sont là que pour se faire admirer. Mais toute œuvre d'art qui témoigne chez l'artiste du besoin d'admiration est défectueuse; si du moins elle éveille l'idée que ni la pensée d'être utile ni la simple perception de la beauté n'ont poussé celui-ci, mais bien, avant tout, le désir d'être applaudi. C'est une vérité reconnue que le plus grand art consiste à cacher l'art; et une surface plate, ornementée, n'y parvient pas, puisqu'elle proclame que presque tout chez elle vise à l'effet. Je puis citer ici les palais Dario, Spinelli, Rezzonico. La meilleure de ces façades plates est celle de la *Scuola di San Rocco*; et cela parce que l'élément décoratif, moins apparent que d'habitude, est aussi subordonné à l'élément architectural de telle sorte que ses lignes dépendent des lignes architecturales.

Passant de la critique générale à des critiques plus spéciales, qu'on me permette de citer le Palais Ducal. On peut y relever plusieurs fautes, les proportions inélégantes de ses dimensions principales, les arches trapues de la rangée inférieure, et les fenêtres trapues du mur qui est au-dessus; l'inutile dessin de couleurs variées qui couvre ce mur, et qui fait penser à une étoffe plutôt qu'à une bâtisse; et les longues rangées de saillies et de pointes qui surmontent la façade, et qui, elles, ne font guère penser qu'à l'épine dorsale d'un poisson. Mais sans m'appesantir sur ces défauts-là, qu'on me permette d'en signaler un d'un autre ordre: l'impression de faiblesse que fait le bâtiment. Une œuvre architecturale, si elle n'éveille pas positivement l'idée de stabilité,

ne doit pas, en tout cas, éveiller celle d'instabilité. L'artiste doit considérer la somme totale des sentiments du spectateur; et si un de ces sentiments est celui de l'insécurité, même vague, il diminue d'autant le plaisir que peuvent donner les caractères purement esthétiques du bâtiment. Nous avons au Palais Ducal une rangée inférieure d'arches supportées par des colonnes naines, et au-dessus une rangée d'arches plus nombreuses sur des colonnes plus hautes et plus minces qui supportent des cercles; puis au-dessus, nous avons un grand mur que n'allègent pas des ouvertures assez nombreuses. L'effet général est celui d'une masse très lourde posée sur un ensemble de supports trop grêles. Il est vrai que le poids n'en est pas trop considérable, puisque la bâtisse reste debout. Mais l'aspect n'en éveille pas moins l'idée d'un effort dange-reux, idée pénible qui trouble plus ou moins le sentiment de la beauté que peuvent avoir les différentes parties.

Et Saint-Marc ? J'admets qu'il constitue un bel exemple d'architecture barbare. J'emploie exprès le mot « barbare »; car Saint-Marc a le trait distinctif de l'art à demi civilisé, l'excès de décoration. Ce trait se rencontre dans les temples égyptiens, avec leurs murs et leurs colonnes couverts de fresques colorées et d'hiéroglyphes. On le trouve dans les vêtements orientaux, dont le tissu est presque caché par les tresses d'or et les pierreries. On le trouve dans les articles de fabrication indoue, tels que les boîtes et coffrets dont les parois sont couvertes de reliefs et de sculptures. Et au moyen âge, en Europe, on le retrouvait d'ordinaire dans les articles appartenant aux gens haut placés, meubles richement sculptés, armures couvertes de ciselures; épées, fusils et pistolets, avec leurs lames, leurs barillets et leurs crosses ciselés et sculptés d'un bout à l'autre. La caractéristique de l'art barbare est de ne laisser aucune place dépourvue d'ornements; et c'est bien là la caractéristique de Saint-Marc. Les tympanes des arches de la rangée inférieure sont les seules parties de la façade qui ne soient pas surchargées de décorations. C'est là une faute qu'évite un art plus développé. Prati-quement, sinon en théorie, cet art reconnaît que pour obtenir les contrastes néces-saires à un effet heureux, il doit y avoir de grands espaces relativement simples, pour servir de repoussoir aux espaces ornementés. Une œuvre d'art qui offre une quantité de petits contrastes sans grands contrastes pêche contre les principes essentiels de la beauté; et un contraste indispensable avant tout autre est celui qu'offrent la simplicité et la complexité.

Au point de vue archéologique, Saint-Marc a sans doute beaucoup de valeur; mais il n'en a pas au point de vue esthétique. Malheureusement beaucoup de gens confon-dent les deux domaines.

Le 7 février, Spencer quittait Venise pour Milan où il passa deux jours : le 12 il était à Londres.

« Rentré chez moi à 7 heures 10, note-t-il dans son journal, sincèrement content: plus content que de quoique ce soit d'autre au cours de mon voyage. » En passant à Paris, il avait appris que le ministre de l'instruction publique désirait voir publier une édition de *L'Éducation*, où l'on ferait disparaître le premier chapitre, ce qui fut fait. La suppression du premier chapitre avait pour but de faire disparaître l'opposition qu'on pourrait faire au livre s'il était distribué officiellement.

Chapitre XXXII

Fin de la sociologie descriptive. Les institutions politiques

1874-1882. ÆT. 54-62

[Retour à la table des matières](#)

En même temps qu'il s'occupait des travaux énumérés aux trois ou quatre chapitres précédents. Spencer continuait la *Sociologie Descriptive*. Il a été dit plus haut où celle-ci en était en 1874. L'entreprise était très onéreuse. Écrivant à Youmans en 1875, Spencer calculait, que la dépense certaine était de près de 53.000 francs, les rentrées, en partie incertaines, ne pouvant s'élever à plus de 10.000 francs. Et il décidait d'arrêter la publication à bref délai. Mais l'état de santé de ses collaborateurs, et leurs autres occupations firent traîner les choses. En 1878, Spencer calculait que la *Sociologie Descriptive* lui avait coûté 80.000 francs et plus, et rapporté 20.000 francs. Il espérait que le clergé achèterait avec ardeur la partie concernant les Hébreux et les Phéniciens : mais le clergé resta parfaitement indifférent. « La stupidité du public passe toute compréhension », écrit Spencer dans un moment d'exaspération d'ailleurs légitime.

Mais tout a une fin, y compris les cauchemars, et en 1881, en publiant la 8e partie de la *Sociologie Descriptive*, Spencer annonça, avec satisfaction, au public, que cette 8e partie serait aussi la dernière. Il donnait d'ailleurs ses raisons, ou plutôt sa raison capitale : un déficit, une perte sèche de plus de 80.000 francs. Du moins la perte était de 80.000 francs, calculée par un philosophe. Mais un financier n'aurait pas eu de peine à établir qu'elle atteignait et

dépassait 100.000 francs. La raison de ne point continuer la publication était de celles auxquelles il n'y a rien à répondre. Si encore la *Sociologie Descriptive* avait été appréciée, si elle avait reçu d'une élite des marques d'estime et d'admiration... Mais elle passa en quelque sorte inaperçue et restera sans doute quasi-ignorée jusqu'au jour où l'on en reprendra l'idée.

Ainsi s'acheva la *Sociologie Descriptive*; incomplète et désastreusement.

Les choses marchèrent de façon beaucoup plus satisfaisante d'un autre côté. Il s'agit des *Institutions Politiques*. En octobre 1879 pendant, que les *Institutions cérémonielles* étaient à l'imprimerie, Spencer se mettait aux *Institutions Politiques*. C'est, écrit-il à Youmans, une grosse affaire. « Toutefois les idées directrices sortent avec une clarté suffisante, et j'ai l'espoir que l'argument s'élaborera de façon satisfaisante, et que l'œuvre contribuera à rationaliser les idées des gens : de ceux du moins qui sont assez avancés pour être capables de se l'assimiler. » Spencer comptait bien travailler à son livre au cours de son voyage sur le Nil : une des jeunes filles avait offert de lui servir de secrétaire. Mais pas une ligne ne fut écrite, et Spencer rapporta à Londres son paquet de documents sans l'avoir même défait. Les différents chapitres des *Institutions Politiques* parurent - en partie au moins - comme ceux des *Institutions Cérémonielles* sous forme d'articles isolés simultanément publiés en Angleterre, en France, en Allemagne, en Amérique et en Italie, de novembre 1880 à juillet 1881.

Il n'y a rien d'autre de particulièrement intéressant à noter. Spencer était à ce moment dans une assez bonne passe au point de vue physique. À soixante ans, il montait l'escalier non pas quatre à quatre mais deux à deux, ce qui est, pour un homme de soixante ans, l'indice d'une vitalité, encore tenace.

Dans une lettre à Youmans, il exprime sa satisfaction en apprenant qu'un ministre de l'instruction publique, en Grèce, a traduit le livre sur *Éducation*, y compris le premier chapitre.

N'est-ce pas étrange, dit Spencer ? « Car tandis qu'en Angleterre les maîtres de l'éducation s'écrient: « Mieux vaut la littérature grecque que les sciences. » en Grèce on proclame : « Plutôt la science que la littérature grecque ».

Mais ceci est une parenthèse. Reprenons le cours des événements.

Tout auteur découvre, au cours de sa carrière, qu'un nouveau livre est chaque fois un nouveau gage donné à la fortune. De même que l'enfant de la chair (l'enfant auquel fait tacitement allusion la métaphore de Bacon) l'enfant de l'esprit devient une source de peines et d'anxiété, de sorte que plus il avance dans la vie, plus un auteur voit son temps pris par les croissantes inquiétudes qui accompagnent le nombre croissant des volumes publiés. Ce n'est pas seulement que chaque nouvel ouvrage offre aux adversaires une nouvelle place vulnérable, quoique je tiens compte de ceci aussi. C'est surtout que chaque nouvel ouvrage entraîne une nouvelle série de transactions qui augmentent les complications de la vie pour les années suivantes, la nécessité de revoir son livre, l'attention qu'il faut pour le tenir à jour, la besogne causée par les éditions nouvelles. Ce printemps-là je subis de ce fait deux interruptions. La première provenait d'une nécessité évidente de me défendre moi-même.

Les *Premiers Principes* avaient été attaqués de différents côtés, et comme il en fallait une nouvelle édition, Spencer passa une partie des mois de juin et de juillet, à préparer, pour celle-ci, un appendice où il répondait, à ses critiques.

La seconde interruption avait une autre origine. En consentant à publier dans la *Bibliothèque Scientifique Internationale l'Étude de la Sociologie*¹, j'avais stipulé qu'après une période donnée j'aurais le droit d'en publier une édition conforme à celle de mes autres ouvrages. Cette date se trouvait échoir en 1880; et pendant les années précédentes j'avais, à mes moments de loisir, corrigé peu à peu les défauts de style que je pouvais trouver dans mon livre, et préparé un post-scriptum. Je crois avoir déjà dit que bien loin de déléster comme la plupart des écrivains le travail de polissage, j'ai au contraire pour lui un goût marqué; et que je ne puis abandonner un ouvrage tant qu'il me semble possible de l'améliorer. La nouvelle édition de *l'Étude de la Sociologie* publiée en juillet de cette année en fournit la preuve. J'en avais naturellement revu le manuscrit original; j'avais revu les épreuves avant la publication dans la *Contemporary Review*; j'avais revu les épreuves des articles publiés pour la seconde fois et qui formaient le volume tel qu'il parut dans *l'International Scientific Series*; j'avais revu ce volume alors qu'il était en préparation pour l'édition définitive; et enfin j'avais revu un à un les placards de cette édition au fur et à mesure de leur impression. Chaque phrase avait donc passé cinq fois sous mes yeux; et chaque fois presque toutes les pages portaient quelques ratures ou quelques notes en marge. Certaines gens prétendent que les modifications, même pratiquées sur une beaucoup moindre échelle, sont généralement regrettables; et il se peut que l'expression trouvée la première soit quelquefois la meilleure. Mais j'estime que changer pour condenser davantage constitue presque toujours une amélioration.

En passant, Spencer cite une curieuse coïncidence observée par lui au cours de son excursion en Écosse, à l'automne.

Après quinze jours passés à Inveroran, je partis pour Loch Hour-head. Une forêt à daims s'étendant sur quelques-unes des montagnes d'alentour, était louée depuis plusieurs années par M. Robert Birbeck, qui m'avait invité. Un petit yacht qui vint me chercher à Glenelg et qui nous servit pour plusieurs excursions, contribuait au plaisir des invités; et dix jours se passèrent agréablement à se promener, à pêcher, à aller en mer. Pendant mon séjour on parla des romans de Black, dont les scènes se passent sur la côte occidentale d'Écosse. Ceci me rappela une curieuse coïncidence qui se présenta quelques années auparavant pendant que je me trouvais à Ardtornish. Je lisais *A daughter of Heth*. J'avais, en m'y reprenant à plusieurs fois, terminé le premier volume, et je venais de commencer le second, quand un après-midi on annonça que le *Dobhran* (le yacht) allait partir pour Oban afin d'y chercher des amis arrivant de Glasgow. Sachant que j'aurais beaucoup de temps de reste, je pris avec moi le second volume. Nous arrivâmes dans la baie d'Oban une demi-heure avant le moment de l'arrivée du vapeur, et jetâmes l'ancre. Pendant ce moment d'attente je repris mon roman. J'en étais justement à l'endroit où l'héroïne, emmenée par des amis en excursion sur un yacht se rend à la baie d'Oban. Je racontai cette curieuse coïncidence entre cette course fictive et notre course actuelle. C'est ici que l'histoire devient bizarre. Peu de jours après, si ce n'est même le lendemain, je pris un numéro du *Cornhill Magazine* où était publié le roman de M. Black, *White Wings*, et j'y lus un chapitre contenant le récit d'une visite faite à Loch Hour par l'héroïne et ses amis ! Cette fois-ci la coïncidence n'était pas parfaite, car pendant que je lisais, je n'étais pas sur le yacht de

¹ Publié en français sous le titre *Introduction à la science sociale*.

M. Birbeck; mais le yacht se trouvait dans la baie, à deux cents mètres de la fenêtre où j'étais assis.

Mais que faut-il tirer comme conclusion des faits de ce genre ?

Il n'y a pas plus de raison de s'attendre à ce que deux ordres de faits pareils correspondent dans la vie actuelle, qu'à ce qu'un tel ordre de faits de la vie corresponde à un tel ordre de faits d'un rêve. Les probabilités sont égales dans les deux cas. Voyons ce qui en ressort. Des millions de personnes, en Angleterre, rêvent toutes les nuits, et il y a dans l'espace d'une année, au moins cent millions de rêves assez vivants pour que ceux qui les ont faits se les rappellent à leur réveil. Il est donc clair qu'en vue de cette correspondance occasionnelle entre deux ordres de faits dans la vie actuelle, nous devons inférer que dans ce nombre énorme de cas il y aura parfois correspondance entre un ordre d'événements de la vie actuelle et un ordre d'événements d'un rêve; et quand une pareille coïncidence se produit elle a l'air d'un accomplissement. Ne pouvons-nous pas dire que ces prétendus accomplissements ne sont pas plus fréquents que la loi de probabilité ne nous permet de nous y attendre ?

Le 26 août, Spencer était de retour à Londres. Une nouvelle édition de *la Psychologie* étant devenue nécessaire, il se mit à revoir le livre. En même temps il avait à écrire un addendum pour les *Données de l'Éthique*. Ce ne fut que fin octobre qu'il put se remettre aux *Institutions Politiques*.

Deux mois plus tard un événement vint assombrir sa vie « un de ces événements qui se font plus fréquents à mesure que les années s'écoulent; et font que la vie vaut de moins en moins la peine d'être vécue. »

George Eliot mourut. Quelques notices nécrologiques renfermèrent une erreur que Spencer ne voulut pas laisser passer sans rectification. Ce qu'était cette erreur, la lettre de Spencer aux journaux le fait assez voir:

« Monsieur,

« Bien que j'eusse volontiers gardé le silence, étant du nombre de ces amis intimes que sa mort soudaine a le plus douloureusement frappés, je ne crois pas pouvoir laisser passer une grave erreur contenue dans votre notice biographique sur George Eliot. Vous y donnez une forme positive à un bruit qui a couru pendant longtemps, à savoir que j'avais eu une grande part dans son éducation.

Rien n'est moins exact. Notre amitié n'a commencé qu'en 1851, bien des années après la publication de sa traduction de Strauss, et alors qu'elle se distinguait déjà par cette large culture et ces facultés universelles qui depuis l'ont fait connaître du monde entier.

« Herbert Spencer. »

Un renseignement que j'avais, je pense, donné à mon ami américain pendant un de ses séjours ici, le conduisit à publier dans un journal de New-York une rectification à plusieurs idées fausses qui avaient cours aux États-Unis. Voici ce que je lui écrivis ensuite à ce sujet :

« Votre seconde lettre concernant la notice sur George Eliot m'a rejoint dans le Gloucestershire, mais ce n'est que ce matin que j'ai reçu un numéro du *Sun* contenant vos explications.

« Ce que vous avez dit se rapproche plus de la vérité que les informations ordinaires, bien que s'en écartant encore en ce sens que vous représentez mon influence comme plus grande qu'elle n'a été, je crois. Il est vrai qu'au début je l'ai engagée à écrire des romans; mais ce conseil ne venait point de ce que je la jugeais incapable de se livrer à des travaux philosophiques mais de ce que je la croyais douée, à un haut degré des facultés que nécessite la fiction. Il est vrai aussi que pendant quelques années elle résista à ce conseil. Peut-être a-t-elle été tout le temps, comme vous le dites, considérablement influencée par mes livres. Acceptant, comme elle le faisait, leurs idées générales, il n'en pouvait guère être autrement; et peut-être les *Principes de Psychologie* l'ont-ils aidée dans ses analyses. Mais je n'ai jamais donné à cette influence l'importance que vous croyez. Ses facultés d'observation intérieure et de divination sympathique, ses succès dans l'art de dessiner les caractères sont, presque entièrement dus à une intuition spontanée.

« Elle a été disciple de Comte plus que de moi-même; quoiqu'elle n'acceptât que dans une certaine mesure les doctrines de Comte, et qu'elle ne pût s'intituler comtiste dans toute l'acceptation du terme. Elle inclinait pourtant beaucoup vers la Religion de l'Humanité, et là-dessus nous avons toujours différé d'opinion. Cependant dans notre dernière entrevue, le jour même où elle tomba malade, ce qu'elle me dit me prouva qu'elle s'éloignait beaucoup de Comte, et qu'elle reconnaissait à quel point la conception comtiste de la société diffère de celles de mes idées qu'elle avait acceptées. Elle avait relu, avec M. Cross. les *Données de l'Éthique et l'Étude de la Sociologie*, celle-ci pour la troisième fois, et d'une manière générale elle était en sympathie avec les doctrines exposées. De sorte que mon influence aurait pu être plus visible dans d'autres œuvres si elle avait assez vécu pour en écrire. (Elle avait fait le plan d'un autre roman et en avait écrit le premier chapitre).

« Vous avez eu grandement raison, néanmoins, de rectifier les idées fausses qui se sont si largement répandues. Probablement vous avez vu déjà que j'ai moi-même écrit tout de suite une lettre aux journaux pour dire que son éducation n'avait nullement été dirigée par moi. »

À propos de ce que je viens de dire de *l'Étude de la Sociologie*, et du fait que je me souviens d'avoir écrit les *Institutions Politiques* pendant la période dont traite ce chapitre, je crois devoir dire ici quelque chose des opinions politiques que j'avais à soixante ans, en les opposant à celles que j'avais eues étant plus jeune. Mes idées ont-elles été modifiées par les tendances conservatrices de l'âge, ou par les connaissances plus étendues que j'avais acquises ? Ou y a-t-il de l'un et de l'autre dans le changement qui transforma mon optimisme en pessimisme? J'ai souvent surpris mes amis en me disant plus tory que tous les tories et plus radical que tous les radicaux; et le fait que ce paradoxe est encore vrai montre que si je n'ai pas abandonné mon idéal relativement à l'avenir, j'en suis venu à voir que sa réalisation est beaucoup plus éloignée que je ne le croyais. L'indignation à l'égard du mal, les espérances de la jeunesse, et le manque d'expérience se réunissaient en moi, comme en beaucoup d'autres, pour produire l'ardent désir d'une réorganisation politique, et la croyance qu'une forme de gouvernement théoriquement plus juste suffirait à guérir les maux dont souffre la société. De là mon juvénile radicalisme.

Il est vrai, comme on le voit dans la *Statique Sociale*, que j'avais considérablement tempéré, à l'âge de trente ans, les notions simplistes de ma vingt-cinquième année. J'avais vu que les institutions dépendent du caractère; et qu'elles ont beau changer quant à leur aspect superficiel, elles ne sauraient, dans leur nature essentielle,

changer plus vite que les caractères. J'ai compris clairement que les hommes ne sont des êtres doués de raison que dans un sens très restreint; que la conduite résulte du désir, la raison étant un simple guide pour aider à satisfaire le désir; et que par conséquent l'action politique sera déterminée d'ordinaire par l'équilibre des désirs où qu'il puisse se montrer. Il est vrai aussi, comme on le voit dans l'essai sur « La Réforme : les Dangers et les Sauvegardes », que je compris dix ans plus tard que des maux résulteraient de l'extension du vote si les frais de l'action politique, générale et locale, ne pouvaient tomber directement et infailliblement sur tous les individus qui en disposaient, et que le pouvoir politique ne peut être étendu sans danger que dans la mesure où l'on restreint les fonctions gouvernementales.

Je fus moi-même un exemple de cette vérité que nous sommes guidés par le sentiment plus que par l'intelligence; car, oubliant sans doute ces conclusions, j'approuvai cette large extension de la franchise effectuée par le *Reform bill* de 1867. Le sentiment de mes jeunes années, qui me portait si fortement vers le principe en apparence juste, d'après lequel on doit donner à tous les hommes des droits politiques égaux, se montra trop puissant pour être maîtrisé par ma façon de juger plus calme et plus rassise. Puis, au delà de ces vérités reconnues que le sentiment me faisait oublier, il y en avait d'autres non reconnues que je n'aurais pas dû négliger, et qui, si je les avais reconnues, m'auraient rendu plus réservé encore.

J'aurais pu inférer *a priori* ce qui m'est devenu clair *a posteriori*, à savoir que le changement aboutirait à remplacer l'ancienne législation de classe par une nouvelle législation de classe. Il est certain qu'étant donnée la nature humaine moyennement existante, ceux qui ont le pouvoir poursuivront indirectement, sinon directement, obscurément sinon clairement, leur propre intérêt, ou plutôt leur intérêt apparent. Nous n'avons pas de raison de supposer que les classes inférieures soient intrinsèquement meilleures que les classes supérieures. Par conséquent si ces dernières, pendant qu'elles étaient au pouvoir, ont fait des lois les favorisant d'une manière ou d'une autre, il s'ensuit qu'aujourd'hui que les premières dominent, elles légifèrent aussi dans le sens de leur propre avantage. Il a toujours été évident, et il est maintenant plus évident encore, que tant que l'action gouvernementale est sans restriction, il faut une représentation des *intérêts* et qu'un système avec lequel un intérêt est représenté d'une manière excessive - que cet intérêt soit celui d'une fraction de la communauté ou plus petite ou plus grande - promulguera des lois unilatérales. Nous verrons bientôt les injustices infligées par la classe des employeurs remplacées par des injustices infligées par la classe des employés. Durant un long passé le supérieur a exploité l'inférieur; et maintenant en vertu de ce rythme qui est la loi des mouvements de tous genres, nous verrons un état de choses où l'inférieur exploitera le supérieur.

J'avais passé à côté d'une autre vérité qui m'est dernièrement devenue assez claire. J'avais souvent reproché à des hommes politiques de ne considérer que les résultats immédiats des lois et de n'en pas voir les résultats lointains; et je m'aperçois que j'ai à me reprocher à moi-même un aveuglement identique. Dans ma jeunesse je n'avais pas compris qu'un changement organique tend toujours à en engendrer un autre, et celui-ci, un autre, amenant ainsi une perpétuelle fonte et refoule des institutions, et un état trop instable de la société; jusqu'à ce qu'enfin quelque chose arrive qui ressemble à la désorganisation politique.

Mais, comme je viens de le dire, tant que le caractère reste inchangé le changement des institutions, si grand soit-il à la surface, ne saurait être grand au fond; et

tandis que la désorganisation se produit d'une part, une réorganisation se produit d'une autre part, tandis que d'anciennes mesures coercitives se relâchent, d'autres s'établissent sans bruit. Car cette législation qui favorise de plus en plus la classe des employés aux dépens de celle des employeurs entraîne l'établissement d'un système administratif de plus en plus puissant et péremptoire, une nouvelle force de gouvernement que le peuple émancipé élabore à son insu, tout en ne songeant qu'à se mettre en possession des privilèges promis. Un incessant développement de cette force, plus rapide chaque jour, est maintenant inévitable, par la raison que les électeurs et leurs représentants invoquent à l'envi le secours public, les dépenses publiques, les règlements publics, toutes choses qui impliquent une armée de fonctionnaires toujours plus nombreuse. Cette armée, par les ordres et les défenses qu'elle impose, diminue graduellement la liberté des citoyens, et la diminue encore en demandant qu'une part toujours plus grande de leur travail soit consacrée à la maintenir et à la rétribuer pour l'œuvre à laquelle elle préside. La croissance insidieuse de cette bureaucratie solide et bien organisée continuera, parce que les électeurs ne peuvent mettre en balance le mal général mais lointain qu'elle entraîne avec les avantages immédiats et particuliers qu'ils en obtiennent. Car les masses ne peuvent apprécier que les biens matériels, de meilleurs logements, moins d'heures de travail, des salaires plus élevés, un travail plus régulier. Elles sont donc avec ceux qui votent pour restreindre les heures de travail dans les mines, pour forcer les patrons à contribuer à l'assurance de leurs ouvriers, pour fixer le prix du transport des voyageurs et des marchandises en chemin de fer, pour abolir ce qu'on appelle les salaires de famine. Il leur semble tout à fait juste que l'éducation de la jeunesse, entièrement payée au moyen des impôts, soit réglementée par l'État; que l'État donne l'instruction technique; que le travail des mines soit inspecté et réglementé; qu'il y ait une surveillance des hôtels au point de vue sanitaire. Ils pensent que les monopoles concernant le gaz, l'eau, la lumière électrique, devraient s'étendre à l'établissement des tramways, à la construction et à l'exploitation des canaux, à la construction des maisons pour artisans et ouvriers, aux prêts d'argent pour l'achat de propriétés, enfin à tout ce qui petit augmenter les commodités de la vie et procurer du travail. Tout ceci implique, avec une vaste bureaucratie, de plus en plus puissante, des fardeaux de plus en plus lourds pour tous ceux qui possèdent, et constituent indirectement une nouvelle distribution de la propriété. Par le fait nous voyons d'ores et déjà en action la politique prônée par M. Henry George quand il dit que « nous ne devons pas chasser les propriétaires, mais les étouffer à coups d'impôts. »

Quand on reconnaît l'universalité du rythme, on voit clairement qu'il était absurde de croire que le grand relâchement des restrictions politique, sociale et commerciale dont le libre-échange constitue l'épanouissement, pourrait continuer. Une nouvelle imposition de restrictions d'une espèce différente sinon de la même espèce, était inévitable; et on voit maintenant que tandis que pendant longtemps on a avancé d'une coopération involontaire dans les affaires sociales à une coopération volontaire, (ou, pour employer le langage de Sir Henry Maine, du *status* au contrat), le processus inverse est maintenant commencé. Le contrat, dans tous les sens, est affaibli et brisé; et nous revenons à cette coopération involontaire ou système de *status*, résultant du développement immense des administrations publiques et de la correspondante subordination des citoyens - un système où les industries sont soumises à un universel règlement d'État, - tyrannie nouvelle qui conduira enfin à de nouvelles résistances et à de nouvelles émancipations.

Je puis avoir négligé certains facteurs. La coopération, par exemple, là où elle réussit, peut faire beaucoup pour arrêter cette transformation. Mais tant que la coopé-

ration ne réussit que dans la distribution et échoue dans la production, il n'y a pas grand'chose à en espérer. Il faudra que la nature humaine devienne bien meilleure qu'elle n'est pour que puisse s'établir une civilisation supérieure. Quoique je croie « qu'un bon temps va venir » comme le dit la chanson, il me semble maintenant que ce « bon temps » est encore bien loin de nous.

Deux incidents à noter en passant, au cours de l'automne de 1881. L'un se place en Écosse. Spencer était à Braemar, et un pasteur aperçoit le nom du philosophe sur le livre des visiteurs. « On le vit frissonner; et comme on lui demandait ce qu'il avait, il répliqua d'une voix chevrotante que l'Anté-Christ se trouvait sous le même toit que lui, et il assembla aussitôt une réunion de prières dans le billard mesure de désinfection. » L'autre se place à Londres. Un beau jour Spencer reçoit d'un Allemand naturalisé américain du nom de Hegeler, une longue lettre et un chèque de plus de 5.000 francs. Cet industriel ayant appris que Spencer est dans une position peu fortunée veut venir en aide au philosophe et le prie d'accepter ce cadeau. Spencer remercie mais n'accepte pas, expliquant que s'il était pauvre, il n'en était pourtant, pas au point où le croyait M. Hegeler.

Ce dernier, quelques années plus tard, venait en aide à la philosophie en fondant et en subventionnant une revue maintenant bien connue de Chicago, *The Open Court*, dont le but est de réconcilier la Science et les Religions sur la base du Monisme.

Le dernier chapitre des *Institutions Politiques*, commencé le 13 février, ne fut terminé que le 24 mars, à cause d'une indisposition dont je vais dire l'origine. Au commencement d'avril le volume fut soumis à l'attention ou plutôt à l'inattention des critiques.

Je ne sais pas si j'espérais que la doctrine générale qui y était exposée serait prise en considération; en tous cas mon espoir sur ce point n'était pas grand; et encore fut-il déçu. Cette doctrine, faisant partie de la théorie générale de l'évolution, pourrait, il est vrai, être considérée comme ayant un caractère apriorique; mais étant manifestement basée sur une multitude de faits -qui la justifient, elle se trouve avoir une garantie inductive qui aurait pu la recommander même à ceux dont les raisonnements se bornent à des inférences tirées des publications officielles et des statistiques des journaux. Mais les faits, aussi bien que les arguments, sont impuissants à faire accepter aux gens des conclusions auxquelles ils sont hostiles, et les Anglais sont hostiles aux conclusions de grande généralité. Non seulement en dehors du Parlement, parmi les ignorants, mais dans le Parlement même, parmi ceux que l'on croit éclairés, la question de savoir s'il y a oui ou non des limites aux fonctions du gouvernement, est méprisée comme une question abstraite ne valant pas la peine d'être discutée. On estime que la « sagesse pratique » consiste à admettre qu'une loi peut tout, et qu'il y a folie à perdre son temps à examiner s'il y a des principes de la vie sociale qui justifient ou condamnent telle ou telle sorte de législation. Peut-être verra-t-on un jour et il se peut que, quelques-uns le voient déjà, que la question de la sphère propre du gouvernement, est la plus « pratique » de toutes, et qu'en nourrissant des idées fausses touchant ce que l'on peut demander et attendre de l'État on marche à grands pas vers une révolution sociale qui risque de finir par un retour à la barbarie.

Si j'attendais un accueil un peu favorable aux idées essentielles exposées dans ce volume, je l'attendais des hommes de science. Le fait qu'il surgit, au cours de l'évolution animale, un contraste violent entre la méthode de coopération parmi les organes présidant aux actions vitales, et la méthode de coopération parmi les organes

présidant aux rapports avec l'entourage; et le fait qu'il surgit, au cours de l'évolution sociale un contraste analogue entre le mode de coopération parmi les structures industrielles qui soutiennent la vie sociale, et les structures dont le rôle est d'attaquer d'autres sociétés et de se défendre contre elles (sociétés qui forment le milieu social) des faits généraux, me semblait-il, étaient de nature à être admis et appréciés à leur valeur par les personnes ayant une culture scientifique. Que le type industriel ou le type militaire résulte de la prédominance de l'un ou de l'autre de ces modes de coopération; et que les phénomènes d'activité, de structure, de gouvernement, avec les croyances et les sentiments correspondants, soient déterminés par la prédominance relative; tout autant d'idées qui ne furent pas appréciées davantage par ceux qui ont l'habitude d'étudier la causation naturelle que par ceux à qui la causation naturelle n'est jamais venue à l'esprit.

Les croyances, comme les êtres, doivent trouver un milieu favorable pour pouvoir vivre et grandir; et le milieu constitué par les idées et les sentiments qui ont actuellement cours est absolument défavorable aux croyances exposées par le volume en question.

Chapitre XXXIII

Une erreur. Voyage aux États-Unis Conclusion

1881-1889. ÆT. 61-69

[Retour à la table des matières](#)

Vers le milieu de la période dont traite le précédent chapitre, survint un incident qui provoqua le plus grand désastre de ma vie, - un désastre venant de ce que j'avais fait plus que je n'aurais dû faire.

Pendant bien des années les matériaux que j'accumulais en vue des *Principes de Sociologie* m'avaient de temps à autre montré la relation existant entre le militarisme et l'organisation sociale despotique dans sa forme et barbare dans ses idées et ses sentiments; me montrant en même temps la relation qui existe entre l'industrialisme et une forme de gouvernement plus libre, accompagnée de croyances et de sentiments humains et justes, qui conduisent à plus de bonheur. En 1879, J'avais parlé à quelques amis de la possibilité de faire quelque chose pour diminuer les tendances agressives que nous manifestons sur toute la surface du globe : car nous envoyons, comme pionniers, des missionnaires de la « religion d'amour » après quoi nous faisons naître des conflits avec les races indigènes et nous prenons possession de leurs terres. Mais si je rencontrais beaucoup de sympathies, je n'arrivai à aucun résultat. Vers le milieu de l'été de 1881 cependant, Frédéric Harrison me rappela nos conversations et me

demanda si j'avais continué à penser à la chose. En écrivant les *Institutions politiques*, je m'étais convaincu de plus en plus que la possibilité d'une civilisation supérieure exige l'extinction de l'esprit du militarisme et les progrès de l'industrialisme. Je me hâtai donc de répondre affirmativement; et nous reprîmes la conversation interrompue. John Morley se joignit à nous, ainsi que M. Dillwyn, membre du Parlement, le professeur Leone Levi, le révérend Llewelyn Davies, le chanoine Freemantle, M. Chesson, le colonel Osborne, et quelques autres. On me pria de rédiger une lettre exposant notre but; il fallait faire ressortir cette idée essentielle que tandis que la doctrine de la non-résistance, sur laquelle est fondée la Société pour la paix, n'est pas défendable, celle de la non-agression l'est au contraire. Au mois de juillet les personnes qu'intéressait la question se réunirent plusieurs fois chez Sir Arthur Hobhouse, aujourd'hui Lord Hobhouse, et l'on mit l'affaire en train avant la fin de la saison.

Tout ceci était en contradiction avec une règle que je m'étais posée. J'avais résolu, quelques années auparavant, de ne me joindre à aucun mouvement public; et jusqu'alors je n'avais jamais consenti à donner plus que mon nom et mon argent en faveur de ce que j'approuvais. Mais mon intérêt se trouvait alors à ce point éveillé que j'oubliai ou négligeai malheureusement les considérations prudentes qui m'avaient retenu dans les occasions précédentes. Non pas, il est vrai, que j'eusse l'intention de jouer là un rôle actif et continu. Il existait manifestement contre la guerre un sentiment très fort, surtout parmi la classe ouvrière et parmi la grande masse des dissidents; et nous pensions que si ce sentiment trouvait le moyen de s'exprimer, il en résulterait un mouvement qui se suffirait à lui-même. Je pensais pouvoir participer à l'effort nécessaire pour créer ce mouvement, puis laisser à d'autres le soin de le continuer. Si mon désir ne m'avait pas possédé au point de me rendre aveugle aux conséquences, j'aurais bien prévu que je serais sans doute entraîné malgré moi à faire plus que je ne voulais.

En automne, nos réunions recommencèrent; on fit peu à peu des arrangements; il y eut des adhésions nouvelles; et le 22 février 1882 nous eûmes une réunion publique à l'hôtel de Westminster Palace. Désireux que le début fût heureux je m'étais chargé d'une grande partie du travail que d'autres auraient dû faire. Contrairement à mon intention première, je consentis à prendre part à la réunion, à proposer un parti à prendre et à prendre la parole. Étant donné mon peu de force nerveuse, c'était là une chose absurde; plus absurde encore du fait que j'étais souffrant depuis plusieurs jours, comme, le prouve mon journal. Mais j'avais mis la main à la charrue et je ne voulais pas lâcher pied. Nouvel exemple d'un trait de caractère que j'ai mentionné déjà, ma propension à me laisser tyranniser par une résolution prise : mon esprit est alors si plein du but à atteindre qu'il ne saurait accueillir aucune idée contraire à ce but.

Rien d'important ne sortit de notre œuvre. Les journaux représentant les dissidents exprimèrent quelque sympathie; et l'un d'eux, je m'en souviens, dit que c'était une honte pour eux qu'un mouvement pareil fût lancé par les rationalistes. Cependant aucun appui digne de mention ne nous vint, pas plus du côté de ceux que les motifs religieux touchent surtout, que du côté de ceux que touchent surtout les raisons politiques. Quoique, chaque année, des colons flibustiers et des fonctionnaires ambitieux, civils et militaires, missent partout la main sur les territoires de races voisines plus faibles (les sages appellent cela des « annexions »), quoique les hostilités endémiques qui en résultaient et les traitements de plus en plus nombreux qu'il fallait donner à de nouveaux gouverneurs et à leurs états-majors augmentassent sans cesse les dépenses publiques, l'électeur, chez lui, préoccupé des querelles sur le choix d'un candidat local, les heures de fermeture des cabarets, la responsabilité des

patrons, la question des tarifs préférentiels des chemins de fer et mille autres petites questions, ne s'inquiétait nullement de voir augmenter sans cesse ses charmes et ses risques sans qu'on songeât à lui demander son consentement ni même à le prévenir. Et tandis que le contribuable, artisan ou bourgeois, ne pensant qu'à de petits maux immédiats, restait indifférent à ce mal très grand mais lointain, les organes des classes supérieures, favorisant toujours une politique qui augmente les armements et multiplie les places pour les cadets de famille, tournaient en ridicule la supposition qu'il fût désirable et praticable de refréner ces autorités coloniales qui nous exposent chaque année à des guerres coûteuses et à de nouvelles responsabilités.

Il était vraiment absurde d'espérer que nos efforts pussent avoir un résultat appréciable dans ces conditions, et étant donné le niveau du caractère national tel qu'il se révélait. Alors que les nations continentales se hérissaient de baïonnettes et que nous étions obligés nous-mêmes d'augmenter nos forces défensives et de fomenter en même temps les idées et les sentiments belliqueux, il était bien évident que la « Ligue contre les Guerres offensives » ne pouvait avoir aucun succès. Tandis que de l'avancement et des titres étaient accordés dans nos colonies, à ceux qui prévenaient, en ouvrant les hostilités, de prétendues intentions hostiles de la part des tribus voisines, tandis que des dizaines de mille hommes, dont la fonction pavée est d'enseigner le pardon des injures, ne s'élevaient pas contre la doctrine qui veut qu'on attaque avant d'être attaqué, il était absurde de croire que nous serions écoutés par beaucoup de gens quand nous disions qu'il fallait attendre d'être attaqué pour se mettre en campagne. Avec un parlement et un peuple qui regarde tranquillement et même applaudit, quand les forces militaires de notre vaste empire oriental envahissent avec succès les États voisins, puis qualifie de brigands ceux qui continuent à résister, il était irrationnel de s'attendre à ce qu'une conduite internationale équitable pût rencontrer le moindre appui.

Mais si aucun bien ne sortit de notre mouvement, il en sortit pour moi un grand mal. Il en résulta un dommage qui, augmentant par degrés, mina ma vie et arrêta mon travail.

Aussi Spencer ne fit-il à peu près rien de tout le printemps. Il dicta seulement les dernières pages de *Institutions Politiques*, fit quelques séjours chez différents amis, chez Lott en particulier, où à propos de la récente mort de Mme Potter, mettant fin à une amitié de près de quarante ans, une discussion relative à l'immortalité de l'âme surgit.

Comme on peut bien le penser, ma position, dans le début, fut celle de l'agnostique : celle de l'homme pour qui, d'un côté, rien ne permet de croire à l'immortalité, et de l'autre, rien ne permet de la nier.

Plus tard. Spencer accompagna à Anvers son ami Potter, un des directeurs d'une Hollando-Rhénane; il visita Anvers, Gand, Rotterdam, La Haye, Amsterdam et son musée.

Je ne conserve le souvenir que de deux œuvres : l'une représentant la *Fête du Bourgmestre*, par Van der Helst, qui, tout en étant peu satisfaisante dans son ensemble, le sujet n'étant pas artistique, est pourtant admirable, en ce qui concerne Plusieurs des visages; l'autre, la célèbre *Leçon d'Anatomie* de Rembrandt, à La Haye.

Ce dernier tableau m'a paru manquer absolument de vérité dramatique. Au lieu d'être représentés comme occupés à regarder ce que fait le maître, ou à écouter ce qu'il dit, ou à quelque besogne intelligible, les étudiants sont figurés dans des attitudes dépourvues de sens avec des expressions vides qui ne sont nullement appropriées à la circonstance.

Spencer passa encore à Utrecht, Cologne, Coblenz, Trèves, Metz, et Paris, pour rentrer à Londres. Mais ce voyage n'améliora pas sa condition qui, graduellement, empira, l'amenant peu à peu à « n'être qu'un invalide, ne pouvant guère mener une vie supérieure à la végétative. »

Si je mentionne ici, bien avant sa date, ce résultat final, c'est surtout dans le but de mettre en lumière une leçon. L'occasion est favorable de critiquer une opinion souvent énoncée et rarement, ou pour mieux dire jamais, mise en question.

On nous dit que le sentiment de satisfaction que nous procure le bien accompli est une récompense suffisante pour ce bien, et une suffisante compensation à tous les maux que l'on peut subir du fait du bien qu'on a procuré. Quoique beaucoup de gens se rendent probablement compte que leurs expériences ne sont pas d'accord avec cette croyance, ils se taisent pourtant, si grand leur semble l'intérêt qu'il y a à la soutenir, aussi bien que toutes celles qui engagent à se bien conduire. Ceux qui écrivent sur la morale, de même que les gens ordinaires qui tirent une moralité des affaires de la vie, admettent tacitement que le vice seul entraîne des conséquences fâcheuses, tandis que la vertu n'en entraîne que de bonnes; et on enseigne cela d'une manière absolue, quoique les faits prouvent chaque jour que les mauvaises actions échappent souvent au châtement, tant extérieur qu'intérieur (la conscience étant endurcie), tandis que les actions bonnes entraînent souvent des peines graves, et sans être suivies d'une satisfaction morale capable de les atténuer. Chacun peut observer des êtres physiquement affaiblis parce qu'ils se sont sacrifiés pour soigner les autres, des intelligences atteintes pour toujours par le surmenage résultant de responsabilités acceptées, des positions sociales diminuées à cause de convictions mises en action sur l'ordre de la conscience; et si l'on procédait à une enquête, on verrait que la satisfaction morale que l'on est censé avoir obtenue par là ne compense pas la somme des maux endurés, mais que d'ordinaire elle ne constitue pas même un élément appréciable dans notre conscience.

Ceci exprime en tout cas ma propre expérience; et je n'ai pas de raison de la croire exceptionnelle. Si je me rends compte de mes propres mobiles, je fus exclusivement poussé, dans ce que je viens de raconter, par le désir de travailler au bien de l'humanité. Je ne vois vraiment pas quelle autre explication pourrait être donnée de ma manière d'agir. Je n'avais évidemment rien à gagner dans ce monde par le temps, l'argent et la peine que je consacrais à l'affaire; et comme je ne crois pas que l'on puisse gagner quoi que ce soit dans un autre monde, cette considération supra-terrestre ne pouvait avoir sur moi aucune influence. Mais mon action, si bonne qu'elle me parut, m'apporta de grandes peines, et pas la moindre compensation. Je ne pense pas seulement aux semaines, aux mois, aux années de nuits misérables et de journées oisives; bien que mon existence s'en soit trouvée transformée en une fatigue et en un ennui sans fin. Mais je pense surtout à la diminution graduelle et l'arrêt final de mon travail; et au sentiment que j'avais que la dernière partie de ma vie, pendant laquelle

j'aurais pu achever ce travail, s'en allait sans que je pusse la retenir. Car sans l'incapacité dont j'étais victime, les derniers volumes de la *Philosophie Synthétique* auraient pu être alors écrits et publiés. Quel est donc chez moi l'état d'esprit que produit un regard rétrospectif jeté sur ce lamentable incident de ma vie? Quoique j'approuve encore ma conduite, quand je la regarde en elle-même, cependant le fait de la considérer même à part de ses conséquences, ne produit pas chez moi un sentiment qui dépasse de manière appréciable celui du calme de l'esprit. Et quand à ce manque de satisfaction se joint le sentiment pénible des maux que j'ai soufferts, et surtout du but que j'ai manqué, mon impression totale est tout le contraire d'agréable. Chassant d'ordinaire ce souvenir, je me cabre à cette idée comme un cheval qui voit un objet effrayant, et je me hâte de penser à autre chose. Dans ce cas, par conséquent, le dogme reçu se trouve faux de tous points.

Il vaut mieux voir les choses telles qu'elles sont, et ne pas essayer d'étayer sur des mensonges la rectitude de la conduite. Modifions d'abord la croyance générale en disant que c'est non pas dans chaque cas particulier, mais seulement dans la majorité des cas qu'il faut attendre de bons résultats d'une bonne conduite; et modifions-la encore en disant que ce n'est pas la conduite bonne d'une manière absolue, mais d'une manière relative, qui, en moyenne, produit de bons résultats, autrement dit la conduite adaptée aux conditions sociales.

En hiver, Spencer, après avoir passé la semaine de Noël avec Potter, décida de mettre à exécution un projet souvent caressé par Youmans; un voyage aux États-Unis. Dès janvier il retenait une cabine pour la traversée, au mois d'août suivant. Un de ses amis intimes, Lott, l'accompagnerait. Le bruit courut qu'il allait aux États-Unis pour faire des conférences et tâcher de gagner quelque argent. C'était faux, et Spencer refusa les propositions qui lui furent faites de 1.500 francs par conférence.

« Si j'étais conférencier, comme Tyndall et Huxley, ce serait une autre affaire. Mais, tel que je suis, donner une conférence, ou lire un manuscrit au public, ce serait me donner en exhibition et je refuse absolument de m'exhiber ».

Il reprit un peu de forces au cours de l'été, et après quelques jours passés chez ses amis Holt, à Liverpool, s'embarqua pour New-York.

On ne peut dire que la traversée ait été une joie pour le philosophe. Les beaux couchers de soleil, notés à l'occasion, ne l'empêchaient pas de s'ennuyer beaucoup, et les mauvaises nuits ne le consolait pas des journées fastidieuses. Il débarque à New-York très fatigué.

Il admire la grandeur de la ville, mais trop fatigué pour voir du monde, il refuse l'hospitalité auparavant acceptée, chez son ami Youmans, et se réfugie à l'hôtel, où il peut mieux se détendre.

Il remonte l'Hudson en vapeur, et va passer quelques jours dans les montagnes, avec Lott et les Youmans, *incognito*.

De là, il gagne Albany et Saratoga, où il est logé dans un hôtel gigantesque - le plus grand du monde, dit le prospectus.

J'ai un souvenir vague de la vaste salle à manger avec ses longues rangées de tables et de la foule qui la remplissait; mais les personnes elles-mêmes ne m'ont fait aucune impression. Je suis mauvais observateur de l'humanité concrète, trop porté à m'égarer dans l'abstraction. L'habitude que j'ai de méditer ne s'accorde pas avec celle d'observer les gens autour de moi. Cela me prive, je suppose, de bien des choses que je pourrais apprendre ainsi, et de beaucoup d'amusement. Dans ces dernières années surtout, je m'aperçois avoir si peu regardé les visages que j'ai rencontrés, qu'il me faut ordinairement les voir plusieurs fois pour m'en souvenir. Aussi n'ai-je pas profité beaucoup de l'occasion qui m'était offerte d'étudier une foule d'Américaines élégantes. Ni leurs manières ni leurs costumes, à l'égard desquels la plupart des gens, je suppose, auraient fait des observations, ne m'en suggérèrent aucune. Je remarque d'ordinaire si peu les vêtements que je n'en garde pas le moindre souvenir, à moins qu'ils ne soient très beaux ou très laids. Il m'arrive de remarquer un costume simple, élégant sans paraître y viser, ou un costume tirant l'œil, ou de couleurs criardes, ou encore trop recherché. Mais en dehors de ces extrêmes, jamais la toilette d'une femme, à un dîner ou en soirée, ne laisse la moindre trace dans ma mémoire. L'attention dont je dispose s'adresse non aux vêtements des gens mais à ceux qui les portent.

Je me rappelle pourtant une des personnes que je vis alors et un jugement que je portai sur elle. Un « roi des chemins de fer », passant pour un des Américains les plus riches, se promenait dans le jardin. Ses traits étaient grossiers, et ses manières, disait-on, ne l'étaient pas moins. Avant mon départ d'Angleterre, un ami qui avait avec lui des relations d'affaires m'offrit pour lui une lettre de recommandation, ajoutant que si je me comportais poliment à son égard et que si j'allais dîner avec lui, il me donnerait sans doute mon parcours gratuit sur les voies ferrées. Mais je préfèrai décliner la proposition.

Après deux jours passés à Saratoga, Spencer alla au lac Saint-Georges, au lac Champlain, à Montréal, où se réunissait la *British Association*, au Saint-Laurent, à Toronto, et au Niagara.

« À peu près ce à quoi je m'attendais », telle est la remarque que je trouve dans mon journal au sujet du Niagara. C'est-à-dire que la chute ne me déçut ni ne me surprit. Je crois pourtant qu'à la voir de plus près s'augmenta chez moi l'impression de grandeur qu'elle me fit. Avec une interruption d'un jour pour aller à Buffalo, je passai une semaine à contempler la scène et son entourage de tous les différents points de vue. Nous vîmes tout ce qu'il y avait à voir, y compris la « Cave des Vents », et cela avec la réflexion nécessaire pour apprécier ce que nous voyions et en jouir pleinement.

Du Niagara, Spencer alla à Cleveland, Pittsburg, à Cresson, chez Andrew Carnegie; puis descendit sur Washington.

Je ne me rappelle pas si le fait que le président (ou plutôt le vice-président, car M. Garfield était mort) se trouvait alors à Newport me décida à aller directement à Washington sans m'arrêter à Baltimore; mais je me souviens que son absence me fit plaisir. J'ai déjà parlé de mon aversion pour les entrevues en cérémonie. Elle vient en partie de ce que je n'aime pas les formalités, et en partie de ce que je ne suis pas porté à causer avec les étrangers. Dans la vie de tous les jours, j'aime mieux penser que

parler; aussi, en l'absence d'un interlocuteur qui m'intéresse, ne suis-je pas tenté de parler. Pour que la conversation me semble préférable à la réflexion, il me faut ou un peu d'amitié, ou une considération personnelle pour celui avec qui je cause.

Après avoir visité Washington, puis Baltimore, Spencer retourne à New-York, puis il va à Philadelphie, et revient une dernière fois à New-York.

Les expériences de notre voyage ne confirmaient pas les impressions résultant des lectures faites auparavant. On parlait de l'indiscrétion des Américains, on en donnait des exemples; mais nous n'en trouvâmes point chez eux. Je ne me rappelle pas une seule occasion où nos compagnons de voyage nous aient adressé la parole. Les seuls indiscrets étaient les reporters qui en vertu de leurs fonctions, essayèrent plusieurs fois de me voir. Comme je m'y attendais, mon ami Lott s'acquitta à merveille de son rôle de tampon, et déclara dans toutes ces occasions, sans mentir, que je n'étais pas assez bien pour recevoir. Ne pouvant pas m'*interviewer* on l'*interviewait* quelquefois lui-même; et une fois il figura dans un article comme mon « ami léonin ». Je comprends que sa figure calme, massive, entourée d'une grosse barbe, ait suggéré cette épithète; et sans doute à l'occasion il pouvait se montrer en action suffisamment léonin; mais ma longue expérience de son caractère me l'a toujours montré comme un lion très pacifique.

Les interviewers évincés sont quelquefois désagréables. Tenus de rapporter quelque chose à leur journal, ils attrapent les détails qu'ils peuvent des domestiques, et ne sont pas très difficiles relativement à la véracité de ceux qui les renseignent. Bien plus, dans ce qu'ils glanent sur les faits et gestes des gens, leur façon de se nourrir et de s'habiller, tout ce qui peut se tourner en ridicule leur est particulièrement précieux.

À mon retour à New-York, je racontai à Youmans quelques-unes des choses les plus erronées qu'on avait dites de moi : entre autres un jugement que l'on m'attribuait sur un auteur anglais alors en Amérique. Ce jugement était purement imaginaire; et je fis la remarque qu'il aurait presque valu la peine d'avoir une *interview* pour contredire ces assertions erronées. « Certainement, dit-il ; laissez-moi vous *interviewer*. » J'acceptai l'idée, et le lendemain matin fut choisi pour opération. Mais il en résulta que je m'*interviewai* moi-même. À deux exceptions près je fis les questions et les réponses. Toujours prêt à tirer des occasions qui se présentaient le meilleur parti possible, Youmans fit imprimer cette prétendue *interview*, la distribua aux journaux de New-York, et d'avance à ceux de Chicago. Elle parut donc simultanément en tout ou en partie dans beaucoup d'entre eux, à l'encontre des *interviews* ordinaires qui sont destinées par le reporter à un seul journal. Naturellement mes remarques, selon mon habitude, étaient surtout des critiques; et tout en reconnaissant ce que les Américains ont fait de grand, je blâmais copieusement leur vie politique. Les commentaires auxquels je me livrais furent néanmoins bien reçus : sans doute parce qu'on y sentait les critiques d'un ami désireux de voir prospérer l'Amérique, plutôt que celles d'un ennemi rempli d'aversion pour les institutions américaines.

Après avoir passé neuf jours à New-York, à visiter la ville et les environs, Spencer alla à New-Haven, à Boston, où il se rencontra avec O.-W. Holmes, l'« autocrate de la table d'hôte », et plusieurs notabilités littéraires et scientifiques - Asa Gray, Fiske en particulier, - à

Lexington, à Concord au tombeau d'Emerson, mort depuis peu; mais ayant imprudemment couru pour prendre un train, le voyageur fut subitement indisposé et dut rentrer à New-York où un banquet l'attendait.

L'événement prouva que si lourde que fut l'épreuve qui m'était imposée, le désastre redouté par moi n'en devait pas sortir; et quand M. Evarts eût dûment fait les compliments requis par l'occasion, je pus prononcer sans difficulté, mais sans beaucoup d'effet, le discours que j'avais préparé. Je n'ai pas de talent oratoire naturel, et le peu de la faculté que je possède de dire les choses d'une manière juste se trouvait à peu près paralysé.

Il va sans dire que je m'écartai beaucoup de la forme de réponse adoptée d'ordinaire dans de telles occasions. Tout en reconnaissant la dette que les Américains m'avaient fait contracter envers eux par la sympathie qu'ils m'avaient témoignée, mon discours consista surtout en une critique de la vie américaine, en tant qu'elle est caractérisée par un culte exagéré du travail. La thèse sur laquelle j'insistai était celle-ci : on ne vit ni pour apprendre ni pour travailler, mais on apprend et on travaille pour vivre. Et j'ajoutais que l'avenir tient en réserve un nouvel idéal, aussi différent de l'idéal industrialiste actuel que celui-ci est différent de l'ancien idéal militaire.

De ce qui suivit je dirai seulement que ce fut assez pénible à supporter. Les compliments, même quand on vous les fait en particulier, ne donnent pas un plaisir sans mélange. Pour être tout à fait agréables, il faut qu'ils soient indirects ou plus ou moins déguisés. Aussi, comme on peut l'imaginer, des éloges immodérés prononcés par plusieurs orateurs devant une assemblée aux regards curieux de laquelle je me trouvais exposé de toutes parts, n'étaient-ils pas faciles à endurer, surtout dans mon état. Pourtant, il fallait les endurer, et peu à peu je m'y fis. Quand j'aurai dit que tout se passa à l'entière satisfaction de mon ami Youmans, j'aurai fait comprendre le succès du dîner et de ce qui vint ensuite. Toujours prêt à tirer parti des choses, il prépara un petit volume dans lequel étaient réunis *l'interview* et le compte rendu du dîner, en y joignant des lettres et des discours qui n'avaient pas été prononcés.

Le 11 novembre, le surlendemain. Spencer se rembarquait. Il arrivait à Londres si fatigué qu'il ne sortit pas de chez lui, de trois jours, et ne put faire de visite avant dix jours. Le voyage, décidément, ne lui avait point fait de bien.

Plus de six ans se sont passés depuis les incidents que je viens de relater et s'il me fallait rendre compte de ces années de la même manière que des précédentes, je devrais y consacrer plusieurs chapitres.

Il me faudrait expliquer certains petits résultats de mon travail, qui avançait maintenant très lentement et était coupé de longs intervalles d'inaction. J'écrivis quatre articles dans la *Contemporary Review*, publiés ensuite sous le titre *L'Individu et l'État*. Puis un volume sur les *Institutions Ecclésiastiques* formant, la VIe partie des *Principes de Sociologie*. La publication à part du dernier chapitre amena une controverse désagréable. Puis deux essais encore, ou plutôt un essai en deux parties sur les *Facteurs de l'Évolution Organique*; et deux ans après le dernier de ces essais vinrent deux courts articles de controverse qui en restèrent, l'un et l'autre, à la moitié, car je me trouvai incapable de les achever.

Quant aux incidents les plus marquants sortant de ma routine ordinaire, il faudrait dire comment en 1883 mon bon ami Valentin Smith, voyant que je partais bien avant lui et les siens pour l'Écosse, envoya pour moi seul à Ardtornish une équipe de domestiques et me laissa pendant huit jours la jouissance exclusive de la maison et de ses alentours. Je devrais raconter un voyage que je fis en 1881 dans l'Écosse occidentale, voyage dans lequel j'emmenai avec moi la fille et la nièce de mon ami Lott; après quoi je rejoignis les Potter à Summerfield, une nouvelle résidence d'automne qu'ils avaient près d'Ulverston. Et je devrais raconter aussi, en ce qui concerne l'année 1885, comment après quinze jours passés avec les Potter à Stock Park sur les bords du lac de Windermere, j'allai voir le Dr Priestley chez lui sur la Spey, où après avoir fait à pied la distance d'un demi-mille, avoir péché un quart d'heure et être rentré chez moi, je dus passer plusieurs jours au lit et télégraphier ensuite à mon secrétaire de venir me prendre pour me ramener chez moi. Ce voyage avait été coupé d'une demi-douzaine d'interruptions. Je fis ainsi un grand pas vers l'état d'invalidé confirmé et vers l'incapacité de travail complète.

Spencer est en effet, à cette époque, en 1885, à l'âge de soixante-cinq ans, arrivé à un état de santé des plus précaires. Il ne peut plus voyager que couché dans un hamac suspendu en travers du compartiment du wagon. Il passe seize mois à Brighton, dans une alternance de hauts et de bas; puis en 1887 il passe l'hiver à Bournemouth, avec la famille Potter. Ce séjour lui réussit mieux, et il peut, en 1888, en janvier, reprendre à peu près sa vie à Londres. Mais la ville le fatigue vite : il va passer l'été à Dorking avec son ami Grant Allen, et reste l'hiver au même endroit, mais seul, Grant Allen ayant besoin d'un climat, plus doux. Mais sa vie active est brisée. Il travaille surtout à son autobiographie, mais bien lentement, fournissant la valeur d'une demi-page par jour.

Et l'avenir? Je dicte ces lignes le jour où j'atteins mes soixante-neuf ans ; et la vie d'un malade comme moi, souffrant de désordres chroniques sans maladie organique, peut durer encore un certain temps. À quoi l'emploierai-je?

Compléterai-je, si je le puis avec le peu d'énergie qui me reste, cette autobiographie? La partie racontant mes premières années et mon éducation, est terminée; mais les parties comprenant l'intervalle qui s'étend entre ma dix-septième et ma vingt-huitième année, et qui raconte surtout les incidents de ma carrière d'ingénieur civil, est restée sous la forme d'esquisse rapide que je lui ai donnée en dictant il y a bien des années mes souvenirs à un sténographe. Faut-il reprendre cette esquisse informe et lui donner une tournure acceptable ?

En y réfléchissant, je me décide à n'en rien faire. J'ai quelques raisons d'espérer pouvoir ébaucher tout au moins une autre partie des *Principes de l'Éthique*, la partie la plus importante, que je voudrais beaucoup ne pas laisser inachevée. Si je puis vaincre ma tendance à accorder trop d'attention à la manière dont j'exprime mes idées, et si je puis me contenter de les présenter d'une façon suffisamment claire, il me paraît possible d'exécuter lentement et à petites journées cet important travail.

Donc, pour le moment du moins, je suspends ce récit de ma vie qui m'a occupé si longtemps; je le reprendrai seulement quand je constaterai que je suis incapable de faire autre chose.

Chapitre XXXIV

Réflexions (Écrit quatre ans plus tard)

[Retour à la table des matières](#)

Si nous passons sous silence cette conception primitive du surnaturel existant parmi plusieurs peuples sauvages et demi-civilisés, qui croient à une résurrection matérielle, et pensent que le mort reparaît sous une forme concrète, et qu'on doit de nouveau lutter contre lui dans les combats, comme le croient les Fidjiens, ou qu'il sort de son tombeau pour chasser, comme l'affirment de nombreux sauvages; et si nous envisageons d'abord la théorie des fantômes sous cette forme modifiée d'après laquelle le double, plus ou moins spiritualisé, s'en va au moment de la mort, pour rentrer dans le corps après une période plus ou moins longue, nous voyons qu'au début l'idée d'une relation entre le caractère et la structure corporelle n'existe pas. En même temps que la notion de dualité surgit l'idée que le caractère fait un avec l'esprit, et que le corps n'est que l'habitable de l'esprit, sans qu'il y ait entre celui-là et celui-ci aucune relation de cause à effet. Ceci est aussi nécessairement impliqué dans les différentes doctrines de la métempsychose. Suivant quelques-unes des formes de la doctrine l'âme condamnée à revêtir successivement la forme de nombreuses créatures inférieures est manifestement regardée comme indépendante de son enveloppe matérielle et nullement comme le produit de cette enveloppe matérielle.

À quelle époque remonte la croyance à un lien entre l'esprit et le cerveau? C'est ce qu'il est difficile à dire. Il paraît probable que le phénomène de l'idiotie à dû faire naître de très bonne heure l'idée d'un pareil rapport, en corrigeant quoique d'une manière inconséquente, le dualisme qui avait cours. Car dans un temps où l'on reconnaissait que les « fous ont tous le front étroit », on n'en tirait pas la conclusion logique que la nature d'un homme est déterminée par son développement cérébral. De nos jours même, bien que cette vérité soit reconnue dans le monde scientifique, et à moitié admise dans le monde non scientifique, la plupart des gens l'affirment et la nient simultanément. La même personne qui parle avec mépris d'un homme sans intelligence conteste l'instant d'après la doctrine que le caractère varie avec le cerveau. Il est clair néanmoins que l'on admet couramment qu'il y a entre eux une dépendance quelconque.

Mais il faut aller plus loin. Il faut reconnaître encore que les manifestations mentales dépendent en partie des structures corporelles soit comme qualité, soit comme quantité. L'esprit est non seulement situé aussi profondément que le cerveau, mais, en un certain sens, aussi profondément que les viscères.

Avant de spécifier les rapports psycho-physiques qui nous concernent plus spécialement, qu'on me permette d'en mentionner quelques-uns d'entre les moins importants et qu'il faut noter quoiqu'ils ne soient pas en question ici.

Il y a la façon dont les perfections et les imperfections de la figure et des membres réagissent sur le caractère. Il y aurait beaucoup à dire sur les effets, au point de vue mental, de la difformité corporelle. Celui qui se sent regardé avec malveillance ne peut guère s'empêcher d'être aigri, il ne peut éprouver pour les autres l'amitié qu'il ressentirait autrement. En même temps son caractère sera presque infailliblement gâté par le sentiment de ne pouvoir lutter avec les autres dans les jeux et les sports, ni obtenir ces satisfactions qu'apporte avec elle une action couronnée de succès : et l'envie, probablement, en résultera. En revanche, l'homme physiquement bien doué, que sa force et son habileté engagent à entreprendre des choses interdites à la plupart, et auquel ses succès valent des applaudissements, en est modifié à la fois favorablement et défavorablement dans son attitude mentale. La réussite le rend content de lui et augmente sa bienveillance pour ceux qui l'applaudissent, quoiqu'il puisse en même temps devenir hautain et peu sympathique à d'autres égards.

Il en est de même de la beauté et de la laideur. Un visage agréable est une lettre de recommandation qui vous vaut d'ordinaire d'être traité avec plus de bonté; et quoique la laideur provoque chez certaines personnes des attentions spéciales, destinées à dissiper le sentiment de dépression qui l'accompagne, dans la plupart des cas ce sentiment se trouve non pas affaibli mais renforcé par la manière dont les autres se comportent. On est tout au moins négligé; ce qui, amenant un sentiment d'isolement social, tend à diminuer les sympathies.

Il est vrai que les effets de réaction de ces traits physiques ou psychiques sont variables et parfois opposés à ce que je viens de dire, selon qu'ils sont le fait de telle ou telle nature originale. Les femmes nous montrent qu'une grande beauté, chez une nature essentiellement sympathique, amène une augmentation de manifestations sympathiques; puisque la conduite générale à l'égard d'une personne très belle provoque dans ce cas une réponse analogue, et augmente la bienveillance naturelle du caractère. Inversement une femme belle mais décidément égoïste est d'ordinaire rendue

pire par sa beauté ; elle vit surtout pour être admirée, et devient plus indifférente aux droits d'autrui qu'elle ne le serait sans cela.

De même, chez un homme, la force et l'adresse peuvent, selon l'équilibre originel de ses sentiments, l'induire à traiter ceux qui lui sont inférieurs sous ce rapport avec plus ou moins de bonté qu'il ne l'aurait fait s'il avait été fait comme tout le monde. De même aussi la difformité et la laideur peuvent parfois, au lieu d'aigrir, avoir un effet contraire. On peut se sentir engagé par là à plaire par d'autres moyens que les qualités physiques.

Tout ce que je désire faire remarquer ici, c'est qu'une structure cérébrale héritée avec l'équilibre des caractères intellectuels qui l'accompagne, si elle s'écarte considérablement du type ordinaire, rend les caractères intellectuels différents de ceux qu'aurait fournis le même cerveau, s'il avait été associé à une figure ou à un corps ordinaire.

Mais je passe maintenant des relations indirectes aux relations directes. Les rapports psycho-physiques auxquels je fais surtout allusion sont ceux qui existent entre les manifestations mentales et ce que nous désignons comme la constitution; voulant dire par là les dimensions et qualités des divers organes vitaux et les extensions périphériques de ces organes qui prennent la forme d'artères et de veines.

La conscience disparaît brusquement aussitôt que le sang cesse de passer dans le cerveau. La somme et le genre des actions mentales constituant la conscience varient, les autres choses étant égales, selon la rapidité, la quantité et la qualité du sang fourni ; et toutes ces actions varient selon ces dimensions et proportions des divers organes qui s'unissent pour tirer le sang de la nourriture, des organes qui le font circuler, et des organes qui le purifient de ses déchets.

Que les manifestations intellectuelles et émotionnelles dépendent quant à leur genre et à leur degré des changements survenant parmi ces facteurs, c'est ce que savent beaucoup de gens, quoique rares soient ceux qui savent tirer de là les conséquences voulues. Le degré d'action mentale dont témoignent l'énergie du vouloir et l'activité de l'esprit baisse durant la prostration de la maladie; et la qualité de l'action mentale est altérée aussi bien que sa quantité. Supposons qu'il y ait assez de vitalité pour que le sentiment puisse se manifester (ce qui n'est pas toujours le cas), ce sentiment prendra souvent la forme de l'irritabilité. Nous avons aussi chaque jour la preuve que le degré d'émotion et par conséquent l'afflux d'énergie musculaire est diminué par la fatigue et par la diminution de circulation dans le cerveau qui accompagne celle-ci. Et tout le monde a vu quels effets considérables exercent sur l'esprit les agents thérapeutiques qui modifient la quantité et la qualité du sang passant dans le cerveau, l'influence par exemple, tantôt excitante, tantôt stupéfiante, de l'alcool; les effets d'abord excitants, puis calmants de l'opium; l'heureuse influence que les toniques ont souvent sur l'esprit; et la diminution de l'énergie mentale que produisent des médicaments comme le bromure de potassium qui, à la longue, cause parfois une dépression extrême.

Mais si des différences de capacité et de sentiment sont causées par des différences dans ces processus physiques qui permettent au cerveau d'agir, il s'ensuit que des différences permanentes dans les dimensions et proportions des organes présidant à ces processus - différences qui distinguent les constitutions les unes des autres - doivent avoir des effets permanents sur les manifestations mentales, soit intellec-

tuelles, soit morales. Le caractère des hommes doit être en partie déterminé par leurs organes et viscères.

La question se pose d'abord au sujet du degré de la vie, du degré d'activité de cet échange moléculaire d'où résulte l'énergie déployée dans l'activité, soit physique, soit mentale. L'évolution de cette énergie dépend de la coopération de plusieurs organes vitaux, et le bon ou mauvais état de chacun d'eux affecte tous les autres, ainsi que le résultat total : le cerveau jouant en même temps le rôle d'un récipient où entre une quantité plus ou moins grande de sang de qualité meilleure ou moins bonne, et celui de générateur de la force nerveuse qui régit les fonctions des viscères. Considérons séparément les trois groupes de facteurs viscéraux.

Il faut mentionner d'abord les organes constituant le système digestif qui peuvent être, chacun, bien ou mal développés. Il peut y avoir inaptitude à digérer la quantité voulue de nourriture, ou bien une digestion paresseuse ayant pour effet qu'une grande partie de la nourriture prise est perdue : des morceaux non mastiqués que l'estomac fatigué prend l'habitude de laisser passer insuffisamment désagrégés, et qui par conséquent ne servent pas. Ou bien il peut y avoir des sucs digestifs insuffisants en quantité ou en qualité, ou en même temps en quantité et en qualité. Si l'une ou l'autre de ces causes entraîne une diminution du sang fourni, les fonctions vitales, y compris celle du cerveau, doivent, toutes choses étant égales d'ailleurs, se poursuivre lentement, ou faiblement, ou être bientôt arrêtées. Il est vrai que ce qu'on mange n'est pas la mesure de ce qu'on absorbe de matières alimentaires. Mais que l'exiguïté du système alimentaire ou l'imperfection de son fonctionnement en soit la raison, l'insuffisance chronique de sang doit amener une inactivité cérébrale chronique, soit intellectuelle, soit émotionnelle. Inversement, il est évident qu'une digestion extraordinairement active peut, toutes choses étant égales d'ailleurs, être un facteur d'extraordinaire énergie mentale. Hændel, si étonnamment productif, si merveilleux par le nombre et la vigueur de ses compositions musicales, peut ici être cité en exemple.

L'abondance d'un sang de bonne qualité n'entraînera pas la vivacité de la pensée et l'intensité du sentiment s'il n'y a pas aussi, une propulsion efficace. Une grande activité cérébrale implique une grande dépense et une prompt réparation, et si la réparation n'est pas égale à la dépense, la prostration se produira bientôt. Si le sang est momentanément fourni avec lenteur l'activité se ralentira, et si cette lenteur est constitutionnelle, le niveau de la manifestation mentale sera bas. Les émotions surtout, qui sont relativement coûteuses, seront faibles : et il en résultera un défaut d'énergie et un manque de volonté. Quand d'une part nous voyons l'arrêt de la circulation immédiatement suivi d'insensibilité et d'autre part son accélération provoquée par un remède fortifier le cœur, exalter le sentiment et accroître les forces, il devient manifeste que des différences permanentes dans les organes présidant à la circulation doivent causer des différences permanentes dans le degré des manifestations mentales. Non seulement la force du cœur est un facteur de la force de l'esprit, mais la qualité des artères en est aussi un facteur. Ceux chez qui les vaisseaux sanguins, ne pouvant se contracter suffisamment, cèdent bientôt sous l'effort, n'ont pas l'infatigable énergie de ceux dont les vaisseaux sanguins peuvent supporter, sans céder, une action persistante.

Après la quantité du sang et sa circulation, vient un autre facteur, la pureté du sang. Le professeur Michael Foster a insisté dernièrement sur cette vérité que la fatigue est due surtout à l'accumulation des déchets dans l'organisme. Les organes d'épuration ne les détruisent pas assez vite; et le sang se remplit de substances qui au lieu d'aider aux fonctions, tendent à les arrêter. Une course un peu vive nous en offre

un exemple familial. La course déverse dans le sang plus d'acide carbonique que n'en peuvent éliminer les poumons. Le fait d'être « essoufflé » comme on dit, et le besoin d'un repos momentané nous montrent combien la présence d'un excès de substance toxique entrave les fonctions vitales. Par conséquent ceux chez qui les poumons sont peu développés auront une moindre activité constitutionnelle, soit physique, soit mentale, soit physique et mentale à la fois. Pareillement, une insuffisance des reins, amenant une expulsion imparfaite des déchets et leur accumulation dans le sang, entrave l'action nerveuse, ce que prouve ce fait que l'arrêt d'excrétion produit un affaiblissement de la vue, quelquefois de la surdité, et poussé à l'extrême, de l'engourdissement, de la torpeur et le coma. De même quand le foie ne fonctionne pas. La dépression, l'engourdissement et la torpeur sont parmi les symptômes des maladies de foie; et ce sont autant d'aspects d'amointrissement de l'énergie nerveuse. Par conséquent, ceux qui ont par nature les reins ou le foie moins développés qu'il ne faudrait, sont dans la même mesure caractérisés par un manque de force nerveuse et par le défaut de vitalité qui en résulte.

En mettant à part les détails, la conclusion générale est indiscutable. Si par la peau, les poumons, le foie, les reins, les déchets provenant des activités musculaire, nerveuse et autres sont expulsés, si l'existence de ces organes d'épuration implique que la vie doit cesser s'ils n'expulsent les matières usées, il en résulte que la vie doit être entravée si l'un ou l'autre d'entre eux est insuffisant comme dimensions ou qualité. Et il s'ensuit que le cerveau, dont l'activité dépend d'une quantité donnée de sang suffisamment purifié, doit être affecté dans son fonctionnement par toute variation dans le développement de tel ou tel organe excréteur.

Nous en venons maintenant à la vérité qui a le plus de portée. Non seulement la quantité de l'esprit mais aussi sa qualité est déterminée en partie par ces rapports psychophysiques. Le cerveau étant le même dans son volume et sa structure, non seulement la totalité des sentiments et des pensées peut être supérieure ou moindre selon que tel ou tel viscère est bien ou mal développé, mais les sentiments et les pensées peuvent aussi être modifiés favorablement ou défavorablement dans leur nature. La différence de disposition est causée soit directement, soit indirectement.

Directement, l'effet d'une quantité insuffisante de sang dans le cerveau se constate par la répugnance à faire beaucoup de choses demandant de l'énergie, et en conséquence par la négligence à accomplir ses devoirs soit envers soi-même, soit envers les autres. Une des absurdités qui ont cours parmi les gens cultivés comme parmi les gens sans culture est qu'il est aussi facile à un homme qu'à un autre d'être actif. Si A est diligent et B paresseux, on condamne B en se basant sur l'idée que l'effort est le même pour A et pour B. Chacun sait pourtant que pendant la prostration qu'amène la maladie ou qui existe avant que la santé ait été recouvrée, un petit exercice constitue un effort considérable; mais rares sont ceux qui en concluent que le manque d'énergie, temporaire dans certains cas, est permanent dans d'autres, et à travers la vie entière rend l'activité plus ou moins difficile. Le caractère est affecté de différentes manières. Souvent l'individu que sa constitution rend ainsi inerte ne peut prendre sur lui de faire des choses qui lui profitent à lui-même, et préfère subir des inconvénients graves plutôt que de prendre les mesures voulues pour les écarter. Et s'il ne veut pas se remuer quand il s'agit de ses peines ou de ses plaisirs personnels, il se remuera naturellement bien moins encore quand il s'agira des peines ou des plaisirs d'autrui. A, qui est actif de par sa constitution, se donne de la peine pour les autres, et est considéré comme essentiellement altruiste; tandis que B, quoique le fait qu'il ne se donne pas de peine pour les autres soit dû à une inactivité constitutionnelle et non à

un défaut de sympathie, est considéré comme essentiellement égoïste. Les différences qui en résultent peuvent affecter même la manière dont on s'acquitte d'obligations équitables; car tandis qu'un homme d'une énergie remuante n'a pas de difficulté à faire droit à une réclamation, un homme aussi consciencieux, mais d'une nature inerte, en éprouve une très grande.

Maintenant, après ces différences mentales qualitatives qui proviennent directement de différences quantitatives d'énergie mentale, il y a d'autres différences qualitatives en provenant indirectement, différences de disposition qui paraissent être le résultat de différences héréditaires de cerveau, mais qui sont en réalité le résultat de différences entre les quantités de sang fournies au cerveau. Car les émotions plus hautes sont physiologiquement plus coûteuses que les émotions plus basses; et quand la quantité de sang est insuffisante, celles-là manquent avant celles-ci. Dans les *Principes de Psychologie* (§§ 249-261), j'ai exposé différents corollaires de cette vérité que des actions cérébrales de l'espèce la plus simple, qui sont en relation directe avec le maintien de la vie, et par conséquent essentiellement égoïstes, nous nous élevons par des complications successives à ces actions cérébrales régulatrices supérieures qui, de composition plus complexe, sont produites par des structures moins complètement organisées, dont les actions manquent le plus facilement. Les rapports nerveux anciens et simples, avec les cohésions mentales qui les accompagnent, qui sont primitifs et profondément situés dans la nature, persistent davantage que ces rapports superposés qui sont relativement récents et complexes; et par conséquent quand le sang diminue, ces derniers s'affaiblissent ou disparaissent tandis que les premiers demeurent, et il en résulte que les sentiments égoïstes survivants ne sont plus tenus en échec par les sentiments altruistes. Chacun connaît des exemples de cette causation sous sa forme temporaire. Quand un enfant ordinairement aimable devient désagréable et grognon, le médecin suppose que le tube digestif fonctionne mal, et après avoir supprimé la cause de la nutrition défectueuse, il voit disparaître le trouble mental. De même, chez les adultes, le trouble des viscères causé par le surmenage et l'inquiétude amène souvent de la mauvaise humeur. La différence bien connue entre l'irritabilité qui précède le dîner et la sérénité (accompagnée parfois de générosité) qui le suit, suffit à montrer que quand un pouls affaibli et un sang appauvri sont remplacés par un pouls vigoureux et un sang plus riche, il en résulte dans l'équilibre des émotions un changement constituant un changement moral. Et s'il y a de semblables différences temporaires dues à des causes physiologiques temporaires, il doit y avoir des différences mentales analogues dues à des causes physiologiques permanentes. Il devient évident que sous ce rapport comme sous d'autres, l'esprit est situé aussi profondément que les viscères.

Ces conclusions générales doivent servir d'introduction à certaines conclusions spéciales. Je me suis souvent demandé pourquoi sous certains rapports, je diffère d'une façon malheureuse soit de mon père, soit de ma mère. Sans doute la cause en est en majeure partie du genre que je viens de dire, j'entends que c'est une cause physiologique. Je n'ai jamais montré l'inépuisable activité, qui leur était commune à tous deux; et je n'ai pas fait preuve d'autant de sentiments altruistes qu'ils en avaient l'un et l'autre. Cela vient évidemment en partie de ce que chez moi, à cause de certains caractères physiques, la circulation cérébrale a été pendant toute ma vie moins vigoureuse qu'elle aurait dû l'être.

Sans parler de son vaste cerveau, mon père avait entre autres perfections physiques, une large poitrine; et une grande énergie résultait chez lui de ce développement thoracique. Je l'ai entendu s'étonner du travail qu'il avait fait comme jeune homme; et même plus tard, quoique son activité ne fût pas judicieusement dirigée, il s'occupait toujours de quelque chose. Au physique, ma mère n'appartenait pas à un type aussi beau, et sa constitution, quoique assez bien équilibrée, était loin d'être aussi vigoureuse : son développement thoracique étant au-dessous plutôt qu'au-dessus de la moyenne. Mais elle avait un sentiment puissant du devoir, et ce sentiment la força chaque jour, pendant toute sa vie, à un déploiement d'énergie qui dépassait la mesure normale; si bien qu'en dépit de toutes les protestations des siens, elle en vint à la fin à un état de prostration chronique. Ce sentiment puissant du devoir était sans doute religieux à l'origine; les sentiments moraux, très marqués de par la nature, étaient renforcés chez elle par le sentiment religieux. Mais chez moi les facteurs à l'œuvre n'étaient pas les mêmes. Par ma constitution viscérale je ressemble à ma mère plus qu'à mon père. Certains caractères de ma structure osseuse prouvent que les viscères thoraciques ne sont pas aussi bien développés chez moi que chez mon père; et que, par conséquent, la circulation et l'aération n'ont pas été constitutionnellement aussi bonnes.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, il y a en chez moi des preuves que la périphérie du système vasculaire n'était pas bien remplie. Sauf par le temps chaud, ou après avoir marché plusieurs milles, le bout de mes doigts n'est pas assez dilaté; j'ai d'ordinaire les mains froides; et une sécheresse relative de la peau montre aussi que trop peu de sang arrive à la surface : d'où l'on peut évidemment conclure que dans le cerveau aussi, la quantité de sang est insuffisante quand l'excitation ne vient pas l'augmenter. Il est vrai que l'exploit étonnant que j'accomplis sous le rapport de la marche quand j'avais treize ans semble prouver qu'alors mes poumons et mon cœur remplissaient très bien leurs fonctions; et si nous mettons de côté la question du développement thoracique, on en pourrait inférer que le dommage infligé par cet énorme surmenage à un corps en pleine période de croissance a été la cause première d'une altération de cette fonction qui a duré toute ma vie. En tous cas il semble probable que cela en a été une des causes. Quoi qu'il en soit, il est parfaitement évident que tant à cause de ce manque de pouvoir propulsif, qu'à cause de quelque constriction chronique des artérioles, les plexus éloignés de vaisseaux sanguins n'ont d'ordinaire été nulle part suffisamment remplis. D'où une genèse plus ou moins insuffisante de l'énergie, ou en tous cas moins grande que celle dont mon père faisait preuve.

Probablement la différence morale dont je parlais tout à l'heure a la même cause. Sous le respect de la bienfaisance négative, la ressemblance qu'il y a entre mes parents et moi est assez marquée. Dans mon enfance je n'avais aucune tendance à cette cruauté que les petits garçons montrent souvent, et plus tard j'ai toujours répugné à infliger une souffrance, ou au spectacle de la souffrance; sauf, il est vrai, dans le feu de la discussion, ou je n'accorde d'ordinaire que peu d'attention aux sentiments de mes contradicteurs. Mais à l'égard de la bienfaisance que l'on peut appeler positive, celle qui implique non de la passivité, mais de l'activité, je constate une différence marquée entre mes parents et moi. Mon père surtout, avec son abondante énergie, était actif en faveur des autres; il faisait constamment des choses qui devaient ou leur donner du plaisir, ou leur profiter indirectement. Mais mon inertie plus grande, dont la cause est celle que j'ai dite, a eu pour effet d'empêcher, de ma part, des actions pareilles. Le désir que j'aurais eu de les accomplir a d'ordinaire été neutralisé par la répugnance que j'avais à me donner la peine nécessaire. Cette différence initiale a

sans doute donné lieu à une différence de tendance mentale; car quand on a commencé à céder aux mobiles sympathiques, on prend l'habitude d'y céder; et inversement dans des conditions contraires l'habitude de ne pas céder s'établit. Il y a cependant une espèce d'activité altruiste où je ne reconnais pas chez moi d'insuffisance. J'ai à un haut degré le sentiment de la justice égoïste, et une excitation sympathique de ce sentiment produit en moi un sentiment très fort de la justice altruiste. En conséquence, non seulement je suis prêt à me joindre aux autres pour m'opposer à l'injustice politique, mais je suis prêt à prendre en main la cause des individus injustement traités. Une abondante énergie m'est fournie, dans ces cas, par la colère que suscite en moi la vue de gens qu'on attaque. Je puis mentionner une autre cause qui a accentué le contraste entre le degré du désir que j'ai de ne pas faire de peine et le degré du désir que j'ai de faire plaisir. Il m'a semblé parfois que dans les familles élevées depuis des générations dans des idées ascétiques, et agissant en vertu du principe que la recherche du plaisir est un péché, tandis qu'on y contemple souvent la souffrance, qu'on y est familier avec le langage naturel à la souffrance et qu'on y sait, par conséquent, sympathiser avec ceux qui souffrent, on y contemple relativement rarement le plaisir, on y est peu familier avec le langage naturel au plaisir, et on y est par conséquent relativement inhabile à sympathiser avec le plaisir. Et s'il en résulte ainsi une incapacité relative à sympathiser avec le plaisir, la propension à faire plaisir doit être moindre qu'elle ne l'est d'ordinaire, en même temps que le désir de ne pas faire de peine peut être aussi grand ou plus grand qu'il ne l'est d'ordinaire. Ayant reconnu que là était peut-être dans mon cas la cause de la différence, ou du moins une des causes, j'ai été frappé il y a quelques années par une inférence analogue que tire le Rév. Dr Martineau à propos de sa sœur dans le *Daily News* du 30 décembre 1881 :

Je ne puis nullement admettre comme une caractéristique de notre foyer d'autrefois le fait que chez nous, dans notre enfance, les parents étaient assez « cruels » pour « éteindre les émotions » dans leurs enfants par « manque de tendresse dans leurs manières et leurs sentiments ». Cette allégation serait pourtant vraie jusqu'à un certain point en tant qu'elle note une habitude courante dans ce temps-là. Dans les anciennes familles non conformistes surtout, les traditions puritaines et la retenue naturelle à une race persécutée, ont laissé leur marque austère sur un langage et des manières qui n'avaient pas l'habitude d'être libres; de sorte que dans la vie domestique et dans la vie sociale on s'imposait, comme un signe de bonne éducation, une retenue de langage et de manières en complet contraste avec nos effusions modernes.

Une influence de ce genre se faisait certainement sentir dans la famille Spencer et dans la famille Holmes, et peut avoir eu de l'effet sur moi. Mais je la mentionne ici surtout pour mettre en lumière cette idée générale que l'ascétisme tend à produire l'inaptitude à sympathiser avec les plaisirs d'autrui, et amène par conséquent un manque du désir de faire plaisir aux autres.

Laissant de côté ces interprétations psycho-physiques du caractère, j'en viens maintenant à celles qui sont plus spécialement psychiques, celles qui dépendent de la structure du cerveau plutôt que de la pression à laquelle le cerveau est soumis. Car, qu'on me permette de le remarquer en passant, on peut distinguer deux sources de pouvoir mental. Celui-ci peut résulter d'un cerveau ordinaire soumis à une pression extraordinairement haute, ou d'un cerveau qui sous quelques rapports n'étant pas ordinaire, est soumis à une pression moyenne ou même basse: l'un donnant des mani-

festations de grande intensité mais non spéciales dans leurs genres, l'autre donnant des manifestations spéciales. C'est de ces dernières que nous nous occuperons ici.

Toutes les particularités de caractère et de faculté qui me viennent par hérédité, je les tiens de mon père. Entre l'esprit de ma mère et le mien je ne vois aucune ressemblance intellectuelle. Elle était très patiente; je suis très impatient. Elle savait supporter la douleur physique ou morale; je ne sais pas la supporter. Elle était peu portée à trouver les autres en faute; j'y suis grandement porté. Elle était soumise; je suis tout le contraire. Sous le rapport des facultés intellectuelles, je n'aperçois non plus entre nous aucun trait commun, sauf peut-être un jugement plus calme que celui qu'avait mon père; car la vive imagination de mon père lui jouait parfois des tours. Ce n'est pas toutefois seulement sous le rapport de ces traits de caractère que je ressemble à mon père, mais les traits intellectuels qui me sont particuliers, je les tiens aussi de lui. Nous allons d'abord en considérer trois qui sont fondamentaux.

Quoiqu'une intuition ne s'hérite pas, la capacité intuitive s'hérite, et j'ai hérité d'une capacité extraordinaire relative à l'intuition de cause. J'ai déjà raconté la curieuse façon dont j'en fis preuve lorsque, à l'âge de treize ans, je mis en question les dires du Dr Arnott adoptés par mon oncle Thomas, au sujet de l'inertie. Sans instruction et sans idée particulière sur ce point, j'étais arrivé à une notion plus juste des dernières relations dynamiques que ne l'avaient fait des personnes plus âgées et beaucoup plus cultivées que moi.

Mon père avait toujours été porté à rechercher les causes de tout. Cette habitude impliquait que la conscience de la causation dominait chez lui; et dans mon enfance, comme je l'ai dit, il me posait souvent des questions à propos des causes : non pas toutefois des questions de l'ordre fondamental auquel je viens de faire allusion. Mais l'habitude de concevoir les causes, d'abord héritée, s'était extraordinairement renforcée par l'exercice, et il en était résulté une disposition latente à saisir la nécessité abstraite des relations causales. C'est ce que j'ai montré toute ma vie par ma manière de penser. Quoique j'aie d'ordinaire atteint inductivement mes conclusions, je n'ai pourtant jamais été satisfait tant que je n'avais pas trouvé comment on pouvait les atteindre déductivement. Ce fait est visible aussi bien dans mes divers essais détachés que dans la doctrine générale qui m'a surtout occupé; il est également visible dans ma pensée politique qui est pénétrée d'une foi inébranlable dans les effets des causes générales qui sont à l'œuvre génération après génération : j'en pourrais citer comme exemple ma prophétie souvent répétée qu'une nation qui entoure de soins ses incapables finira par être elle-même une incapable.

Des deux caractères intellectuels hérités de mon père, je mentionnerai d'abord la tendance synthétique. Son petit ouvrage intitulé *Inventional Geometry*, contenant une quantité de problèmes que l'élève doit résoudre par le processus synthétique, montre que cette tendance dominait en lui. Le fait que pendant ma jeunesse il me mit en présence l'un après l'autre, des problèmes les plus compliqués de la perspective, me demandant de trouver les manières de les résoudre, montre en même temps cette tendance chez lui et le désir qu'il avait de l'encourager chez moi. Je n'ai pas besoin de dire que la tendance synthétique est visible dans tout ce que j'ai fait dès l'origine. La *Statique Sociale* débute par un principe fondamental, et construit sur ce principe un ensemble de conclusions cohérent. Mon premier essai, publié peu après, et intitulé « Une théorie de la population déduite de la loi générale de la fécondité animale, » prouve par son titre que son argument était synthétique, tandis que le même caractère, que manifestent de nombreux essais subséquents, est clairement mis en lumière par

l'organisation des séries de travaux que je commençai en 1860 et se formule enfin d'une manière positive par le titre même de ces séries.

Mais la tendance synthétique s'accompagne chez moi d'une tendance analytique presque égale. Quoique celle-ci fût moins manifeste dans l'esprit de mon père, elle existait pourtant chez lui à un plus haut degré que dans la plupart des esprits. À la vérité son habitude de rechercher les causes l'impliquait, puisque sans analyse on ne peut découvrir une cause. Mais chez lui la tendance analytique, comme la tendance synthétique, était d'une portée relativement limitée. Il s'occupait beaucoup plus des choses concrètes et moins des abstractions que je n'ai pris l'habitude de le faire; tandis que la tendance analytique, tout en étant plus prononcée chez moi, s'exerçait aussi dans une sphère plus vaste. On put le voir de bonne heure par le fait que je passai des vues exposées dans la *Sphère propre du Gouvernement* aux vues exposées dans la *Statique Sociale*. Ce dernier ouvrage sortit du premier après une enquête relative à la commune origine des conclusions que le premier avait exposées séparément; et l'analyse qui découvrit le principe commun qu'elles renferment précéda la synthèse constituant le corps de l'ouvrage. Peu après, un essai sur le « Postulat universel » fournit un exemple plus frappant de ma tendance à l'analyse, car cet essai avait pour but d'identifier le caractère commun de toutes les croyances établies immédiatement par la perception ou médiatement par la raison, et que nous considérons comme ayant une validité absolue. De même, quelques années plus tard, à propos de la théorie de l'évolution en général. Ce n'était pas assez de montrer que la transformation générale vient de l'instabilité de l'homogène et de la multiplication des effets. Il fallait aussi analyser ceux-ci et montrer qu'ils sont des corollaires de la persistance de la force, vérité qui défie une analyse ultérieure. De sorte que subjectivement et objectivement, le désir de construire s'accompagnait d'un désir presque égal de creuser jusqu'à la dernière vérité accessible, qui servirait de fondement inébranlable à l'édifice.

Il faut mentionner encore un autre caractère essentiel de mon esprit, qui résulte en un sens de ceux que je viens de dire, l'aptitude à discerner des analogies cachées. Naturellement, au cours du processus consistant à disséquer un groupe de phénomènes, on aperçoit des facteurs profondément situés et nécessaires, à côté de ceux qui sont superficiels et pas nécessaires. Il en est de même dans le processus consistant à construire. On ne peut bâtir un édifice cohérent de conclusions à moins de reconnaître des rapports primaires et invariables, à côté de rapports secondaires et variables. Il est évident par conséquent que l'habitude d'ignorer les facteurs et relations extérieures variables, et de rechercher les facteurs et relations intérieurs invariables, facilite la perception des ressemblances entre des choses extérieurement tout à fait différentes, si complètement différentes peut-être que pour une intelligence rebelle à l'analyse elles ne se peuvent concevoir comme ayant la moindre ressemblance. L'analogie entre un organisme social et un organisme individuel en fournit un exemple. On peut voir une vague idée de cette analogie dans un article mentionné à la page 113 comme ayant été écrit en 1844. Dans cet article, commentant la propagation des conséquences fâcheuses qui résultent parmi les citoyens du manque d'honnêteté, j'indiquais que la société a une vie commune impliquant tous les individus. Le fait d'avoir ainsi préparé la constatation d'une analogie positive eût son effet au moment même. En écrivant la *Statique Sociale*, je posais en principe que les organisations sociales et les organisations individuelles ont des phases de développement similaires. Je montrais qu'une société inférieure, comme un animal inférieur, est faite de parties semblables accomplissant des fonctions semblables; tandis que, aussitôt que les sociétés et les organismes se développent, ils se composent les uns et les autres de parties dissemblables accomplissant des fonctions dissemblables. Évidemment ce parallélisme

reposait sur le fait qu'on négligeait les caractères concrets des parties pour ne penser qu'aux relations essentielles entre les parties, un processus analytique consistant à tenir pour nul et non avenu tout ce que les deux choses n'avaient pas en commun. Puis quand il devint possible de comparer les relations essentielles mises à nu il devint évident que l'analogie fondamentale était déterminée en chacune par la même cause agissante, la dépendance mutuelle des parties. Il devint évident que c'est la dépendance mutuelle des parties qui constitue l'un et l'autre des agrégats vivants, et que la croissante dépendance mutuelle des parties, et l'unité et la vitalité croissantes de l'agrégat qui en résulte sont cause que l'on voit dans les deux cas la structure homogène se transformer en structure hétérogène.

C'est à la coopération de ces tendances intellectuelles s'exerçant à la fois dans de plus vastes domaines de la pensée, qu'il faut en très grande partie attribuer ce que j'ai pu faire. La première de ces trois tendances, mon père l'avait déjà, et il me l'a probablement transmise avec augmentation; la dernière, produite par les deux autres, prit chez moi une activité qui ne s'était pas manifestée chez lui.

Je dois signaler encore un autre caractère intellectuel venant en partie du précédent et en partie d'une nature plus générale. J'ai déjà mentionné le fait que dans mon enfance et dans ma jeunesse J'aimais beaucoup construire des châteaux en Espagne, ne différant pas en cela de beaucoup d'autres enfants quant à la tendance, mais quant au degré auquel je la portais. Ce qui prouve que cette représentation idéale était habituelle, c'est le fait que je m'absorbais assez pour parler à haute voix dans les rues, comme je le disais Chapitre III, et que je fus souvent vexé, en me réveillant de m'être endormi trop vite pour pouvoir satisfaire le goût que j'avais d'imaginer des aventures, et auquel je m'abandonnais la nuit.

D'ailleurs cette habitude persista chez moi sous d'autres formes plus tard dans ma vie : il m'arrivait parfois de croiser dans la rue les personnes avec lesquelles je vivais sans même savoir que je les avais rencontrées, quoique les ayant regardées en face. Cette activité de l'imagination, pas plus grande chez moi que chez beaucoup d'autres, mais spécialisée par la tendance synthétique, a eu un effet qui à première vue paraît anormal.

Bien des lecteurs des pages précédentes ont probablement été frappés par l'hétérogénéité de mes occupations mentales et des choses qui excitaient mon intérêt. Pour bien comprendre combien la différence a été grande il faut rapprocher plusieurs d'entre les sujets de méditation qui ont occupé la dernière partie de ma vie des choses auxquelles je m'étais appliqué et des améliorations que j'avais imaginées pendant ma jeunesse. On voit alors que les produits de mon activité mentale vont de la doctrine des fonctions de l'État à une mire de nivellement; de la genèse des idées religieuses à un échappement de montre; de la circulation chez les plantes à un lit pour malades; de la loi de symétrie organique à un engin pour lever les plans; des principes de la morale à un vélocimètre; d'une doctrine métaphysique à une épingle de nourrice; d'une classification des sciences à une charnière perfectionnée pour canne à pêche; de la loi générale de l'évolution à une meilleure forme de mouche artificielle.

Le contraste entre le grand et le petit, l'important et le trivial, a quelque chose de presque ridicule; mais ces faits voulaient être indiqués comme faisant partie de cette histoire naturelle de moi-même que j'avais l'intention de donner. Cette tendance presque égale à l'analyse et à la synthèse que je signalais tout à l'heure semble marcher de pair avec une tendance presque égale à m'occuper de l'abstrait et, du concret,

du général et du spécial; ou, en considérant les choses sous un autre angle, avec des tendances égales à m'occuper du théorique et du pratique. Mais pour m'intéresser soit à quelque chose de théorique, soit à quelque chose de pratique, il fallait une condition, c'est-à-dire que l'occasion s'offrît de quelque chose de nouveau. Et on peut voir ici le trait qui unit les produits extrêmement dissemblables de l'activité mentale dont je donnais tout à l'heure des exemples. Du premier au dernier ils ont fourni un but à mon imagination constructive. L'imagination constructive trouve évidemment une activité égale dans une invention et dans une théorie. En vérité, quand nous les rapprochons, nous en voyons tout de suite la parenté; puisque avant de prendre une forme matérielle, toute invention est une théorie.

Dans ce trait comme dans beaucoup d'autres, je reconnais l'hérédité paternelle, avec une augmentation dans certaines directions, sans augmentation dans d'autres. Mon père prouva son imagination constructive, non seulement par sa *Géométrie* mais par différentes petites inventions, et d'une manière plus évidente encore par sa *Lucid Shorthand* [Sténographie claire] où elle apparaît à la fois sous l'aspect analytique et sous l'aspect synthétique. Il la prouva aussi par une aptitude extraordinaire à résoudre des énigmes, tant de l'ordre mental que de l'ordre mécanique. En cela je ne puis me comparer avec lui; mais pour les inventions mécaniques et pour l'union de l'analyse et de la synthèse philosophiques il semble m'avoir transmis plus développée cette forme d'imagination constructive. Cette dernière remarque introduit ici un groupe de faits frappants et instructifs.

En discutant la question de savoir si les effets de l'usage et de la désuétude sont hérités, j'ai parfois été tenté de citer des exemples fournis par plusieurs des caractères de mon esprit, mais je m'en suis abstenu, n'aimant pas à en entretenir le public. Mais ici, dans une autobiographie, je puis citer ces exemples de modifications mentales et physiques, qui résultent d'habitudes particulières chez les ancêtres.

On a remarqué que j'ai une étonnante faculté d'exposition, que j'expose mes données, mes raisonnements et mes conclusions avec une clarté et une cohérence peu communes. D'où me vient cette faculté? Mon père et mon grand-père ont enseigné pendant toute leur vie. L'enseignement consiste en grande partie en exposition. Le maître d'école, ou celui qui donne des leçons particulières, passe son temps à expliquer, heure après heure, jour après jour. S'il est digne du pain qu'il mange, il ne se borne pas à écouter des leçons apprises par cœur, mais il veut que ses élèves comprennent ce qu'ils apprennent; et dans ce but, ou bien il résout pour eux les difficultés, ou mieux encore, il les met à même de les résoudre eux-mêmes en leur faisant, comprendre les principes dont dépendent les solutions. Le bon professeur est celui en qui la nature ou la discipline ont produit ce que nous pouvons appeler la sympathie intellectuelle, ou cette compréhension de l'état mental d'un autre qui est nécessaire pour faire que les idées à communiquer se suivent dans l'ordre voulu. Je ne sais pas jusqu'à quel point mon grand-père possédait cette sympathie intellectuelle; mais sa vie journalière la cultivait jusqu'à un certain point. Mon père la possédait à un haut degré, et la cultiva toute sa vie. Je la possède à un plus haut degré encore : c'est du moins ce que m'a dit quand j'étais jeune quelqu'un qui avait pu comparer ma manière d'exposer et celle de mon père. Il paraît donc que cette faculté s'est développée par l'exercice et par hérédité.

Personne ne niera que je sois très porté à la critique. De tout temps, en exposant mes idées, j'ai signalé les défauts des idées d'autrui; et ceci bien plus encore dans la conversation que dans mes écrits. La tendance à prendre les gens en faute est chez

moi dominante, péniblement dominante. J'ai eu toute ma vie l'incurable habitude de signaler les erreurs de pensée et de parole où tombent ceux qui m'entourent, et cette habitude, je me la suis souvent reprochée, mais tout à fait inutilement. D'où vient cette tendance? Elle a, elle aussi, l'origine que je disais tout-à-l'heure. Tandis que la moitié du temps d'un professeur se passe à exposer, l'autre moitié se passe à critiquer, à découvrir les fautes faites par les élèves, durant la récitation, à corriger des exercices, à vérifier des calculs; et les facultés morales et intellectuelles que requiert cette besogne, on les emploie avec le sentiment d'accomplir un devoir. Et qu'on me permette d'ajouter que chez moi aussi c'est le sentiment du devoir qui provoque la critique; car lorsque, parfois, je réussis à m'abstenir de commentaires à propos d'une chose mal dite ou mal faite, j'éprouve un malaise, comme si j'avais négligé de faire une chose qui devait être faite; la tendance héritée tend à devenir un instinct agissant automatiquement.

Il faut aussi considérer comme ayant une origine héréditaire un autre trait de caractère voisin de celui-ci, le mépris de l'autorité. Il est rarement aussi manifeste que chez moi. Qu'on se rappelle l'exemple que j'en fournis de bonne heure quand, à l'âge de treize ans, comme je l'ai raconté, je mis en question la doctrine de l'inertie exposée dans la *Physique* du W Arnott, et défendue par mon oncle, persistant dans mon opinion en dépit de cette double autorité. Parmi les preuves de cette tendance fournies par moi plus tard, je citerai mon rejet publié, en 1858, de la théorie de la nébuleuse universellement admise alors dans le monde astronomique; puis mon rejet de la théorie d'Owen concernant l'archétype et les homologues du squelette vertébré, acceptée dans ce temps-là par les biologistes et enseignée dans quelques écoles de médecine. Mes livres ne montrent une soumission aux autorités établies que lorsque je manquais manifestement des données nécessaires pour juger, comme par exemple dans les hautes mathématiques ou dans la physique ou la chimie supérieures; là, par conséquent, je n'avais qu'à accepter l'avis des gens compétents. Comme je viens de le dire, ce trait de mon esprit, développé à un tel point, s'explique par les raisons que je mentionnais tout à l'heure. Car quelle est la constante attitude du professeur. Toujours en présence de ses élèves, il est lui-même l'autorité, qui ne s'incline devant aucune autre. Pendant toute sa vie d'homme l'attitude mentale de la subordination lui est rendue étrangère par sa fonction même. Les occasions qu'il a d'entrer en contact avec ses supérieurs sont peu de chose comparées avec celles qu'il a d'entrer en contact avec ses inférieurs. Aussi le sentiment de la soumission à l'autorité s'exerce-t-il très peu chez lui.

Il faut indiquer encore un trait qui est proche voisin de celui-ci, ou une autre face du même trait, je veux dire l'absence de crainte morale. En rendant compte de ma vie à Hinton, mon oncle écrivait à mon père une lettre dont un passage a été cité plus haut (p. 39-40).

Le manque de crainte à l'égard de ceux qui m'étaient supérieurs par l'âge ou la position impliquait naturellement le manque de respect pour l'autorité; mais il y avait autre chose encore, le mépris des conséquences que pouvait avoir ce manque de respect. Ce trait, visible dans mon enfance, s'est montré plus tard dans mes écrits; car je n'ai jamais trahi nulle part la moindre crainte ni d'une personne, ni d'un groupe de personnes. En fait, prévoir un dommage ne m'a jamais fait hésiter; ou plutôt je n'ai pas prévu les dommages parce que je n'y ai pas pensé. Il en a été ainsi même dans les cas où la désapprobation publique était inévitable; comme dans mon opposition persistante à l'éducation donnée par l'État, opposition que j'exprimais déjà à l'âge de vingt-deux ans et que j'exprimai encore avec autant ou plus de force, à l'âge de

soixante-treize ans; quoique m'étant bien rendu compte, pendant toutes ces années, que j'avais tout le monde contre moi. Remarquons maintenant que la même explication s'applique aussi dans ce cas. Car quelle est la relation entre un maître et ses élèves ? C'est une relation d'où, du côté du maître, le sentiment de la crainte est exclu. L'école est une petite société; et le maître ne craint aucun des membres de cette société, ni l'ensemble de ceux-ci.

Je passe maintenant à un trait physique non moins insignifiant. Mes mains sont extraordinairement petites, plus petites que celles d'une femme qui serait moins grande que moi. Tant pour les dimensions des os, que pour la grosseur des muscles qui accompagnent ceux-ci, elles sont fort au-dessous de ce qu'elles devraient être. D'où cela vient-il ? La cause en est manifeste si l'on considère la vie de mon père et celle de mon grand-père. L'un et l'autre, jour après jour, n'ont fait que manier la plume ou le pinceau, et ni l'un ni l'autre ne s'adonnait à aucun des sports ou des exercices qui auraient pu maintenir chez eux les dimensions normales des mains. Étant jeune, mon père pêchait quelquefois, et quelquefois aussi, bien que rarement, il lui arrivait de jardiner un peu; mais l'exercice fait par lui en dehors de ce qu'exigeaient ses occupations journalières était à peine appréciable. Par conséquent si mes mains sont petites, c'est que deux générations se sont à peine servi des leurs.

Quatre traits intellectuels et un trait physique témoignent ainsi de l'hérédité des caractères acquis.

Il est vrai de dire qu'un homme a les défauts de ses qualités, que certains désavantages marchent de pair avec les avantages que lui confère sa nature. En considérant les effets des traits héréditaires que je viens d'énumérer, je suis frappé de voir combien quelques-uns d'entre eux mettent cette vérité en lumière.

Le manque de respect pour l'autorité et l'absence de crainte relativement aux conséquences qu'entraîne le fait de ne pas partager l'avis des autres ont été en partie cause de mes succès dans mes recherches philosophiques. La révérence que les noms illustres inspirent à la plupart des gens, et la tendance qui en résulte chez eux à accepter les doctrines établies, auraient annulé cette indépendance sans laquelle je ne serais pas arrivé aux conclusions que j'ai obtenues. Sans jamais m'arrêter pour m'informer de ce qui a été pensé à propos de ceci ou de cela, j'avais l'habitude d'aller droit aux faits tels que la Nature les présente, et d'en tirer directement des inférences, fausses peut-être quelquefois, mais dans d'autres cas conformes à la vérité. Cependant la nature morale qu'implique cette manière d'agir a eu des conséquences fâcheuses, surtout dans ma jeunesse. Bien que mon père ne le reconnût point, l'insubordination dont je fis preuve dans mon enfance et mon adolescence venait indirectement, comme je l'ai dit, de l'absence de subordination qui avait caractérisé sa vie et celle de son père. La désobéissance chronique qui en résultait chez moi, si souvent déplorée, entraînait non seulement des maux directs, mais encore différents maux indirects : en particulier une attitude hostile, l'éloignement du cœur, la lente destruction des affections, et comme conséquence l'affaiblissement de cette influence qui devrait s'exercer par leur moyen ; et avec cela une moindre activité de la sympathie. De sorte que ce trait, qui me fut avantageux en tant que penseur, me fut nuisible dans les autres domaines.

Il a exercé à travers toute ma vie d'homme quelques-uns de ses effets fâcheux. Un de ceux-ci a été chez moi une tendance à estimer le passé en dessous de sa valeur par rapport au présent. Sans doute il y a eu là une réaction contre l'habitude courante de

l'estimer trop. Il m'a paru évident que des enfants soumis de bonne heure à l'empreinte de la civilisation grecque et romaine, qui par plusieurs côtés fait appel aux instincts sauvages dominant à cet âge en eux, ne se remettent jamais du pli qu'ils prennent, mais restent toute leur vie sous l'empire des jugements faussés qu'on leur a fait porter alors. Ils lisent tout ce qui est ancien avec une prédisposition à l'admirer, et tout ce qui est moderne avec une prédisposition à le déprécier.

N'ayant pas subi cette influence, je me suis probablement trouvé porté à l'autre extrême. Prenons, par exemple, l'opinion qui a cours relativement à Platon. À plusieurs reprises j'ai essayé de lire tantôt tel dialogue, tantôt tel autre, et j'ai toujours posé le livre avec une impatience venant de l'imprécision de la pensée et de l'habitude de se payer de mots, rebuté aussi par la forme vagabonde de l'argumentation. Comme j'en parlais une fois à un érudit, en littérature classique, il me dit : « Oui, mais ils méritent d'être lus en tant qu'œuvres d'art. » De sorte qu'en reprenant les dialogues je les considérai comme des œuvres d'art mais je les mis de côté avec plus d'exaspération encore.

Appeler dialogue un échange de discours entre un penseur et sa doublure, laquelle dit tout juste ce qu'il est commode qu'elle dise, est une chose absurde. Il y a plus de vérité dramatique dans les conversations de nos romanciers de troisième ordre; et une œuvre comme le *Neveu de Rameau*, de Diderot, renferme plus de traits justes au point de vue de la vérité dramatique que tous les dialogues de Platon ensemble, s'ils ressemblent tous à ceux que j'ai parcourus. Cependant, des citations rencontrées de temps à autre me font croire qu'il y a dans Platon des pensées détachées dont je pourrais faire mon profit si j'avais la patience de les chercher. Il doit en être de même, probablement, d'autres auteurs anciens.

La conclusion *a priori* que la réaction contre une erreur courante conduit presque infailliblement à une erreur contraire me fait croire depuis quelques années, en reconnaissant les grands progrès accomplis au cours des plus anciennes civilisations, égyptienne, babylonienne, indoue, que le fait d'être moderne de façon si intense m'empêche d'apprécier à sa valeur ce qui est ancien. Les vestiges laissés par les peuples orientaux m'ont prouvé qu'ils étaient plus avancés que je ne croyais quant aux arts et à la pensée, et que mon manque de respect pour ce que d'autres ont dit ou fait tendait à m'empêcher d'apprécier les œuvres primitives; mais j'ai compris aussi que la tendance commune, contre laquelle la mienne est en réaction, conduit les autres à ne pas estimer assez ce qui s'est fait avant la période classique. La dette considérable qu'ont les Grecs envers les peuples qui les ont précédés dans la civilisation me devient plus évidente chaque année.

La tendance critique qui domine chez moi, ayant été constamment exercée par mon père et mon grand-père, a de même entraîné pour moi des avantages et des désavantages. En présence des opinions courantes elle m'a porté à me livrer à un examen personnel, et m'a souvent fait découvrir des erreurs et m'a fait rejeter certaines idées; tandis que, comme je l'ai déjà dit, le goût de prendre autrui en faute, me rendant plus ou moins désagréable en société, m'a privé en partie du plaisir que donne l'admiration ressentie en me rendant trop sensible aux fautes et aux défaillances des autres.

Quand je cause, ma tendance critique me pousse constamment à découvrir des motifs de me séparer de mon interlocuteur plutôt que des motifs à acquiescer à ce qu'il dit. Il ne m'arrive pas souvent de faire ressortir les points sur lesquels je partage

l'opinion de quelqu'un; mais je me suis toujours attaché à faire ressortir les points sur lesquels je m'éloigne de lui.

Cette disposition a eu encore pour effet de diminuer le plaisir que me font les œuvres d'art. Mon esprit préoccupé d'avance par le goût que j'ai à m'appesantir sur les défauts d'une œuvre, en apprécie moins les beautés. Il peut y avoir dans différents tableaux des vieux maîtres des perfections qui me font peu d'effet parce que je remarque trop les erreurs de clair-obscur qui caractérisent ces tableaux. Les erreurs s'imposent à mon attention avec plus de force qu'elles ne le feraient si je n'avais pas une aptitude constitutionnelle à voir les défauts des choses. De même quand je regarde une statue grecque, je remarque constamment à quel point les draperies sont peu naturelles et peu artistiques. Quoique j'admire dans une bonne mesure les parties les plus importantes de l'œuvre, mon admiration est beaucoup moins grande qu'elle ne le serait si je n'avais pas le vif sentiment de cette défectuosité. Il m'arrive à peu près la même chose à propos de la musique. Il y a bien des années, quand j'allais beaucoup à l'Opéra, je fis remarquer à George Eliot qui m'accompagnait souvent, combien en poussant trop loin l'analyse des effets on diminue le plaisir qu'ils procurent. L'activité du sentiment diminue à mesure qu'augmente celle de l'intelligence. Un résultat pareil accompagne nécessairement la critique, puisque la critique implique plus ou moins l'analyse. Il en est de même de mon goût pour la littérature, surtout pour la poésie. Dans ces différents cas, ce n'est point que je me refuse à l'admiration, tout au contraire. J'aime admirer, et j'aime pouvoir partager l'admiration d'autrui. Mais il est rare qu'une œuvre d'art de n'importe quel ordre soit assez satisfaisante sous tous les rapports pour ne laisser place à aucun commentaire défavorable.

Ce n'est pas seulement à propos des œuvres d'art que je montre cette tendance, mais aussi à l'égard d'œuvres de la nature, ces œuvres étant, dans le cas particulier, des personnes. J'en puis citer pour exemple ce qui se passa la première année de mon amitié avec les Potter. M. Potter avait une jeune sœur d'une grande beauté de figure et de tournure. Pendant la visite que mon oncle et ma tante leur faisait à Upper Hamilton Terrace, un soir que je m'y trouvais, ma tante me dit : « Eh bien, que penses-tu de Mlle Potter? » Tout autre jeune homme se serait lancé dans un panégyrique interminable. Mais je répondis : « La forme de sa tête ne me plaît pas tout à fait ». Et par là je faisais naturellement allusion à mon diagnostic phrénologique. Je n'ai pas oublié l'incident, parce qu'ensuite je m'en suis voulu de l'absurde façon dont j'avais remarqué un trait qui ne me satisfaisait pas entièrement au point de vue théorique, et ignoré tout ce qui attrait mérité de l'admiration.

Il est probable que cette tendance anormale à la critique a été un des facteurs essentiels de mon célibat. Ma propension à voir les infériorités plutôt que les supériorités doit m'avoir empêché de trouver quelqu'un qui m'attirât suffisamment.

Qu'on ne me juge toutefois pas, d'après cet incident, incapable d'apprécier la beauté physique. C'est tout le contraire. La beauté physique est pour moi une condition *sine qua non*, comme l'a malheureusement prouvé une occasion où les qualités de l'esprit et du cœur étaient portées au plus haut degré.

Combien il est difficile de juger les caractères, et cependant combien la plupart des gens hésitent peu à formuler des jugements positifs. « Que pensez-vous de M. un Tel? » Voilà ce que l'on m'a parfois demandé à propos d'une personne que j'avais vue

pendant une heure. Et on avait l'air surpris de ce que je me déclarais incapable de me former une opinion aussi vite. Il est vrai que dans des cas où les choses se manifestent clairement, comme par exemple à propos d'une belle femme gâtée par l'adulation, qui a de grandes prétentions et est devenue nettement égoïste, mon opinion se forme sur-le-champ, et un préjugé suffisant - si l'on peut parler de préjugé - se trouve établi contre elle en moi. Mais en général je suspends mon jugement jusqu'à ce que je sois suffisamment éclairé.

J'ai souvent exprimé mon idée à ce propos par ce paradoxe : personne ne se connaît ni ne connaît personne; et je voulais dire par là que les possibilités d'une nature ne se découvrent jamais tant que cette nature n'a pas été placée dans toutes les circonstances. Or aucune nature n'a jamais été placée dans toutes les circonstances. Les conditions de la vie ont été d'ordinaire si relativement uniformes que très peu d'occasions se sont présentées de mettre les gens à l'épreuve; très peu, seulement, des phases par lesquelles peut passer le caractère ont été, rendues visibles par la conduite.

Une expérience de ma jeunesse me fit clairement comprendre la promptitude avec laquelle les sentiments sont déterminés par les accidents dans tel sens ou dans tel autre. C'était au temps de mes embarras pécuniaires, alors que l'économie m'obligeait à voyager en troisième classe; les voitures de troisième classe étaient alors beaucoup moins confortables qu'à présent. J'eus une fois pour vis-à-vis un homme occupé à manger de la nourriture qu'il avait apportée, je devrais dire plutôt qu'il était occupé à la dévorer, car sa manière de manger était si brutale qu'elle attira mon attention et me remplit d'un dégoût voisin de la colère. Un peu plus tard, quand il eût fini son repas et qu'il demeura tranquille, je fus frappé de l'expression désolée de sa figure. Des années de souffrances y étaient écrites; et, en regardant ses yeux tristes et ses rides profondes, je commençai à comprendre la vie de misère par laquelle il avait passé. Comme je continuais à regarder son visage et à me rendre compte de tout ce que signifiait son air de détresse, ma pitié devint telle que j'éprouvai ce serrement de gorge qui accompagne quelquefois les sentiments intenses. Il y avait donc là deux émotions absolument contraires éveillées dans un court espace de temps par la même personne vue sous des aspects différents. Sans le changement que je viens de dire, l'un aurait pu se produire sans l'autre, et si j'avais exprimé mon opinion à propos de l'un seulement d'entre eux, j'aurais donné de moi une idée fautive : idée fautive que j'aurais, il est vrai, eue moi-même si les circonstances n'avaient pas changé comme elles le firent.

Au point de vue des facultés intellectuelles, l'expérience prouve que les manifestations sont souvent déterminées par les accidents. Voici un habile médecin auquel les loisirs de la fin de sa vie permettent de faire preuve d'un grand talent pour le paysage à l'aquarelle, talent qu'il ignorait jusqu'au moment où pendant des vacances passées au bord de la mer avec un peintre de ses amis il essaya de peindre lui-même. Voici encore un homme dont les mathématiques sont le côté fort, introduit par hasard dans un cercle de musiciens et qui y fait preuve de dons musicaux que ni les autres ni lui-même ne soupçonnaient. Grâce à quelque occasion exceptionnelle encore, un chimiste distingué se découvre un orateur de naissance. Mais ce qui est vrai des facultés intellectuelles l'est aussi des facultés émotives. Toute nature est un faisceau de « potentialités » dont quelques-unes seulement, grâce aux circonstances, deviennent des actualités.

Tout dernièrement un exemple personnel m'a fait toucher du doigt cette vérité. Pendant ma jeunesse et mon âge mûr il ne semblait guère que j'aimasse beaucoup les

enfants. Il est vrai que lorsque j'allai demeurer dans une famille à Marlborough Gardens, la présence des enfants ne me contraria pas; au contraire, elle me fit plutôt plaisir. Il est vrai aussi que lors des nombreuses visites que j'ai faites à Standish pendant une grande partie de ma vie, j'étais toujours en bons termes avec, la troupe de petites filles qui y grandissait. Mais mes sentiments étaient tièdes, et comme me le dit l'une d'elles une fois grande, on croyait, ou dans tous les cas elle croyait que je n'aimais pas beaucoup les enfants. Sans un hasard elle aurait pu continuer à le croire et moi aussi. En 1887, je me trouvais à Brighton, malade, et m'ennuyant de devoir passer le plus clair de mon temps au lit ou sur mon canapé. Un jour que je pensais à la manière dont je pourrais tuer le temps, j'eus l'idée que la société d'enfants me serait une distraction agréable. Les petites filles dont je viens de parler étaient alors pour la plupart devenues épouses et mères de famille; et l'une d'elles, Mme W. Cripps, me prêta deux de ses enfants pour une quinzaine de jours. Mis ainsi en relations plus directes avec des enfants je vis s'éveiller chez moi d'une manière inattendue, l'instinct de la paternité, et au lieu de me procurer une simple distraction, les deux enfants me firent un bien positif. Me trouvant à Dorking une année plus tard je les redemandai, et nous passâmes de nouveau quinze jours très agréables pour eux et pour moi. Si bien que depuis lors la présence d'une paire d'enfants, empruntés tour à tour à l'une ou à l'autre famille du clan, a été, un de mes plus grands plaisirs, je puis dire même mon plus grand plaisir, pendant tous mes séjours d'été à la campagne.

Il est évident que sans l'idée qui me vint à Brighton et l'expérience qui en résulta, ma nature serait restée à cet égard inconnue de moi-même et des autres.

Il en est ainsi du caractère sur toute la ligne. On remarque souvent que le mariage modifie grandement les manifestations du caractère. Les circonstances nouvelles donnent naissance à un nouvel équilibre; et sans doute toutes les nouvelles circonstances ont pour effet de mettre en lumière des traits de caractère dont on ignorait l'existence.

Les motifs des actions essentielles de la vie sont très simples. Tout le monde reconnaît, l'appétit qui porte normalement à manger; quoique, lorsqu'on est malade, le sentiment qui vous pousse ainsi puisse se compliquer ou être remplacé par d'autres. Il en est, de même de l'amour des enfants. Le fait qu'il varie dans sa qualité n'en dissimule pas la nature essentielle. Mais quand il s'agit de ces émotions complexes qui engendrent les actions complexes de la vie, il est d'ordinaire très difficile de décider dans quelles proportions se combinent leurs divers éléments. La conduite que provoquent les relations sociales, et les activités imposées à chacun peuvent avoir des origines diverses, et il est probable qu'il n'y a pas deux personnes chez qui elles aient exactement la même origine, pas deux personnes chez qui leurs éléments soient semblables dans leur espèce et leurs proportions.

Je me suis parfois demandé quels motifs ont décidé du choix de ma carrière, dans quelle mesure ils ont été égoïstes et dans quelle mesure altruistes. Il est hors de doute qu'ils ont été mixtes. Et dans ce cas, comme dans la plupart des cas, il est impossible de les séparer mentalement de manière à saisir les proportions. Si profondément situés en nous sont le plaisir résultant du sentiment de sa capacité, et celui que donne ensuite l'approbation qu'entraîne la capacité reconnue, qu'il est impossible à qui que ce soit de n'en pas tenir compte. Certainement je n'ai pas manqué de ce désir de voir ma capacité reconnue. Pourtant, autant que je m'en souviens, l'ambition n'a pas été, au

début, le motif premier de mes efforts, comme elle n'a pas été par la suite le motif premier de mes efforts plus intenses. Les lettres sur la *Sphère propre du Gouvernement* n'ont été inspirées, je crois, que par mon désir de répandre ce qui me semblait être des idées vraies. Le fait que sans mon éditeur, M. Chapman, j'aurais publié la *Statique Sociale* en gardant l'anonyme, semble prouver que là était aussi ma raison essentielle de rationaliser et d'élaborer ces mêmes idées pour leur donner la forme qu'elles ont prise dans ce dernier ouvrage. Enfin une preuve de ce que j'avance est encore fournie par la *Sociologie descriptive*, à propos de laquelle je continuai à dépenser de l'argent et du travail malgré l'indifférence manifeste du public.

Néanmoins, comme je l'ai dit, le désir de produire une œuvre et l'honneur qui en revient ont sans doute joué là un grand rôle. Quand on m'a devancé dans la promulgation d'une idée, j'en ai indubitablement éprouvé de l'ennui; quoique le sentiment altruiste, s'il eût été seul en jeu, eût dû m'inspirer une égale satisfaction, que l'idée fût promulguée par un autre ou qu'elle vint de moi-même. Dans les discussions aussi mon désir de succès personnel a marché de pair avec mon désir d'établir la vérité, peut-être même a-t-il prédominé, comme je suppose que c'est le cas chez la plupart des gens. Car la lutte excite le sentiment personnel de manière à le faire passer au premier rang plutôt qu'au second. Je ne puis nier que dans la poursuite de mes desseins, j'ai toujours été stimulé par le désir d'attacher mon nom à une œuvre. Quoique dès le début j'aie eu en vue l'effet à exercer sur les croyances des hommes et sur le cours de leurs actions, surtout en ce qui concerne les affaires sociales et les fonctions gouvernementales, le sentiment de l'ambition a néanmoins toujours marché de pair avec celui-ci.

Deux autres mobiles m'ont encore poussé. D'abord le plaisir immédiat qu'il y a à saisir et à élaborer des idées. Comme le disait un jour un savant de mes amis, une journée de chasse heureuse était la plus grande satisfaction qu'il connût; et par chasse il entendait la découverte de faits ou de vérités. Quant à moi, j'ai toujours éprouvé un plaisir distinct de tous les autres à développer des idées nouvelles et à être en quelque sorte le spectateur de la manière dont à force de les considérer, elles se développent graduellement et s'achèvent enfin. Il y a un vif plaisir dans la conquête intellectuelle, dans le fait de s'approprier une part de l'inconnu et de le faire entrer dans le domaine du connu.

L'autre mobile, voisin, quoique distinct de celui que je viens de dire, est l'instinct architectural, l'amour de bâtir des systèmes, comme on dirait dans un langage moins flatteur. Pendant ces trente dernières années j'ai éprouvé souvent de l'orgueil à voir chaque division et chaque partie de division s'adapter au reste, chaque élément remplir exactement sa place et aider à faire un tout harmonieux. Que la satisfaction de cet instinct ait joué chez moi un grand rôle, j'en trouve à l'instant même une preuve évidente. Aussitôt que j'aurai terminé cette série de réflexions, je vais commencer la septième partie des *Principes de Sociologie*, « les Institutions Professionnelles », dans l'espoir qu'après l'avoir finie je pourrai terminer aussi la partie suivante « les Institutions Industrielles » et achever ainsi le troisième volume. Qu'est-ce qui me pousse à cette entreprise ? Quoique la genèse des professions constitue un sujet qui n'est pas sans intérêt, il ne semble pas qu'il y ait un intérêt public à l'exposer avec suite et à montrer qu'il constitue un nouvel exemple du processus général de l'évolution. Je ne puis m'attendre non plus à ce que ce travail ajoute grand'chose à ma réputation; il n'y changera rien. Mon désir de l'exécuter vient donc évidemment du désir que j'ai de combler une lacune de mon œuvre. J'éprouve quelque chose d'analogue à ce que ressent l'architecte quand il contemple l'aile inachevée d'un édifice dont il a fait le

plan, ou bien un des toits laissé à mi-route. Mon désir inquiet de compléter les divisions qui manquent à mon ouvrage ressemble au désir inquiet qu'il ressentirait d'achever ces constructions incomplètes.

Bien qu'en partie renfermé dans ce dernier facteur, on en pourrait mentionner encore un autre, le sentiment esthétique. Il semble y avoir chez moi quelque chose de l'artiste constamment stimulé par le besoin de créer de la beauté; non pas, il est vrai, de la beauté comme on la conçoit d'ordinaire, mais ce genre de beauté qui peut exister dans une construction philosophique. J'ai toujours éprouvé le désir de polir et de rendre symétriques soit mes principaux arguments, soit les arguments moindres dont les autres se composent. J'ai d'ordinaire satisfait mon ambition d'être cohérent et complet; mais je n'ai pas réussi comme je l'aurais voulu quant à la forme littéraire. Mon sens esthétique m'a toujours, en ceci, proposé un idéal que je n'ai jamais pu atteindre. Quoique mon style soit clair, il a, quand je le compare à certains autres, une monotonie qui me déplaît. Il y a un manque de variété dans sa forme verbale et dans ses éléments plus importants, et un manque de vigueur dans les phrases. Mais le désir de la perfection m'a fait faire des constants efforts pour supprimer ces défauts, aussi bien que pour édifier l'ensemble de mes arguments.

La preuve se présente ici à moi que cet instinct architectural et ce sentiment esthétique, opérant maintenant surtout comme stimulants, doivent dominer grandement chez moi; puisqu'ils me font persévérer malgré toutes les raisons que j'aurais de jeter le manche après la cognée, Avec un cerveau estropié alors que j'avais trente-cinq ans, et depuis lors si souvent affecté par le surmenage et d'autres excitations que j'en suis devenu presque incapable d'activité, je me trouve, à soixante-treize ans, poussé à continuer encore un peu la tâche que je m'étais proposée trente-trois ans auparavant.

L'état de mon cerveau est maintenant tel que je suis forcé de faire par petits morceaux le peu de travail dont je suis capable. Je dicte pendant dix minutes, puis je me repose un peu; et comme j'en ai fait l'observation ce matin (24 juillet 1893) il est rare que je répète l'exercice plus de cinq fois, ce qui fait un total de cinquante minutes de travail. Très souvent (comme au moment où je corrige cette épreuve) je n'ose pas travailler plus de trois fois dix minutes ou deux fois dix minutes; et souvent je n'ose rien faire du tout. Quand je suis mieux qu'à l'ordinaire je corrige encore quelques épreuves l'après-midi, de la façon que je viens de dire, en ne corrigeant que quelques phrases à la fois. Tout le reste du jour je m'applique à tuer le temps du mieux que je puis.

Pour la promenade à pied, je dois me borner à deux ou trois cents mètres tout au plus, et parfois je ne puis pas me promener du tout. Une promenade d'une heure et quart ou d'une heure et demie dans une voiture munie de pneumatiques est tout ce que je puis supporter; et le moindre excès sous ce rapport m'affecte de telle sorte que je suis obligé de m'arrêter complètement. La lecture, même la plus facile, me fait presque autant de mal que le travail. Il faut chaque jour que je résiste à la tentation de lire, car je ne puis m'accorder que quelques pages à la fois. Très souvent, par oubli, je dépasse la limite et je le paie par une nuit pire que d'habitude. Il en est de même pour la conversation. Quand je suis moins bien que d'ordinaire, il faut que j'y renonce tout à fait, et quand je suis aussi bien que possible je dois me renfermer sur ce point dans des limites très étroites. Je ne puis même pas écouter beaucoup. J'emploie des bouche-oreilles, qui, lorsque je ne puis pas facilement quitter la chambre, me permet-

tent d'étouffer assez le bruit des voix pour ne pas comprendre ce qui se dit, car l'attention continue qu'implique le fait d'écouter me serait nuisible.

Le mal que me fait une attention soutenue m'interdit l'usage du microscope, dont j'espérais pouvoir jouir un peu, cette année, pendant que je suis ici, à Pewsey. Une petite séance de microscope produit en moi un trouble général qui dure plusieurs jours, et je constate maintenant que je n'en puis supporter que trois ou quatre minutes à la fois. Les jeux de toute espèce me sont également interdits. Même le simple jeu d'enfants, des jonchets, qui demande une observation intense et une action prudente des muscles est trop pour moi. Il ne saurait être question des cartes, et je n'ai plus essayé le tric-trac depuis 1887 où, étant alors assez souffrant, j'eus une grave rechute pour avoir fait deux parties de tric-trac.

Cet état constitutionnel, qui varie beaucoup, m'interdit d'ordinaire les relations sociales. Depuis dix ans, je n'ai pas été en soirée; depuis 1882, je n'ai osé que rarement dîner en ville ; la dernière fois était il y a deux ans environ, et je payai cher cette imprudence. Les divertissements publics me sont sévèrement interdits. Il m'arriva d'aller au théâtre quand j'étais aux États-Unis en 1882, mais jamais depuis. Je ne puis pas non plus aller au concert. La dernière fois que j'allai au concert, je n'y pus rester qu'une demi-heure, et encore était-ce trop. Je ne puis pas supporter non plus beaucoup de musique de chambre. Quand, il y a deux ans, M. Carnegie me fit cadeau d'un piano, je m'arrangeai avec une pianiste qui devait venir me faire une heure de musique par semaine, mais après deux séances je dus y renoncer, n'ayant pu parvenir à fermer l'œil la nuit suivante.

Il me faut donc, passer les heures où je veille d'une manière qui ne soit pas stimulante, c'est-à-dire pas intéressante, couché sur mon canapé ou me promenant dans la chambre, écoutant et regardant les oiseaux, contemplant les nuages qui s'amoncellent, écoutant les soupirs du vent dans les arbres, et laissant mes pensées errer à l'aventure, évitant autant que possible les sujets qui pourraient m'exciter. Mais naturellement, privé comme je le suis d'exercice physique et intellectuel et de la plupart des plaisirs, il me faudrait une forte dose d'ingéniosité pour ne pas m'ennuyer.

Quand je dis que je passe ainsi mes heures de veille, c'est-à-dire la journée, je semble dire que les heures de la nuit ne sont pas des heures de veille. Elles le sont pourtant dans une grande mesure. Si j'ai été prudent pendant la journée et que j'aie pris ma dose d'opium (un grain et demi) à l'heure voulue, je dors quelquefois en me réveillant à plusieurs reprises entre dix heures et demie et une heure, deux heures ou deux heures et demie, mais jamais sans me réveiller. Ensuite viennent des heures d'insomnie où je me tourne et me retourne, et la plupart du temps, quoique pas tous les jours, je me rendors et me réveille encore plusieurs fois avant que mon domestique m'apporte mon déjeuner à huit heures. Les rêves qui accompagnent mon sommeil sont d'ordinaire ennuyeux, quoiqu'on ne puisse pas les appeler de mauvais rêves : ils ne sont en effet, ni effrayants ni horribles.

Le désir de continuer la tâche entreprise me force néanmoins à maintenir cet état auquel m'ont réduit quarante ans de travail intellectuel, travail qui n'aurait nullement été trop lourd si je ne m'étais pas surmené au début. Cet instinct architectural me tyrannise. Je me refuse à la vie plus confortable que je pourrais avoir si je cessais complètement de me fatiguer. Et cela, je suppose, par la raison que, quoique plus confortable en un sens, elle le serait moins dans son ensemble. Sans parler de la légère excitation agréable que me procure le peu de travail que je puis donner chaque

jour et dont je serais privé, j'aurais sans cesse le sentiment d'avoir laissé non faite une chose que je voulais faire. Je m'ennuierais plus encore si je devais passer toute ma journée à tuer le temps avec si peu de moyens d'y parvenir.

En pensant à ces résultats physiques de ma carrière, je suis amené à envisager d'autres résultats, pécuniaires, sociaux, etc., et cette question se présente à mon esprit: quel conseil donnerai-je à quelqu'un qui, dans la jeunesse ou l'âge mûr, songerait à se consacrer à la philosophie, ou à quelque autre branche de la littérature sérieuse, poussé par la conviction d'avoir quelque chose d'important à dire?

En supposant que ce quelque chose fût vraiment important, - et le contraire est très probable, malgré la confiance qu'il aurait en lui-même - on aurait raison de l'engager à s'abstenir.

D'abord à moins d'être assez riche, non seulement pour vivre longtemps sans rien gagner, mais pour supporter les pertes que lui causeront ses livres, il devra s'arrêter bientôt et subir de sérieux dommages. Ma propre histoire montre que ceci n'est pas seulement probable, mais presque certain. Sans les quatre-vingts livres dont je pus prouver à l'imprimeur, en 1850, qu'elles me venaient par le *Railway Winding up Act*, je n'aurais pas pu publier la *Statique Sociale*. Si le legs de mon oncle Thomas ne m'avait permis de vivre pendant un certain temps sans faire de travail rémunéré, je ne pouvais ni écrire ni publier les *Principes de Psychologie*. Deux ans se passèrent depuis que j'avais fait le plan de la *Philosophie Synthétique* sans que j'eusse découvert un moyen de la mettre au jour. Quand enfin, grâce à l'aide de quelques savants de mes amis sans lesquels je n'aurais rien pu faire, il fut possible de réunir assez de souscripteurs, on vit que tant parce que j'étais hors d'état de fournir la copie au fur et à mesure des besoins de la publication qu'à cause de la défection de nombreux souscripteurs, j'aurais dû renoncer à achever les *Premiers Principes* si la mort de mon oncle William, qui me légua la plus grande partie de sa fortune, ne m'avait permis de continuer. Et mes difficultés n'étaient pas finies. Après six ans d'un travail continu ne me rapportant pas de quoi suffire à mes modestes besoins, même avec ce que j'avais d'autre part, je me vis, en 1866, presque obligé de m'arrêter. Constatant que pendant les années consacrées à des travaux philosophiques j'avais perdu plus de 1.100 livres, et que ce n'était pas fini, j'annonçai que je cesserais quand j'aurais terminé l'ouvrage commencé. Je ne pus supprimer l'avis disant que je m'arrêterais que grâce au cadeau des Américains et à cause de la mort de mon père qui diminuèrent mes embarras. Même après cela il s'écoula plusieurs années avant que je me trouvasse tout à fait à l'aise du fait de ce que me rapportaient mes livres. Et mes revenus ne furent amples que dans les années qui suivirent. Évidemment, si je ne succombai pas avant d'atteindre le succès, ce fut presque un miracle.

Si la difficulté de subvenir à ses besoins, dans une carrière comme la mienne, est presque insurmontable, l'entretien d'une femme et d'une famille doit naturellement être impossible. Celui qui se consacre à la littérature sérieuse doit se résigner à rester célibataire, à moins toutefois qu'il ne rencontre une femme ayant assez de fortune pour deux, et qui se contente de la position qui lui sera faite. Même alors les soins et les soucis de la famille risquent d'être mortels à ses entreprises. Comme me le disait un savant de mes amis qui connaissait par expérience les embarras domestiques. « Si vous vous étiez marié, adieu votre système de philosophie. »

Si l'on est poussé par le noble désir d'être utile à l'humanité, si l'on est prêt à supporter des pertes et des privations et peut-être du ridicule pour atteindre ce but, il n'y a

pas lieu de se décourager, il faudra peut-être prévoir une plus grande patience et un plus grand sacrifice de soi-même qu'il ne sera possible de les dépeindre. Si d'autre part l'élément essentiel de l'ambition qu'on a est de se faire un nom, la probabilité d'un désappointement peut encore y faire obstacle. Une juste appréciation d'écrits qui ne sont pas faits pour satisfaire les goûts populaires est lente à venir, et elle vient plus lentement encore pour celui qui n'appartient pas aux milieux littéraires ou qui, leur appartenant, ne veut pas s'abaisser aux moyens peu dignes qui aident souvent à se faire agréer. Je suis aussi la preuve que quiconque refuse de faire la cour aux critiques est presque certain d'être plus ou moins négligé par eux.

Si même il arrive qu'ayant assez d'argent et de patience on finisse par atteindre le but et par se faire applaudir, on n'en éprouvera nullement la joie qu'on espérait. On peut bien dire de la réputation littéraire comme de beaucoup d'autres choses après lesquelles courent les hommes, que le jeu ne vaut pas la chandelle. La satisfaction que donne le succès final est peu de chose, comparée au travail qu'il a fallu faire, à la perte de la santé, aux plaisirs auxquels on a dû renoncer, aux longues années d'attente. Une joie passagère peut accompagner les premiers succès; mais avec le temps on se blase. Il est vraiment curieux que les hommes s'acharnent ainsi à la poursuite de cette bulle de savon qu'est la renommée, alors qu'ils ont à leur portée des satisfactions bien plus grandes, à supposer toutefois qu'ils parviennent à se mettre en possession de ces satisfactions, ce qui malheureusement n'est pas toujours le cas.

Outre le fait que le succès littéraire, quand par hasard il vient, n'apporte pas le plaisir qu'on croyait, il y a le fait qu'il apporte des ennuis et des embarras qui souvent le dépassent. Tandis que souvent l'approbation escomptée ne vient pas, une désapprobation imméritée la remplace souvent. Des critiques hostiles et tout à fait injustes poursuivent fréquemment l'écrivain consciencieux, non seulement durant la période de lutte, mais après qu'il a atteint le but désiré. Les fausses appréciations que par négligence on fait de ses œuvres et les erreurs grossières où l'on tombe à leur propos, l'exaspèrent sans cesse, et s'il compare le chagrin qu'il a de ce fait avec le plaisir qu'il a à être apprécié d'autre part, il trouvera probablement que le chagrin dépasse le plaisir.

Outre le désagrément qu'il a d'être blâmé pour de prétendus oublis qui n'en sont pas, pour des erreurs qui n'ont pas été commises, et pour des absurdités qui sont, au fond, des conclusions rationnelles, il se peut qu'il en éprouve de plus graves encore. Si ses écrits sont de ceux qui suscitent l'antagonisme politique, religieux ou social, il aura à affronter la colère des préjugés offensés ou des intérêts menacés, ou des uns et des autres à la fois.

En parlant de mon oncle Thomas, j'ai déjà montré les calomnies que suscite parfois *l'odium theologicum* joint à l'animosité que provoquent les attaques contre les intérêts de classe. Un homme qui fit passer sa paroisse d'un état misérable à un état de culture et de prospérité relatives; un homme qui consacra tous ses loisirs à des conférences et à des écrits s'adressant à la classe ouvrière; un homme qui s'arrangeait toujours pour rentrer le samedi soir de ses expéditions philanthropiques, de manière à faire ses deux services le dimanche; un homme qui en échange de son activité pastorale et d'autres activités bien plus absorbantes recevait la dérisoire rétribution de quatre-vingts livres par an, cet homme fut traité de « sinécuriste ». Un homme qui finit par mourir de ses efforts pour moraliser les hommes était considéré comme n'ayant pas fourni la somme de travail qu'un pasteur ordinaire consacre à l'accomplis-

sement machinal de fonctions routinières en échange de grosses rentes ! Alors qu'il se livrait à des excès de travail, on le stigmatisait du nom de fainéant!

J'ai moi-même peu souffert de l'antagonisme théologique, et j'ai vraiment rencontré à ce point de vue un soutien et une sympathie qui m'ont surpris. En revanche, j'ai éprouvé dernièrement les effets de l'animosité politique. Dans mon premier ouvrage, la *Statique Sociale*, je disais qu'il est injuste d'avoir enlevé la terre à l'ensemble du peuple, et qu'on doit la rendre à l'État ou à la communauté, après avoir dédommagé les propriétaires. Plus tard je conclus qu'une pareille transaction se ferait en pure perte et que la propriété individuelle devrait continuer soirs la suzeraineté de l'État. M. Henry George, citant cette conclusion tirée de la *Statique Sociale* dans son livre *Progrès et Pauvreté*, en faisait la base d'une partie de son argumentation; et quand je notifiai au public que j'avais changé d'idée, son indignation fut grande. Il en résulta, au bout de quelques années un livre intitulé *Un Philosophe perplexe*. L'auteur consacrait trois cents pages bizarres à incriminer non seulement mes idées, mais mes mobiles, et me traitait de traître à la cause du peuple. Il prétendait que j'avais changé d'opinion pour me faire bien venir des classes qui dirigent et qui possèdent; m'appliquant ces lignes de Browning dans *The Lost Leader* : « Il nous a quittés pour une poignée de monnaie, pour un bout de ruban à coudre à son habit. » Voilà ce qu'il fit alors que dans les ouvrages qu'il citait, j'avais parlé irrévérencieusement de deux des représentants les plus en vue de ces classes-là, M. Gladstone et lord Salisbury (*Étude de la Sociologie*, chap. XVI et *Principes de l'Éthique*, § 130), alors que j'avais ainsi parlé de chacun de ces deux hommes au moment où ils étaient premiers ministres et pouvaient dispenser les honneurs et les faveurs ! Donnant à ce mensonge l'aspect d'un fait qui l'indignait jusqu'à la fureur, M. George ne se fit pas scrupule de fabriquer une preuve à l'appui. Il disait:

« Le nom d'Herbert Spencer figure maintenant avec ceux de presque tous les ducs du royaume comme directeur d'une association qui a pour but la défense de la propriété privée » (p.201).

Or, je suis membre d'une seule association politique, que j'ai contribué à fonder, et à laquelle se joignirent quelques hommes titrés, entre autres deux ducs. Cette association est la Ligue des contribuables de Londres !

Le livre de M. George, répandu aux États-Unis et en Angleterre, a été l'objet de comptes rendus de la part de plusieurs journaux qui ont accueilli ses dires; et beaucoup ont cité ses dénonciations les croyant apparemment fondées. Le *Times* lui-même cite, sans y rien trouver à redire, l'accusation de M. George, comme quoi j'ai « abandonné des conclusions nécessaires pour des motifs moins abstraits et moins dignes de crédit que ceux qui sont fondés sur la logique et la vérité des choses. » (12 janvier 1893).

Ce sont là des leçons pour ceux qui disent franchement ce qu'ils pensent en fait de théologie, de politique ou de questions sociales. S'il est conduit à exposer des idées excitant les haines de classes ou les haines individuelles, l'écrivain peut compter sur des maux plus grands que ceux que causent la stupidité et les erreurs des critiques de journaux; et il doit tenir pour possible, sinon pour probable, de se voir atteint par une interprétation complètement fautive de ses mobiles, et vilipendé en conséquence. Ces divers motifs d'abstention, si on me les avait proposés au début de ma carrière, m'auraient-ils arrêté ? Est-ce que je regrette qu'ils ne m'aient pas arrêté ? Je ne puis

répondre affirmativement. Si j'avais su combien j'avais de chances contre moi, il n'est pas sûr que j'eusse pris une autre voie. Si même j'avais clairement prévu le dommage que ma carrière ferait subir à ma santé, je n'y aurais pas renoncé. L'idée de l'évolution, sous sa forme compréhensive, s'étant une fois emparée de moi, mon désir de l'élaborer et de l'exposer était si fort qu'il m'aurait été, je crois, presque insupportable de passer ma vie à autre chose. Le sentiment permanent d'un grand but manqué m'aurait causé une irritation que je n'aurais guère pu endurer.

Donc, tout en n'encourageant pas les autres à suivre mon exemple au mépris de toute prudence, on doit comprendre que les choses étant ce qu'elles sont, je n'aie aucune raison de regretter la voie que j'ai suivie et la vie que j'ai menée; bien au contraire. Presque tous les hommes ont à dépenser leurs forces, années après années, à des choses qui les ennuient plus ou moins, si elles ne leur répugnent pas, simplement parce qu'il faut vivre et faire vivre ceux qui dépendent d'eux; et ils n'ont pas cette satisfaction quotidienne de travailler en vue d'un but qu'ils désirent vivement atteindre. On peut, il est vrai, citer l'artiste de génie comme exemple d'un homme dont le travail a le double but de le faire vivre et de réaliser ses idées; et la seconde partie de ce programme est sans contredit celle qui lui donne le plus de joie. Celui qui est né musicien, peintre ou poète, éprouve à travailler un plaisir plus intense que tout autre homme. Mais exception faite pour ceux-ci, les hommes en général passent leur temps à remplir des devoirs dont ils se dispenseraient volontiers. Mon lot a été tout à fait différent : je me plains surtout de ce que l'état de mon cerveau m'ait journellement empêché de continuer ce que j'aurais voulu faire. Même en tenant compte du trouble chronique de ma santé, j'ai toutes les raisons d'être satisfait de mon sort.

De plus, ce trouble de ma santé n'a pas été aussi pénible à supporter que ceux que beaucoup de gens endurent sans compensation. Je n'ai pas eu de souffrances positives; à moins qu'on ne considère comme telles la fatigue et l'irritation causées par de continuelles insomnies. Je n'ai guère souffert, à proprement parler; moins, je crois, que la plupart des gens. Et, pendant la plus grande partie du temps à partir de mon accès d'épuisement en 1855, ma constitution, semblant s'être adaptée à un sommeil insuffisant, m'a permis la plupart des plaisirs qui étaient à ma portée. Il est, vrai que trop de lecture me faisait grand mal, j'ai presque entièrement renoncé à la littérature facile et que j'ai dû me refuser totalement, tout ce qui, le soir, tendait à m'exciter; mais sans cela, jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, je n'ai pas eu à subir de grandes privations. Ce n'est que depuis dix ans, et surtout depuis six ans, que presque toutes les distractions m'ont été retranchées.

Qu'on me permette de dissiper ici un malentendu qui peut avoir été provoqué par ce que j'ai dit plus haut. D'après ce que je raconte des troubles de ma santé, en particulier de ceux qui m'ont réduit ces dernières années à ce qu'on peut appeler une vie de valétudinaire, ou pourrait tout naturellement conclure que j'ai la mine d'un malade. Ce n'est pas le cas, tant s'en faut. Pas plus sous le rapport des lignes que sous le rapport de la couleur, ma figure ne trahit, comme on pourrait s'y attendre, mon malaise constitutionnel. On me donne au contraire, d'habitude, dix ans de moins que mon âge. Et cette anomalie confirme l'observation que j'ai entendu faire par un médecin, que les personnes nerveuses sont généralement plus âgées qu'elles ne paraissent.

Ainsi, mettant à part les considérations altruistes pour ne m'occuper que des considérations égoïstes, je puis encore envisager avec satisfaction ces jours où ma vie décline. J'ai cependant quelque chose à regretter, et quelque chose d'important. Pendant toutes les années où j'aurais pu travailler ayant à côté de moi une femme et

des enfants, l'exiguïté de mes moyens me rendait le mariage impossible : pouvant à peine subvenir à mes besoins, je n'aurais pu subvenir à ceux d'une famille. Quand enfin mes moyens se trouvèrent suffisants, le moment était passé. Pourtant il se peut que même en cela, la fortune m'ait favorisé. Il arrive souvent que quand les perspectives sont pleines de promesses, c'est le désappointement et non la satisfaction qui suit le mariage; et dans mon cas, les perspectives n'auraient pas été pleines de promesses. Ma nature n'est pas faite pour une vie commune qui exige d'incessants compromis et beaucoup de patience. L'extrême tendance à la critique dont j'ai parlé plus haut, jointe à l'impossibilité où je suis de rien taire, auraient amené, je le crains, de perpétuelles querelles domestiques. Après tout, le célibat était probablement ce qui me convenait le mieux, comme il était aussi ce qui convenait le mieux à la femme inconnue que je n'ai pas épousée.

Et maintenant, après avoir fait ces réflexions sur ma nature et ses rapports avec le travail que j'ai accompli, qu'ai-je à dire sur les choses en général ? Outre ces résultats de l'expérience dont j'ai fait, dans mes livres, un ensemble cohérent, à quels autres résultats ai-je pu parvenir ? Aux jours de mon déclin, y a-t-il des différences notables dans la manière dont le monde qui m'entoure se présente à moi ?

Je pourrais insister davantage sur ce que j'ai déjà dit, mais c'est à peu près tout. J'ai indiqué dans plusieurs de mes derniers livres les changements apportés par l'âge mûr à mes idées relativement aux affaires politiques, religieuses et sociales. Les années écoulées depuis n'ont fait que rendre ces changements plus marqués. Tout ce qui me reste à faire est de les exposer sous leur forme accentuée, après m'être demandé quelle probabilité il y a pour que les opinions de la fin de ma vie soient plus près de la vérité que celles du commencement.

Le conservatisme relatif de la vieillesse a différents facteurs. Il vient en partie d'une diminution de l'énergie. La force conseille l'action; et l'action, amenant des changements, familiarise l'esprit avec eux et fait trouver à les effectuer un plaisir relatif : le goût des entreprises est un caractère de la jeunesse. Non seulement la diminution des forces, mais la formation d'habitudes qui s'enracinent, rendent les changements de moins en moins attrayants. Il devient difficile et désagréable à la fois de rompre avec les façons de penser et d'agir qui se sont établies peu à peu. À ces obstacles venant d'une modification de la constitution s'en ajoutent d'autres qui viennent de ce qui est en un sens un développement intellectuel. On trouve en avançant dans la vie que des choses qui jadis vous paraissaient simples et faciles à modifier, sont au contraire complexes, et qu'elles ont des racines profondes. Dans ce qui semblait mauvais de tous points, on découvre cachés sous la surface des éléments de bien; et on s'aperçoit que ce qu'on tenait autrefois pour inutile ou superflu est bienfaisant en quelque manière, si ce n'est essentiel. Des facteurs de ce genre agissent sur chacun, à mesure qu'il vieillit, dans des proportions et avec des combinaisons diverses, ceux qui sont dus à l'âge dominant ordinairement les autres.

Je crois que ceux qui viennent d'une observation plus large et de plus vastes pensées prédominent chez moi. Je le crois parce que je ressens toujours l'aversion que m'inspiraient dans ma jeunesse les anciens types d'organisation sociale. Maintenant comme au début de ma vie, non seulement je déteste l'aristocratie, mais j'éprouve toujours le même éloignement pour cette forme de gouvernement personnelle que l'on appelle gouvernement monarchique. Je pense encore quelquefois, comme il y a cinquante ans, au rapport ridicule que ferait de nous quelque nouveau *Micromégas* qui verrait les petits êtres couvrant la surface de la terre assigner à un membre d'une

famille particulière des revenus immenses et des faveurs plus nombreuses que celles dont il peut jouir, décider que la beauté se trouve là où se trouve la laideur, l'intelligence là où est la stupidité, des traits de caractère au-dessus de la moyenne là où ils sont en dessous, et entourer cet être idéalisé d'hommages flatteurs, lui accorder des pouvoirs étendus, et traiter avec mépris quiconque ne participe pas à l'adoration générale. Considérant que le vrai loyalisme consiste à honorer ce qui est honorable en soi, et à témoigner du respect pour ceux qui ont montré par leur conduite et leurs actions en être dignes, je suis aussi irrité qu'autrefois de voir comme on l'a vu tout dernièrement d'innombrables cadeaux de noce et d'énormes sommes d'argent déversées sur des jeunes gens qui ont vécu dans le luxe sans faire aucun bien à leurs semblables, ni se montrer aucunement capables de leur en faire. Il est donc clair que si j'envisage la monarchie d'un œil plus favorable, ce n'est point pour avoir changé de sentiment, mais simplement parce que je comprends mieux qu'elle s'adapte au type actuel de l'homme. Les institutions de tout genre doivent être envisagées par rapport au caractère des citoyens et aux conditions où vivent ceux-ci, et les sentiments éprouvés au sujet de ces institutions doivent être jugés en vertu de leur convenance non pas absolue, mais relative. Tant que les sentiments de la masse du peuple continuent à être ce qu'on les voit être chaque jour, on ne doit pas priver le peuple de son roi, plus qu'on ne doit priver un enfant de sa poupée.

Cependant le fait que je me contente mieux qu'autrefois des formes établies de gouvernement, vient surtout de ce que je suis plus convaincu qu'il y a un rapport nécessaire entre la nature des unités sociales et celle de l'agrégat social. Une des doctrines essentielles de Comte et de ses disciples est que les individus sont les produits du grand corps dont ils font partie, qu'ils sont, dans tous leurs attributs supérieurs, créés par cette humanité incorporée que Comte appelle l'être suprême. Mais il n'en est pas moins vrai, il est encore plus vrai au contraire, que la société est créée par ses unités, et que la nature de son organisation est déterminée par celle de ses unités. Il y a action et réaction, mais le facteur originel est le caractère des individus, et le facteur dérivé le caractère de la société. La conception de l'organisme social implique ceci nécessairement. Les unités au moyen desquelles un organisme individuel se constitue ne constitueraient pas un organisme d'un autre genre; la structure de l'animal qui en sort leur est inhérente. Il en est ainsi, dans une grande mesure, de la société. Je dis dans une grande mesure, parce que le rapport de l'un à l'autre est moins absolu. Dans un animal les unités et l'organisme ont travaillé ensemble, agissant et réagissant les uns sur les autres, pendant des millions d'années; dans la société c'est seulement depuis quelques milliers d'années, et dans les types supérieurs de la société seulement depuis quelques centaines d'années. Il en résulte que le caractère de la société est beaucoup moins identique au caractère de ses unités. Il leur est pourtant assez identique pour qu'un changement complet d'un type social à un autre soit impraticable, et un changement subit est infailliblement suivi, sinon d'un retour au type précédent sous sa forme ancienne, du moins par un retour au type précédent sous une forme superficiellement différente. Nous avons sous les yeux des preuves de cette vérité. Tandis que les anciennes formes de gouvernement coercitif se dissolvent, de nouvelles formes de gouvernement coercitif se développent. Le pouvoir du monarque et de la classe des propriétaires de terres, complet aux jours de la féodalité, et remplacé en partie par le pouvoir de la classe moyenne après la loi de Réforme, a été, depuis, remplacé plus largement encore par celui de la classe ouvrière qui tend rapidement à devenir prédominant. Mais la liberté temporaire obtenue par l'abolition d'un genre d'entraves qui a atteint son apogée vers le milieu du siècle, a diminué depuis du fait d'un autre genre d'entraves, et ne sera tout à l'heure pas plus grande qu'autrefois. Nous avons vécu au milieu d'une sorte de mue sociale, et la

vieille carapace qui nous enserrait ayant été rejetée, une autre est en train de se former, car de nos jours, comme par le passé, la tendance à exercer la force coexiste avec la tendance à se soumettre à la force.

Je constate donc ici un changement dans mes idées politiques, changement qui s'est accentué avec les années. Tandis qu'aux jours de mon jeune enthousiasme je croyais que tout irait bien si l'on changeait les gouvernements, je crois maintenant que les changements dans le gouvernement ne sont utiles que dans la mesure où ils expriment une transformation dans la nature des citoyens.

Une modification moins marquée, mais assez marquée cependant, s'est produite dans mes idées relativement aux institutions religieuses. Ce changement, indiqué dans mes derniers livres, s'est encore accentué depuis. Lorsque les croyances populaires perdaient peu à peu pour moi leur crédit, la seule question qui me semblait se poser était celle de la vérité ou de la fausseté des doctrines particulières que l'on m'avait enseignées. Mais je me suis aperçu graduellement, surtout ces dernières années, que toute la question n'est pas là. Cela vient en partie de la connaissance plus large que j'ai acquise des sociétés humaines. Nombreux sont, je crois, ceux qui ont reconnu qu'un culte d'un genre ou d'un autre, avec la forme sociale qu'il prend, se trouve être un élément de toute société qui a progressé, et j'en ai conclu que le contrôle exercé sur la conduite des hommes par les croyances théologiques et par le clergé a été indispensable. La masse des exemples classés et arrangés dans la *Sociologie descriptive* m'a imposé cette idée, sinon contre ma volonté, du moins sans que j'eusse aucun désir de l'accueillir. Le fait que parmi des races indépendantes les unes des autres, les progrès de la civilisation sur différentes parties du globe, ont marché de pair avec le développement d'un système religieux absolu dans ses dogmes et terrible dans les peines qu'il édicte, administré par un clergé puissant, ce fait, dis-je, s'appuie sur des preuves si évidentes qu'on ne peut refuser d'en conclure que le maintien de la subordination sociale exigeait le secours d'un pareil facteur.

On peut, à la vérité, s'étonner du peu d'effet exercé par les menaces et les promesses ayant une origine soi-disant surnaturelle. L'histoire de l'Europe, où le crime règne en maître, semble impliquer que la peur de l'enfer et l'espérance du paradis n'ont guère agi sur les hommes. Même aujourd'hui l'opposition absolue entre la doctrine du pardon prêché par une centaine de mille prêtres européens et la conduite des soldats et des colons européens qui renchérissent sur la loi ordonnant aux sauvages de venger le sang répandu, et massacrent un village entier pour punir la mort d'un homme, montre que deux mille ans de culture chrétienne n'ont guère changé la barbarie primitive. Et pourtant on ne peut nier qu'elle ait eu quelque effet, et l'on peut supposer que sans elle les choses auraient été pires encore.

Il est clair, en tout cas, que pour les hommes tels qu'ils ont été et tels qu'ils sont, les raisons ultimes d'une bonne conduite sont trop éloignées et trop vagues pour être agissantes. Si la perspective de tortures éternelles, nettement décrites, ne les retient pas, la perspective d'un mal temporel qui demeure vague les retiendra bien moins encore. Quand nous étudions les pensées d'un électeur anglais moyen, qui n'a en vue, en votant, qu'un avantage matériel, nous pouvons comprendre que la menace de peines terribles ou la promesse de plaisirs très vifs auront probablement seuls le pouvoir d'agir d'une manière positive sur sa conduite.

Puis il y aura encore cette vérité, de jour en jour plus manifeste, à savoir que les professions de foi réelles s'écartent constamment des professions de foi nominales, et

s'adaptent aux nouveaux besoins des sociétés et des individus. Le contraste entre le christianisme au moyen âge et le christianisme actuel des pays protestants, ou bien le contraste entre la croyance à un diable, bourreau des méchants, si bien établie au commencement du siècle, et la négation grandissante soit du diable, soit des peines éternelles, ou encore cette idée récente d'un catholique romain qu'il peut y avoir du bonheur en enfer, suffisent à montrer comment un *credo* resté nominalelement le même devient en pratique un *credo* tout à fait différent. De même quand nous remarquons combien, dans la prédication moderne, les dogmes théologiques sont mis à l'arrière-plan et les doctrines morales au premier plan, il semble qu'au cours des temps nous devions atteindre une phase où, reconnaissant que le mystère des choses est insoluble, les organisations religieuses seront consacrées à la culture morale.

J'en suis venu de la sorte à considérer de plus en plus calmement des formes de croyances religieuses qui m'inspiraient dans ma jeunesse une aversion profonde. Estimant qu'elles sont en somme naturellement adaptées aux peuples et aux temps qui les voient se produire, il me semble maintenant qu'il est bien certain qu'elles vivent individuellement et fonctionnent tant que les conditions où se trouvent les hommes le permettent; et qu'en outre les changements brusques dans les institutions religieuses comme dans les institutions politiques, sont infailliblement suivis de réactions.

Si l'on me demande pourquoi, alors, j'ai continué à exposer des vues en contradiction avec les croyances courantes, je répondrai comme j'ai répondu déjà : chacun doit dire ce qu'il croit sincèrement être vrai, et, ajoutant son unité d'influence à toutes les autres unités, laisser les résultats se produire d'eux-mêmes.

Cependant mon changement d'opinion à l'égard des *credos* religieux et des institutions qui les soutiennent est venu en grande partie, sinon surtout, d'une conviction profonde que la place qu'ils occupent ne sera jamais vide, mais que sans cesse se poseront de nouveau les grandes questions relatives à nous-mêmes et aux choses environnantes, et qu'à défaut de réponses positives il y aura toujours certains modes de conscience en tenant lieu.

Nous trouvons, il est vrai, chez les gens cultivés comme chez les gens sans culture, une disposition à ne pas réfléchir caractérisée par l'indifférence à l'égard de tout ce qui dépasse les intérêts matériels et l'aspect superficiel des choses. Il y a d'abord les millions d'hommes qui voient chaque jour se lever et se coucher le soleil sans se demander ce qu'est le soleil. Puis il y a les hommes d'étude absorbés par la littérature, et à qui semblent oiseuses toutes les recherches touchant l'origine et la nature des êtres vivants. Même parmi les savants, il y a ceux qui, examinant curieusement les spectres des nuages, ou calculant les masses et les mouvements des étoiles doubles ne s'arrêtent jamais pour considérer autrement que sous leur aspect matériel les faits immenses qu'ils enregistrent. Mais soit chez les gens cultivés, soit chez les gens sans culture, des moments lucides surviennent. Quelques-uns, tout au moins, combrent le vide par des réponses toutes faites ou s'aperçoivent que des questions d'une importance capitale demeurent sans réponse. Ceux qui savent beaucoup éprouvent plus que d'autres le besoin d'une explication. D'où vient ce processus qui reste inconcevable, quelle que soit la manière dont on le symbolise, par lequel la monade et l'homme se construisent eux-mêmes et atteignent leur plein développement respectif ? Que dirons-nous de la vie menue, multiple, de plus en plus diminuée, qui, couvrant le fond de l'océan, occupe de beaucoup la plus grande partie de la surface de la terre et qui, se développant et s'évanouissant dans l'obscurité totale, présente des centaines d'espèces d'un même type ? Ou bien quand nous pensons aux

myriades d'années qu'a déjà vécues la terre, pendant lesquelles des formes inférieures de l'être, petites et grandes, ont surgi et disparu, et se sont développées peu à peu, tour à tour massacrant et massacrées, comment répondre à cette question qui se pose : quel est le but de cela? Si nous en venons à de plus vastes problèmes, comment interpréterons-nous l'absence de vie qui caractérise les plus grandes masses célestes, les planètes géantes et le soleil, en comparaison desquelles les planètes habitables sont une quantité négligeable ? Si nous passons de ces corps relativement rapprochés de nous aux soleils et aux systèmes solaires lointains, où trouverons-nous une raison d'être pour toute cette existence en apparence inconsciente, si vaste en regard de l'existence consciente, et qui semble un univers créé en pure perte? Enfin derrière ces mystères gît le mystère qui enveloppe tous les autres : d'où vient cette transformation universelle continuellement à l'œuvre durant une éternité passée et qui se poursuivra sans repos pendant une éternité future ? En même temps que celle-ci, surgit la pensée paralysante : s'il n'existe nulle part une intelligence comprenant ce que nous ne comprenons pas, qu'en conclure ? Et l'on s'étonne que les hommes se réfugient dans des dogmes autoritaires !

Il en est de même de notre propre nature. Elle ne se laisse pas scruter davantage, cette conscience complexe qui est sortie lentement du vide de l'état d'enfance, cette conscience qui se manifeste, sous d'autres formes, chez les êtres animés en général, cette conscience qui, au cours du développement de toute créature, sort de ce qui semble être de la matière inconsciente, d'où l'idée nous vient que la conscience, sous quelque forme rudimentaire, doit être présente partout. En dernier lieu viennent les questions insolubles concernant notre propre sort : l'évidence qui paraît si forte que les rapports de l'esprit et de la structure nerveuse sont telles que l'arrêt de l'un accompagne la dissolution de l'autre, tandis qu'en même temps surgit la pensée étrange, si difficile à saisir, qu'avec la mort disparaît soit la conscience d'exister, soit celle d'avoir existé.

Ainsi, j'en suis venu à considérer avec une sympathie basée sur une communauté de besoins, les *credos* religieux qui jouent dans une certaine mesure le rôle que l'interprétation rationnelle essaie de jouer sans y parvenir, et en y parvenant d'autant moins qu'elle s'y applique davantage. Mais je m'écarte d'eux parce que je ne puis accepter les solutions qu'ils proposent, tout en souhaitant qu'une solution puisse être trouvée.

FIN